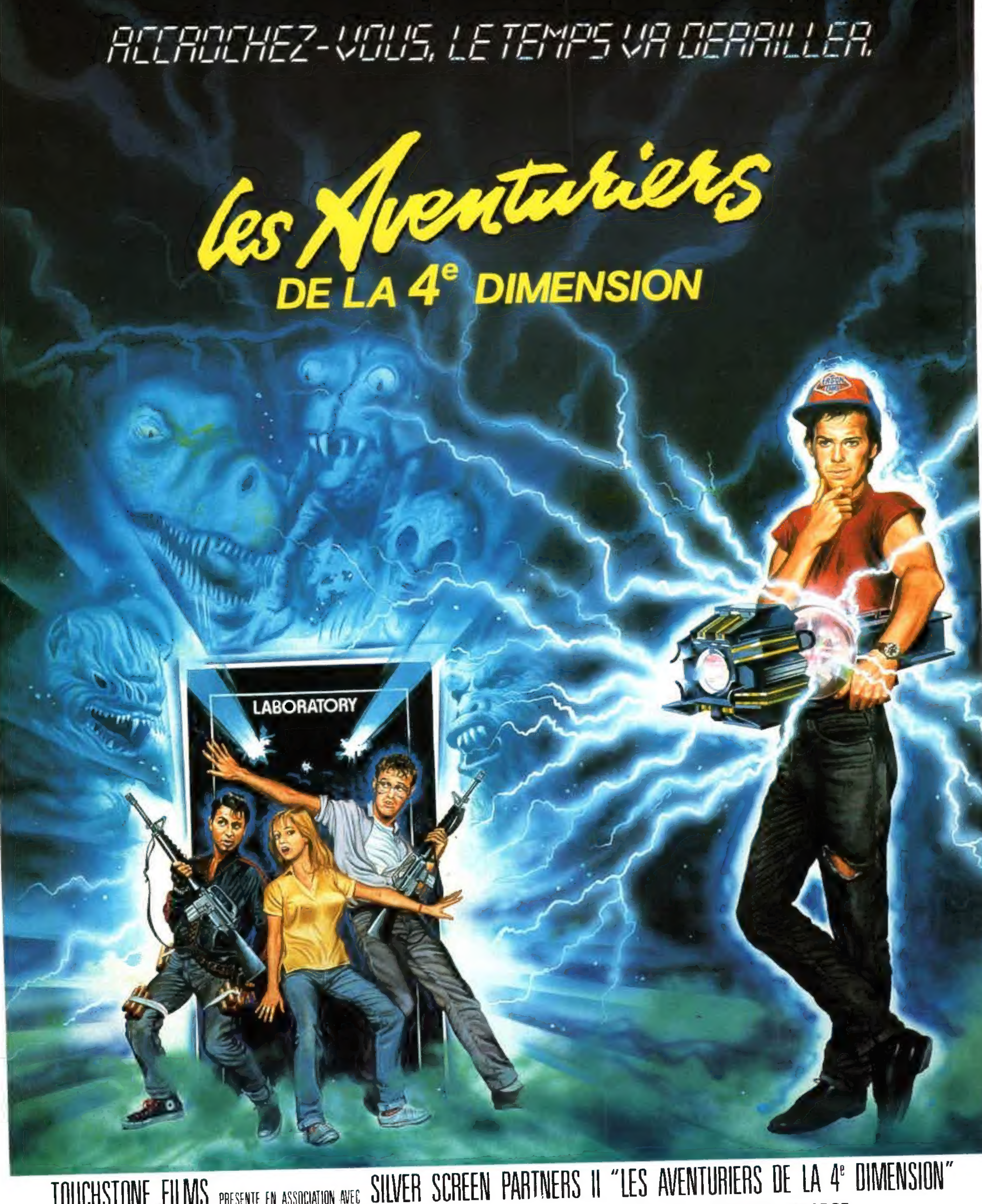

L'ECRAN
FANTASTIQUE
LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA
COBRA
le retour de Stallone



TOUCHSTONE FILMS PRESENTE EN ASSOCIATION AVEC SILVER SCREEN PARTNERS II "LES AVENTURIERS DE LA 4e DIMENSION"

AVEC JOHN STOCKWELL • DANIELLE VON ZERNECK • FISHER STEVENS • RAPHAEL SBARGE

RICHARD MASUR • BARRY CORBIN • ANN WEDGEWORTH et DENNIS HOPPER dans le rôle de Bob

MUSIQUE DE PETER BERNSTEIN DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DAVID M. WALSH PRODUIT PAR JONATHAN TAPLIN ECRIT ET MIS EN SCENE PAR JONATHAN R. BETUEL

TECHNICOLOR ® FILMÉ EN PANAVISION ® DOLBY STEREO DANS CERTAINES SALLES



Invaders from Mars

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

RÉDACTION : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. Tél. 46.24.04.71. **Directeur de la publication** : Alain Schlockoff. **Rédacteurs en chef** : Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction** : Gilles Polinien. **Comité de rédaction** : Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Laurent Bouzereau, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto, Giuseppe Salza. **Collaborateurs** : Forrest J. Ackerman, Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Comballot, Jean-Pierre Dormy, Lee Golberg, Michel Gires, Marc E. Louvat, Norbert Moutier, Richard D. Nolane, Jean-Pierre Piton, Pascal Pinteau, William Rabkin, Tom Sciacca, Steve Swires, Tchalai Unger. **Correspondants** : Laurent Bouzereau, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Uwe Luserke (Allemagne), Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Tomoyuki Hase (Japon), Philip Nutman, Indra Bhose (G.B.). **Éditions** : I-MÉDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. : 43.27.52.78. **Directeur-gérant** : Francis Cocagnac. **Gestion** : Danièle Juffet. **Commission paritaire** : n° 55 957. **Abonnements** : Tarif : 1 an 12 numéros 220 F, 2 ans 24 numéros 400 F. Europe : 280 F et 520 F. Autres pays (par avion) : nous consulter. **Publicité** : Pascale Rebecq. Tél. 43.35.49.36. **Distribution** : N.M.P.P. **Réassorts et modifications** : RESO. Tél. vert : 05.05.57.95. **Direction artistique** : Hervé Frossard et Francis Cocagnac. **Notre couverture** : Sylvester Stallone et Brigitte Nielsen à nouveau réunis dans le percutant Cobra réalisé par George Pan-Cosmatos © GAMA.

Dépôt légal : 2e trimestre 1986. Composition, Photogravure : S.N.P. Impression : Rotoffset Meaux. **Remerciements** : Michele Abibol, A.A.A., Arts et Mélodie, A.M.L.F., Roberta Burrows, Denise Breton, Laurent Bouzereau, Marc Bernard, Pierre Carboni, Coline, C.I.C., D.D.A., Susan Dembra, Marquita Dossana, Cannon France, Renée Furst, Fox, Caroline Decriem, Alain Rouleau, Tactis, Jean-Pierre Vincent, Warner-Columbia, Walt Disney, les compagnies vidéos.



Nomads

Invaders from Mars

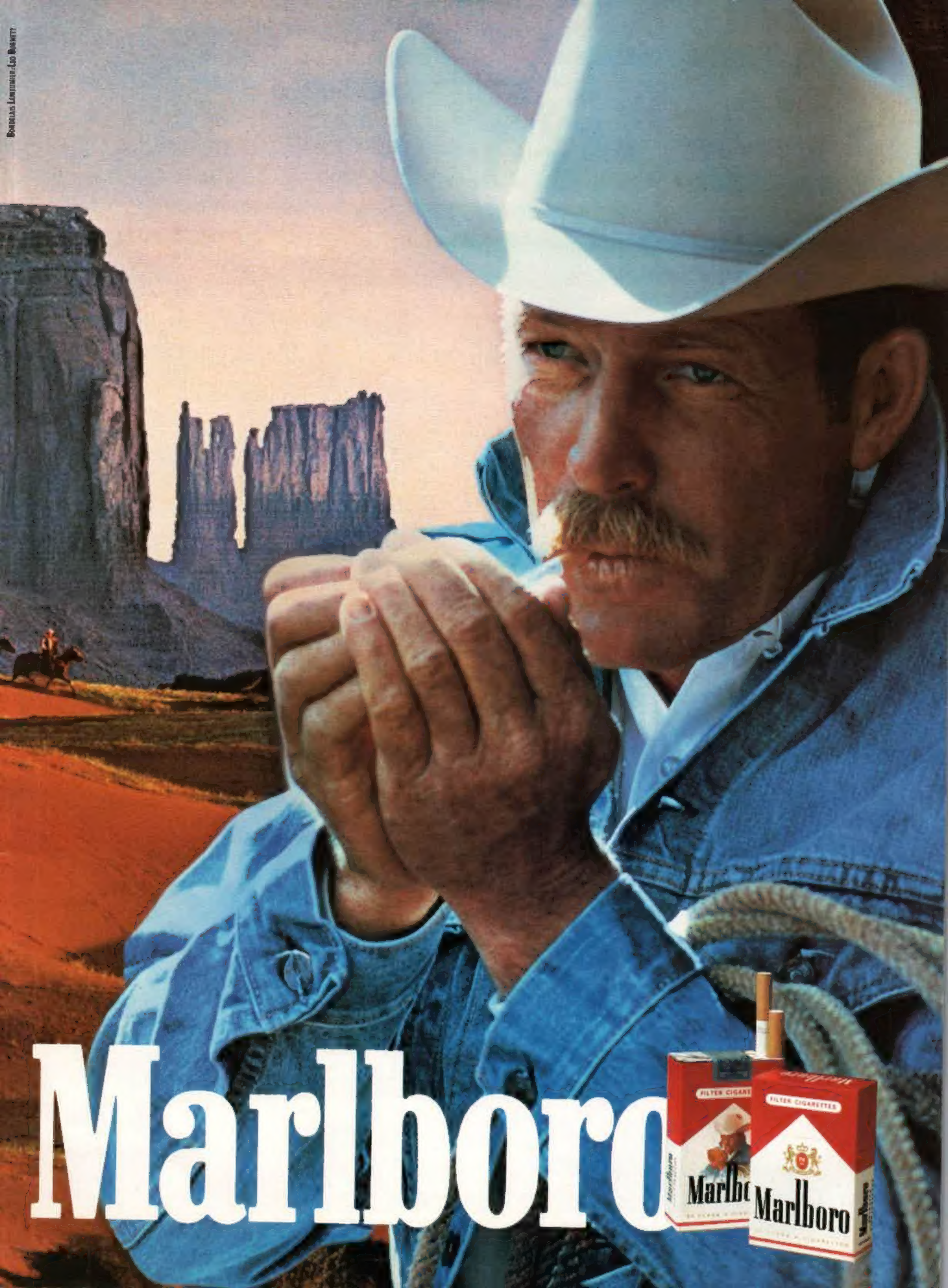
Spacecamp

Sur nos écrans, les grands vainqueurs du dernier Festival de Paris du Film Fantastique : *House* de Steve Miner (Licorne d'Or) et *Nomads* de John Tiernan. Sans être une superproduction hollywodienne, *House* en possède néanmoins l'impact. Film bien fait, bien joué, bénéficiant d'un scénario excellent et d'effets spéciaux variés parfaitement réussis, *House* devrait rallier les suffrages du public. Moins spectaculaire mais tout autant efficace et accompli, *Nomads* est une première œuvre qui, bien que jouant sur un registre très différent, juxtapose elle aussi illusion et réalité. Nous entrainant hors des sentiers battus, *Nomads* est un véritable film d'*auteur*, et il est fort probable que le nom de son réalisateur revienne en vedette dans l'actualité prochaine. Nous vous reparlerons d'ailleurs en détail, dans notre numéro de juin, du 15ᵉ Festival de Paris. Vingt longs-métrages inédits récents, dont sept avant-premières mondiales, y furent projetés, en présence d'un public venu nombreux.

Mai est le mois de deux autres festivals. Tout d'abord, celui de Cannes, où nous pourrons visionner, grâce au Marché du Film, la production fantastique toute récente. Peu d'informations circulent encore au moment où nous rédigeons ces lignes, mais il est d'ores et déjà certain que l'événement fantastique sera, en clôture, la projection d'une production italo-allemande dirigée par le talentueux Johannes Schaaf : *Momo*, interprétée par John Huston (voir dossier dans ce numéro). Autres découvertes attendues : *Spacecamp*, une comédie de SF avec Kate Capshaw et Tom Skerritt ; *Dream Demons*, où des démons surgissent d'une autre dimension ; *Monster Night*, les monstres du titre étant des goules sortant de leur tombe pour la résurrection de Satan ; *Aurora Encounter*, une rencontre avec un E.T. en 1897... ; *Killbots*, un robot en vadrouille ; *Supernatural*, récit d'épouvante où des soldats sudistes reviennent se venger... 150 ans après leur mort ! ; *Joey*, un jeune garçon qui communique avec l'au-delà et bien entendu les derniers-nés des productions Cannon (*America 3000*) et Empire International (*Troll, Terrorvision, Eliminators, Crawlspace*, etc.). Le compte-rendu complet figurera dans notre numéro de juillet. Autre festival auquel nous assisterons ce mois-ci : la 6ᵉ édition, à Rome, de la « Mostra Internazionale del Film di Fantascienza e del fantastico » (23 au 30 mai), où votre serviteur sera invité à officier comme membre d'un Jury International composé de tous les responsables des festivals spécialisés d'Europe. Cette importante manifestation, qui remplace actuellement le défunt festival de Trieste, proposera une riche série rétrospective du fantastique anglais des années 30 à 80, ainsi qu'une compétition internationale de qualité. Nous profiterons de ce séjour pour nous rendre, en compagnie de notre ami Giuseppe Salza, aux nouveaux studios romains de Charles Band (rachetés récemment à Dino De Laurentiis), où se tournent les prochains films de Stuart Gordon (*Re-Animator*). Un reportage paraitra en juillet/août dans l'E.F.

Après le sublime *Highlander* (record absolu des entrées à Paris le premier jour pour un film fantastique : 56 000 spectateurs !) et les excellents *Enemy Mine, Young Sherlock Holmes, Link, House, Nomads*, etc., ce sera le temps de souffler un peu (en juin/juillet), une façon comme une autre toutefois de nous préparer aux grands chocs de l'été et de la rentrée avec : *Short Circuit* (le nouveau John Badham), *Poltergeist 2, Psychose 3* (août), *Invaders from Mars, Big Trouble in Little China, Haunted Honeymoon* (septembre), lesquels seront suivis de *Alien 2* (octobre), *Solar Babies* (novembre), *Labyrinth, Howard the Duck* (décembre), et, dans le désordre : *The Fly, Batteries not Included, Little Shop of Horrors, Star Trek IV, Terminator II*, et *Maximum Overdrive* ! Contrairement aux rumeurs alarmistes régulièrement prodiguées par certains de nos confrères (défaitistes !), le fantastique cinématographique se porte donc plutôt bien actuellement. Vous aurez l'occasion de vous en rendre compte à travers les pages qui suivent...

Alain Schlockoff



Marlboro
FILTER CIGARETTES
Marlboro





Licorne d'Or
du Festival de Paris 86 !

HOUSE

Roger Coob est un romancier à succès. Mais il traîne un lourd passé... D'abord son fils, disparu mystérieusement — comme englouti sans laisser de traces — dans la piscine de la maison qui appartenait à la tante de Roger. Puis sa vie sentimentale : le drame qui s'est joué ce jour-là a détruit le couple que Roger formait avec sa femme Susan. Ils se sont séparés alors qu'ils avaient sans doute tout pour être unis : lui écrivain, elle actrice — donc évoluant dans des sphères complémentaires. Elle jolie et distinguée, lui séduisant. Mais peut-être tous deux à un tournant de leur carrière qui favorisait plus les éloignements et les séparations, et qui fragilisait leurs unions devant des évènement aussi fallacieux que traîtres. Ce qu'a été la disparition de leur enfant — rendue équivoque par une coincidence de situation pouvant faire croire à un enlèvement.
Enfin, il y a l'autre passé de Roger : le Viet-Nâm. Cette guerre sans pitié, comme toutes les guerres, où face au mur, il n'y a plus ni bonne ni mauvaise action : ainsi, quand son copain Ben s'est fait mitrailler dans une embuscade et que pour aller chercher du secours, Roger n'a pas respecté la volonté du blessé qui lui demandait de l'achever, il a, bien contre son gré, permis à l'ennemi de s'emparer de celui-ci vivant... Héroïsme ou lâcheté ? Tout dépend comment on voit les choses. C'est tout cela, et bien d'autres souvenirs de cette guerre atroce, que Roger a besoin d'exorciser. Et pour écrire un livre sur ce passé, à la mort de sa tante, il élit domicile dans la demeure de cette dernière. Une demeure peuplée de souvenirs tragiques, et dans laquelle sa tante s'est suicidée... « La vieille folle », disent certains, quand d'autres, toutefois, font comprendre à Roger, s'il en était besoin, que ce n'était pas le genre de conduite que l'on pouvait le plus attendre de cette femme distinguée et sévère...
Alors Roger de s'installer. Sous l'œil de son plus proche voisin, balourd sympathique mais sans finesse, qui combine la bonhomie et la familiarité avec cet instinct de province qui fait sans cesse se poster certains derrière le trou de leur serrure pour surveiller ce qui se passe dans le jardin d'à-côté. Et là, il va être gâté...
Bien sûr, au début, Roger a quelques hallucinations. Du moins ce qu'il croit telles. Son fils, en particulier, et sa tante, qui lui confirme qu'elle ne se serait pas pendue sans raisons... Et les tableaux, fantastiques et horribles... et les monstres qui apparaissent, bien en chair, au point de laisser sur sa peau des traces sanglantes, et les outils de la remise, qui se déchaînent contre lui... Et les cauchemars, qui nourissent une obsession constante : son fils est toujours vivant, prisonnier de la maison. A tout cela s'ajoutent les souvenirs lancinants qui reviennent lors des journées et des nuits de travail sur son livre : le Viet-Nâm, les embuscades, la capture de Ben qu'il avait laissé, quelques minutes plus tôt, implorant...
Tout se brouille, tout s'emmêle, dans un hallucinant crescendo dont le spectaculaire dénouement est le fruit d'une ingéniosité de scénario continue, tant s'assemblent de façon diabolique et irrémédiablement concentrique les ficelles de cette intrigue par elle-même complexe et riche en rebondissements multiples.
Restait toutefois un problème majeur : comment alimenter en surprenant le spectateur une situation dont le cinéma nous a déjà si souvent donné des illustrations pour la plupart débilitantes ? Le « génie » du réalisateur Steve Miner et du scénariste Ethan Wiley a été, parallèlement à une rigueur narrative souvent exemplaire, de trouver une formule originale dont ils maîtrisent parfaitement le caractère en l'occurence ludique : le gag. Car chaque fois que *House* paraît nous entraîner vers un lieu commun, les auteurs ont choisi de déraper et de jouer le jeu d'une situation qui, sans déparer la progression dramatique de l'intrigue ni sa mise en scène visuelle, introduit à des degrés plus ou moins importants la parodie et l'humour, sinon parfois un comique franc. Aussitôt le sourire passé, on s'étonne, repris par le rythme de la réalisation, de s'être laissé ainsi dévoyer. Mais en fait, tout est aussi rigoureusement calculé au niveau de l'intrigue que l'irrémédiable vengeance dont Roger est l'objet...
Fort beau mélange de style, *House* combine ainsi le grotesque et le sérieux, le fantastique pur et la parodie du genre (avec, par exemple, un assez net clin d'œil en direction de *Poltergeist* !), avec une maestria à laquelle un sens indubitable du spectacle donne beaucoup de conviction. Les effets spéciaux savent souvent nous surprendre en jouant tour à tour, à point nommé, la carte de l'« énorme », du grandiose ou du raffinement, voire en les combinant avec un juste dosage, soutenus par une prise de vue et un montage qui, en particulier à la fin, en démultiplient l'impact. La progression de l'intrigue trouve d'ailleurs son parfait pendant dans celui des effets spéciaux, des maquillages et des décors — surtout de l'utilisation qui en est faite et qui, combinée à l'imbrication de plus en plus étroite des thèmes, achève de donner aux scènes finales un caractère vertigineux. L'ensemble est servi par une bande sonore intéressante et conçue par un Henri Manfredini manifestement plus inspiré en un seul film que par tous les *Vendredi 13* de la création. Autant dire que la Licorne d'Or n'a pas seulement récompensé un excellent film fantastique, mais peut-être aussi une oeuvre susceptible, par le sérieux et l'originalité de sa réalisaton, de dessiner une nouvelle voie pour l'évolution future du genre.

Bertrand Borie

(Voir article dans ce numéro.)

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Sean S. Cunningham. *Prod.* : Sean S. Cunningham. *Réal.* : Steve Miner. *Scén.* : Ethan Wiley, d'aprés une histoire de Fred Dekker. *Prod. associé* : Patrick Markey. *Phot.* : Mac Ahlberg. *Mont.* : Michael N. Knue. *Mus.* : Henri Manfredini. *Son* : Richard Lightstone. *Dir. art.* : Gregg Fonseca. *Déc.* : John Reinhart, Anne Huntley. *Conception des créatures* : Kirk Thatcher, Jammes Cummins. *Effets spéciaux visuels* : Dream Quest Images. *Cost.* : Bernadette O'Brien. *Cascades* : Kane Hodder. *Assist. réal.* : H. Gordon Boos. *Int.* : William Katt (Roger Cobb), George Wendt (Harold), Richard Moll (Ben), Kay Lenz (Susan), Mary Stavin (Tanya), Michael Ensign (Chet), Susan French (Tante Elisabeth), Eric Silver, Mark Silver (Jimmy). *Dist. en France* : Marga Films. 92 min. Technicolor.





Autant en emporte le Temps !

LES AVENTURIERS DE LA 4e DIMENSION !

Farce loufoque et irrévérencieuse, que distribue Walt Disney sous le label Touchstone, *My Science Project*, réalisé avec bonne humeur par Jonathan Betuel (scénariste de *Starfighter*), accumule gags — parfois vulgaires — bons mots et clins d'œil cinéphiliques, dans la meilleure tradition d'un certain cinéma satirique et iconoclaste américain. Cette aventure rocambolesque aux confins de l'irrationnel, met en scène quatre adolescents couverts de cambouis (!), leur professeur de physique, ancien hippie, fervent militant du mouvement « Peace and Love » (excellent et inénarrable Dennis Hopper) qui, après avoir malencontreusement activé un moteur venu d'ailleurs, ouvrent une gigantesque faille temporelle, faisant ainsi communiquer les univers et les dimensions de l'espace-temps. Ils tenteront d'arrêter l'infernale machine, avant que le monde entier ne soit irrémédiablement désagrégé !

Une multitude d'effets spéciaux réussis soutiennent le rythme de cette comédie endiablée, peuplée de grotesques caricatures, du père buveur de bière au flic teigneux, du prof « allumé » à la nymphomane quinquagénaire. Qui eût cru que la firme Disney osât s'engager sur les voies périlleuses (pour son image de marque !) de la parodie délurée, tels que la pratiquèrent jadis les Monty Python, ou John Landis à ses débuts *(Hamburger Film Sandwich)*? *Les Aventuriers de la 4e dimension* cultive et glorifie l'extrême mauvais goût de l'American Way of Life, étrange melting-pot de coca-cola, de voitures rutilantes, et autres symboles inaltérables du pays des fast-foods. Jonathan Betuel se fait volontiers féroce, usant du *cliché* cinématographique pour mieux le détourner de sa fonction première. Cinéaste habile, il n'hésite pas à se servir de toutes les astuces scénaristiques pour faire rire, étonner, surprendre. Invraisemblable bric-à-brac, le film de Betuel divertit sans peine, bénéficiant d'un casting honorable, et de la participation de techniciens confirmés. Les décors sont signés David Snyder *(Blade Runner)*, et la photo est de David Walsh, un vieux routier d'Hollywood. En outre, le réalisateur s'est assuré la collaboration de Ron Cobb, Michael Lantieri, Phil Meador pour les effets spéciaux, et de 90 personnes responsables de ceux-ci, parmi lesquelles Doug Beswick (conseillé par Rick Baker luimême) à qui fut confié l'animation d'un Tyrannosaure Rex extraordinaire, l'un des plus beaux du cinéma fantastique. Au delà d'une mise en images soignée et nerveuse (1) Betuel retrouve cet agréable mélange de sensations et d'émotions diverses qui firent le succès de nombreuses productions Disney des années 50 : de la magie, du rêve, de l'humour, de l'aventure, bref, de quoi passer un joyeux moment avec des Aventuriers très spéciaux !

Daniel Scotto

(1) Pour son exploitation commerciale en France, *My Science Project* a subi plusieurs coupes et un nouveau montage. (voir également article précédent dans notre n° 62).

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Touchstone Films. *Prod.* : Jonathan Taplin. *Réal.* : Jonathan Betuel. *Prod. ass.* : E. Darell Hallenbeck. *Scén.* : Jonathan Betuel. *Phot.* : David M. Walsh. *Architecte-déc.* : David L. Snyder. *Dir. art.* : John B. Mansbridge. *Mont.* : C. Timothy O'Meara. *Mus.* : Peter Bernstein. *Son* : Jim Webb. *Déc.* : Jerry Wunderlich. *Asst. réal.* : Jerry Sobul. *Effets spéciaux* : John Scheele. *Int.* : John Stockwell (Michael Harlan), Danielle Von Zerneck (Ellie Sawyer), Fisher Stevens (Vince Latelllo), Raphael Sbarge (Sherman) Dennis Hopper (Bob Roberts), Barry Corbin (Lew Harlan), Ann Wedgeworth (Dolores), Richard Masur (Détective Nulty). *Dist. en France* : Walt Disney. 84 min. (durée aux USA : 94 min.) Technicolor. Dolby Stéréo.

Le Terminator du pauvre...

ATOMIC CYBORG

Distributeur de choc s'il en fut, doté d'une prédilection marquée pour les sous-produits italiens dont il inonde régulièrement nos écrans à l'aide d'affiches tapageuses, les Films Leitienne nous proposent cette fois *Atomic Cyborg*. Cette série B, nous entraîne à l'aube des années 97 où, au terme d'un excès de pollution, une pluie chargée d'acide et de gaz toxiques a ravagé notre planète. Un écologiste acharné oppose fermement ses convictions au pouvoir des industriels qui s'efforcent de le débouter afin de poursuivre leurs meurtriers profits. Décidé à éliminer ce perturbateur gênant, l'un d'entre eux lui envoie un cyborg conditionné pour le tuer, mais, à la dernière seconde, celui-ci, retrouvant la fraction d'humanité qui subsiste en lui, épargne sa cible et s'enfuit ! Sur ce pessimiste et touchant schéma, voilà le spectateur prisonnier des 35 francs qu'il vient de payer pour s'assurer le droit de visionner *Atomic Cyborg*, condamné à suivre les très longues périgrinations (en voiture puis à pied) de cette machine humaine, qui, au fil du film, nous apparait plus apte à faire des parties de bras de fer qu'à tuer ou convaincre qui que ce soit, si ce n'est l'héroïne visiblement séduite par tout ce qui touche à la mécanique. Face à un George Eastman qui semble toujours souffrir d'indigestion depuis le mémorable *Antropophage*, le pathétique héros exhibe régulièrement sa musculature et son œil vide de bovidé, sans doute afin de nous rappeler la technologie dont il est le fruit. Heureusement certains effets-spéciaux de Sergio Stivalleti, non dépourvus d'attraits, nous épargent, pour quelques minutes, un long et profond ennui seulement rompu parfois par un excès de ridicule qui, lui, hélas, ne doit rien à la cybernétique.

Cathy Karani

FICHE TECHNIQUE

Italie. 1985. *Production* : National Cinematografica. Dania Film. Medusa Distribution. *Réal.* : Martin Dolman (Sergio Martino). *Scén.* : M. Dolman, Elisabeth Parker Jr., Paul Saska. *Phot.* : John Mc Ferrand. *Mont.* : Alain Beugen. *Mus.* : Claudio Simonetti. *Cost.* : Valentina de Balma. *Effets spéciaux de maquillage* : Sergio Stivaletti. *Int.* : Daniel Greene (Paco Querak), Janet Agren (Linda), Claudia Cassinelli, George Eastman, John Saxon, Robert Ben, Pat Monti, Donald O'Brien. *Dist. en France* : Les Films Jacques Leitienne. 95 min. Couleurs.





sa linéarité narrative, un univers fantastique lovecraftien (Chtulu, Dagon, et le Nécronomicon en moins !), où les hommes se perdent dans les ruelles obscures, proies d'un peuple silencieux et cruel ; Los Angeles, tout comme Arkham, abrite des secrets qu'il ne faut ni révéler, ni comprendre. Metteur en scène habile, John Mc Tiernan nous entraîne dans ce conte de terreur avec un grand savoir-faire, esthète de l'image aussi bien que de l'écriture ou de la direction d'acteurs, réalisant, à l'instar d'un maître du cinéma contemporain, un premier film exempt de défauts où le suspense, la violence, imprévisibles et implacables, s'allient à la force émotionnelle d'une action dramatique effrayante. *Nomads* recèle, dans les méandres de la pellicule, d'indicibles horreurs...

Daniel Scotto

(1) Grand Prix du Public du Festival de Paris 1986 et Prix de la Meilleure Musique (Bill Conti).

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : P.S.O., Cinéma 7 Elliot Kastner. *Prod.* : George Pappas, Cassian Elwes. *Réal. et scén.* : John Mc Tiernan. *Prod. ex.* : Jerry Gershwin. *Prod. ass.* : Stanley Mark. *Phot.* : Stephen Ramsey. *Mus.* : Bill Conti. *Son* : John Nicholas. *Cost.* : Rhaz Zeisler. *Cascades* : B.J Davis. *Asst. réal.* : Warren Lewis. *Effets spéciaux* : Paul Staples. *Int.* : Pierce Brosnan (Pommier), Lesley-Anne Down (Flax), Anna-Maria Montecelli (Niki), Adam Ant (Number one), Hector Mercado (Ponytail), Josie Cotton (Silver Ring), Marie Woronov (Dirty Blonde), Frank Doubleday (Razor), Tim Wallace (interne), Reed Morgan (le policier), Elisabeth Russel (Cathy). *Dist. en France* : C.D.A. 96 min. Couleurs.

Le mystère rôde

NOMADS

Tapis dans la pénombre de la ville, les Nomads guettent la moindre défaillance, la moindre faiblesse de l'être humain, pour aussitôt s'en saisir, et le sacrifier au dieu des Ténèbres. Démons surgis du néant, réminiscence des antiques *Innuats* qui hantèrent jadis les régions glacées du Grand Nord, ils régissent la vie et la mort des hommes, émissaires sinistres d'un au-delà terrifiant. Accaparant les enveloppes charnelles des malheureux qu'ils torturent, ils vagabondent, sans que personne ne soupçonne leur existence. Et si par un terrible hasard ils nous offrent la défaveur d'apparaître, notre fin sera proche... Ainsi, Jean-Charles Pommier ethnologue chevronné, s'intéresse un peu trop à ces *punks* qui rôdent autour de sa nouvelle demeure, mettant sa vie et celle de sa femme en péril. Tout commence lorsque le docteur Flax, de permanence aux urgences de nuit d'un hôpital de Los Angeles, est appelée au chevet de celui-ci, blessé, que la police vient d'amener ; Pommier, avant de mourir lui confie un terrible secret, et prend (par la même occasion) possession de son âme et de son corps. Le docteur Flax sera la victime d'hallucinations qui la conduiront, sous l'influence d'un psychisme autre la métamorphosant en *individualité gémellaire*, à la découverte de réalités innommables. Première oeuvre écrite et réalisée par John Mc Tiernan, *Nomads* (1) ne semble pas pris au piège des conventions par trop commerciales du cinéma fantastique (un soupçon de gore, un zeste d'effets spéciaux complaisants, une dose de scénario inepte, cocktail qui ne remporte plus les suffrages du public à en juger par les récents échecs d'importantes productions), proposant une variation originale, succession de thèmes différents : la réincarnation, le dédoublement de personnalité, l'évocation de puissances démoniaques et sournoises se mêlent en un étrange ballet macabre ; le passé se superpose adroitement au présent, et les souvenirs sanglants des drames d'autrefois marquent les murs de menaces obscènes, peuplant encore les couvents désaffectés de religieuses décharnées. Les fantômes de la ville semblent plus discrets que les esprits tapageurs des vieilles demeures gothiques, mais leur présence plus obsédante. Cauchemar éveillé, le film de Mc Tiernan, s'élève bien au-dessus des produits standard ; le soin apporté à l'écriture du scénario, puis à sa mise en images, l'utilisation intelligente du flash-back *au présent*, la qualité sophistiquée de l'image associée à une bande-son très efficace séduisent, et l'interprétation plus que convaincante de Pierce Brosnan, Lesley-Anne Down, et Anna-Maria Montecelli différencient cette production d'une simple série B. *Nomads* évoque, au-delà de



TABLEAU DE COTATION

CK : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **RS** : Robert Schlockoff. **DS** : Daniel Scotto. **AS** : Alain Schlockoff

TITRE DU FILM	CK	GP	JCR	RS	DS	AS
LES AVENTURIERS DE LA 4e DIMENSION	2	2	2	2	2	2
ATOMIC CYBORG	1	1	1	0		0
CRÉATURE	1	2	2	2	0	2
LE DIAMANT DU NIL		2	2		3	0
DREAM LOVER	2	2	1	1		0
HIGHLANDER	4	3	3	3	4	4
HOUSE	4	3	4	4	4	4
NOMADS	4	2	2	4	4	4
SANS ISSUE	2	3	1	2		2

4 : Excellent. **3** : Bon. **2** : Intéressant. **1** : Médiocre. **0** : Nul.

NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE : • *CRÉATURE (Titan Find) (n° 52, p. 60)* • *SANS ISSUE (Black Moon Rising) (n° 63, p. 22)* • *MAXIE (n° 64, p. 8)*

par Bertrand Borie



ENEMY MINE

(Maurice Jarre/Studio Orchestra-Münich - Varese STV 81271 - Pathé Marconi Import)

Pour un film qui prétendait renouveler les recettes de la science-fiction traditionnelle, Maurice Jarre a brillamment su mettre en œuvre une approche déjà fort joliment illustrée par des compositeurs comme Jerry Goldsmith : la combinaison intime entre orchestre symphonique et musique électronique. *Enemy Mine* constitue, tout en innovant, une sorte de point de convergence au sein duquel l'esthétique et l'efficacité s'allient à merveille. Dès le « Fyrine IV » qui entame la première face, on se sent happé dans une atmosphère alliant l'étrange et le mystère, l'hétéroclite et l'épique. Bientôt un aspect thématique plus typique du compositeur vient s'ajouter, qui trouvera son plein développement dans une mélodie fort proche d'un des thèmes centraux de *Mad Max III* (celui des enfants) et qui offre l'un des deux leitmotiv du film de Petersen, développé dans « The Relationship », sans rupture de ton avec le climat général de la partition.
« The Small Drac » va néanmoins offrir la véritable clé mélodique de la partition en présentant le second thème principal, où Jarre parvient à allier une note d'innocence avec ce qui lui permettra de donner dans le finale l'aspect le plus glorieux de l'œuvre. Si « The Crater » combine brillamment les deux pôles de la partition tout en obéissant à des lois musicales qui nous rappellent le côté lancinant de musiques comme *The Damned* ou *Night of the Generals*, l'ensemble évolue vers une dimension mystique traduite avec noblesse par « The Birth of Zammi », avant de trouver un très beau débouché orchestral dans la seconde face de l'enregistrement. « Spring », au titre évocateur, permet à Jarre de nous offrir une envolée lyrique des plus typiques de son style, en jouant progressivement sur son second thème principal et en lui conférant toute son ampleur. Si « The Scavengers » ajoute à l'épopée une note puissamment tragique, ce n'est que pour mieux revenir, par transitions successives, au lyrisme qui, on le devine, se cachait derrière l'ensemble, et qui trouve son épanouissement dans le grandiose finale constitué par « Beyond the Drac Holy Council » : une des très belles compositions de Maurice Jarre qui prouve une fois de plus, après *Mad Max III, A Passage to India, The Bride* et *Witness*, qu'il a encore beaucoup à nous dire !

THE CLAN OF THE CAVE BEAR

(Composed and performed by Alan Silvestri - Varese STV 81274 - Pathé Marconi Import)

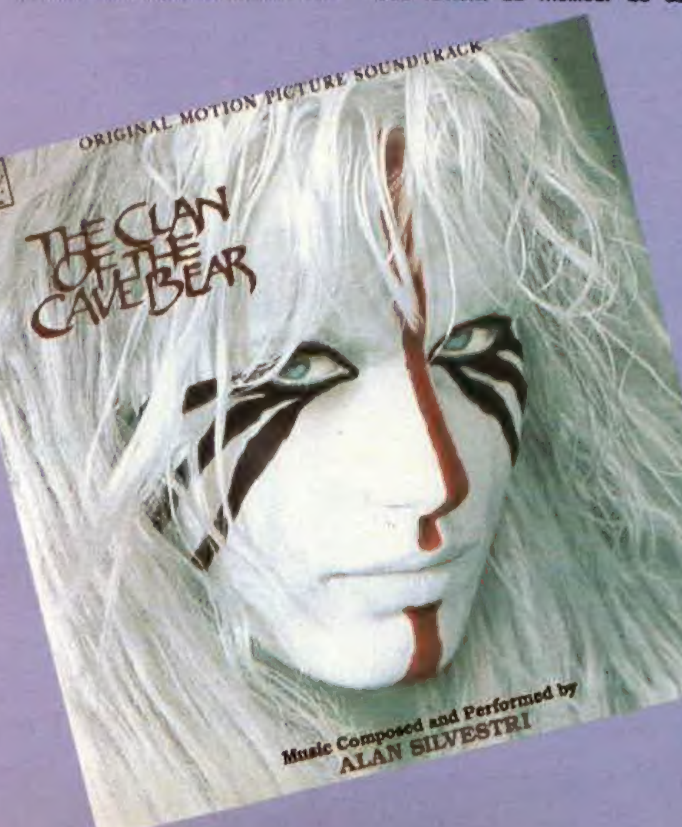
Alan Silvestri, décidément, a de quoi nous surprendre. Après quelques partitions alimentaires sans grand intérêt comme *Cat's Eye, Back to the Future* lui avait donné l'occasion d'une fort brillante musique, malheureusement très mal honorée par le disque qui n'en avait symboliquement retenu que quelques mesures. *The Clan of the Cave Bear* nous offre un excellent exemple de la façon dont une bande originale de film peut, par la seule utilisation de la musique électronique, atteindre la profondeur d'émotion qu'on attend traditionnellement du genre. La composition de Silvestri possède ici l'ampleur voulue, la puissance thématique aussi, et ce dès le « Main Title », que confirment des extraits comme « Ayla Finds the Cave » ou « Glacier Trek ». Cela n'exclue pas la nostalgie lyrique comme dans « Ayla Alone », amplifiée dans le très beau « The Clan Finds Ayla », extraits auxquels la splendide gravure Varese donne un impact maximum. La suite de l'enregistrement ne fait que davantage illustrer avec quelle maîtrise Silvestri sait allier des recettes symphoniques parfois simples à l'emploi des synthétiseurs pour conférer à sa partition un côté tout à la fois lyrique et sauvage, dans lequel la noblesse atteint, avec sobriété, des accents d'une grande ampleur. Il y a dans cette composition quelque chose qui n'est pas sans rappeler *La forêt d'émeraude* : cela confère à ce type de musique un aspect nouveau non dénué de grandeur auquel la chaleur de « Kreb Gives Ayla Totem » ou « The Vision », la violence de « Wolf Attach » ou de « The Rape », la tragédie de « Iza's Death » ou l'éloquence du « End Title » achèvent de donner la puissance d'une très belle partition cinématographique.

SPIES LIKE US

(Elmer Bernstein/Graunke Symphony of Münich - Varese STV 81270 - Pathé Marconi Import)

Un peu étriqué par rapport à l'habitude, malgré quelques beaux élans dans *The Black Cauldron*, Elmer Bernstein nous revient au meilleur de sa forme, combinant quelques-uns des plus spectaculaires accents de partition, pour une musique pleine d'entrain qui allie au parfum de l'aventure des effluves épiques baignées de grands espaces. On retrouve ici un brio qui entraînera sans faillir, dès les premières notes, les adeptes du genre, avec un rien de clin d'œil qui nous fait comprendre que ce départ pour l'aventure est une fois de plus un départ vers le spectacle, le vrai. « The Ace Tomato Company » donne d'entrée de jeu le ton de la façon la plus brillante, et trouve son splendide prolongement dans « Escape », « The Road to Russia », « Arrest » ou « Winners », tout en nous plongeant dans un climat de familiarité. La clé est ainsi donnée, et c'est parti pour une envolée qui n'a pour but que de confondre héros et spectateurs, identification dont la musique se fait à la fois la complice et l'interprète. Que demander de plus ? Un régal pur et simple, avec cette saveur intime que contient tout retour aux sources : Bernstein n'a pas perdu la main, il suffit de lui donner l'occasion de le montrer !

Il convient d'ajouter une longue liste de parutions tout à fait intéressante, sur lesquelles nous nous efforcerons de revenir dans nos prochaines rubriques.
Tout d'abord, deux réenregistrements superbes de musiques de Rózsa : *The Spectacular Film World of Miklós Rózsa* (Antares Rec MR 01/Allemagne), et chez Varese (sous la direction de Bernstein, qui reprend ainsi sa fameuse collection) une nouvelle version du *Spellbound Concerto*, le *New England Concerto* (basé sur des thèmes de *Lydia* et *Time out of Mind*), et les ouvertures de *The World, The Flesh and the Devil* et *Because of Him*. (Varese 704260).
Chez Varese toujours l'excellent réenregistrement, par Bernstein lui-même, de *The Commancheros* et *True Grit* (704 280) et le très bon *Jagged Edge (A double tranchant)* de John Barry (STV 81252), ainsi que *Transylvania 6-5000* de Lee Holdridge (STV 81267).
En Angleterre, enfin !, l'édition de *Legend*, de Jerry Goldsmith (Moment 100). A noter que tous ces disques se trouvent aisément puisqu'ils sont importés par Pathé Marconi.
Chez Milan, en France, signalons les musiques *Invasion USA* de Jay Chattaway (A 285) et *Runaway Train* de Trevor Jones - on retrouve ici le compositeur de *Dark Crystal* et *Excalibur* pour une musique très moderne qui surprend quelque peu (A 267). ■



LES FESTIVALS : Vannes 86

Le Festival de Vannes, fort apprécié des fantasticophiles bretons, après avoir connu un succès remarquable ces dernières années, semble s'être trouvé dans une impasse pour sa 8e édition.
L'ambiance de fête, les venues de nombreux réalisateurs et la présence de films inédits ont ainsi fait place en mars dernier, dans le cadre toujours majestueux du Palais des Arts de Vannes, à une manifestation de type hélas plus commercial. Une « triple » compétition était pourtant inscrite au programme.
Celle des courts-métrages, en général fort remarqués n'a cependant inscrit à son programme que des oeuvres déjà vues à Paris (**Game Over**) ou Rennes (**Voix d'eau**, **La Consultation**), les autres étant d'une insupportable prétention (**Eclipse**, **Sprint**), ou d'un niveau amateur (**Un amour plein d'arêtes**). Le Prix du public fut attribué à l'affligeant **Réacteur Vernet**, pénible récit d'un jeune attardé construisant dans sa ferme une machine qui se veut fantastique mais s'avère surtout aussi incohérente et dispensable que l'ensemble du film, à l'exception de quelques rares et beaux plans d'effets spéciaux. Seul Bernard Villiot, lauréat du Prix du Public avec son étonnant **Game Over**, avait daigné se déplacer à Vannes. Un cinéaste sur sept annoncés, ce ne fut là qu'une des malheureuses surprises prévues pour le public Vannetais.
Une autre fut en effet la rareté des inédits : uniquement **Shogun Assassin** et encore ce dernier fait-il l'objet d'une distribution vidéo... Mais cela n'a guère découragé un Jury qui a cru bon de décerner des Prix à des films aussi anciens que **Cujo**, **Changelling** et **Looker** !
Oublions cette seconde compétition aussi absurde que grotesque pour signaler quelques erreurs savoureuses, en particulier le film pour enfants du mercredi après-midi, **Les naufragés de l'espace** qui a fait place aux ... **Monstres de l'espace**, lesquels ont terrifié les pauvres petits restés courageusement dans la salle ! Dernière compétition au programme de ce Festival, celle des maquillages fantastiques qui ont fait triste mine (!) si on les compare aux étonnantes créations présentées chaque année au public d'Auxerre...
Quelques mots encore sur les décors, chaque année somptueux — proposés par la S.F.P. — qui ont disparu cette fois au « profit » de sinistres épouvantails en papier maché et à un misérable train-fantôme installé sur le terrain vague faisant face au Palais. Un « train des épouvantes » qui disparaitra au bout de trois jours faute de clients...
Il serait toutefois injuste d'oublier l'hommage intéressant rendu à Vannes à Boris Karloff et qui nous a permis de revoir des films de qualité dont **Bedlam** ou **Le chat noir**, mais que dire des personnalités invitées le dernier jour à Vannes pour les Palmarès, acteurs, réalisateurs, maquilleurs et producteurs de TV ne se gênant pas pour déclarer leur mépris du fantastique !
En mars 1987 le Festival de Vannes fêtera son 10e anniversaire, il serait bon qu'à cette occasion, celui-ci fasse preuve d'efforts et d'imagination pour rehausser la manifestation si elle veut compter parmi les « grands » festivals de province et si, bien entendu, les hautes instances de cette vieille ville bourgeoise lui en donnent les moyens. C'est là tout le bien que l'on puisse souhaiter à Vannes afin d'oublier et de dépasser rapidement cette stagnation désolante de mars dernier...

Jean-Pierre Dormy

L'ÉCHO DES TOURNAGES par Gilles Polinien

■■■ Ce n'est encore qu'une rumeur mais il est fortement question de Christopher Reeve se mette lui-même en scène dans SUPERMAN IV dont il supervise également le scénario !

■■■ George MILLER semble abandonner l'idée d'un **Mad Max IV** : il commence ces jours-ci pour Warner Bros le tournage de WITCHES OF EASTWICK avec Jack Nicholson et sa compagne Anjelica Huston.

■■■ John Travolta donnera la réplique à Whoopi Godberg (la révélation de **The Color Purple**) dans PUBLIC ENEMY, un thriller que doit réaliser Bud Yorkin pour la Cannon Films.

■■■ Le créneau « film d'action » semble parfaitement convenir à Mark L. Lester (le metteur en scène de **Commando**) qui a accepté la réalisation de ARMED AND DANGEROUS avec John Candy et Judy Landers.

■■■ De son côté Wolfgang Petersen (**Enemy**) a décidé de changer complètement de registre en portant à l'écran ISABELLE EBERHARDT, un film sur la vie extravagante de la romancière russe du même nom (décédée à l'âge de 27 ans) qui sera interprétée par Debra Winger.

■■■ Ulu Grossbard (**Le récidiviste**) s'apprête à tourner à New York un film à suspense intitulé SEE NO EVIL, HEAR NO EVIL.

■■■ Ce n'est plus Steven Spielberg qui réalisera PETER PAN (un projet de longue date !) mais un de ses protégés, le cinéaste Robert Zemeckis (**Retour vers le futur**). Ce dernier, qui préfère par ailleurs tourner le film à Hollywood plutôt qu'aux studios anglais d'Elstree, vient tout juste d'entamer un énorme travail de pré-production.

■■■ Serait-ce le retour des films flibustiers ? Suite aux **Pirates** de Roman Polanski, le producteur de Robin Davies compte mettre en chantier THE SEA DOGS dont le budget a été fixé à 20 millions de dollars ! Le tournage de ce film d'aventures maritimes situé au XVIIe siècle devrait débuter incessamment sous la direction de Kenneth Barnes.

■■■ Accident aux studios de Pinewood sur le plateau de ALIENS : alors que James Cameron procédait aux dernières prises de vue, deux techniciens ont été légèrement blessés par une explosion de magnésium, une substance utilisée pour la réalisation de certains effets spéciaux. La suite du film de Ridley Scott sortira cet été aux Etats-Unis et le 8 octobre en France.

■■■ Après l'échec relatif de **Série noire pour une nuit blanche**, John Landis s'est attelé à la production et à la mise en scène d'un nouveau film, sans titre pour l'instant, pour lequel il a demandé à Joe Dante, Carl Gottlieb, Robert Weiss et Peter Horton de partager avec lui la casquette de réalisateur. En tête de distribution, on retrouve les noms de Rosanna Arquette, Steve Guttenberg, Carrie Fisher, Robert Loggia, Paul Bartel et Russ Meyer !

■■■ Frank Mancuso Jr., le père spirituel des quatre derniers épisodes de **Vendredi 13** a entamé la production de ALADDIN SANE, un nouveau film de terreur dont il a confié la mise en scène à Tom McLoughlin (**One Dark Night**).



▲

■■■ Après avoir connu, il y a déjà plus de quinze ans, un grand succès à la télévision grâce à une série suédoise, le personnage de Fifi Brindacier va être adapté au grand écran. C'est Tami Klicman, une jeune américaine de 11 ans qui a été sélectionnée parmi 7 000 candidates pour incarner la malicieuse fillette (créée par la romancière Astrid Lindgren) dans THE NEW AVENTURES OF PIPPI LONGSTOCKING.

■■■ C'est le 31 mars dernier qu'a débuté dans le Tennessee le tournage de KING KONG LIVES, la suite du **King Kong** de 1976, toujours produite — pour 18 millions de dollars — par Dino De Laurentiis... et toujours réalisée par John Guillermin ! Le scénario, concocté par Ronald Shusett (**Alien**, **Réincarnations**) et Steve Pressfield, met en scène un aventurier à la recherche... d'un gorille géant, bien entendu ! Ce cousin-germain d'Indiana Jones est interprété par un débutant nommé Brian Kerwin, tandis que la conception des effets spéciaux est revenue une nouvelle fois au vétéran Carlo Rambaldi.

■■■ Le cinéma soviétique vient de s'emparer d'un classique de la littérature — et du 7e art — fantastique : DR JEKYLL ET MR HYDE. Cette nouvelle version, fidèle au roman de R.L Stevenson, sera portée à l'écran par Alexander Orlov.

■■■ En Argentine, Jim Wynorski réalise DEATHSTALKER II, un film d'héroïc-fantasy (produit comme l'original par Roger Corman et Hector Olivera) avec John Terlesky et Monique Gabrielle dans les rôles principaux, tandis que sur un plateau voisin Alejandro Sessa achève les prises de vues de AMAZON (produit par la même équipe) avec Penelope Reed et Windsor Taylor Randolph.

■■■ Joel et Ethan Coen, les deux frères prodiges à qui l'on doit le magnifique **Sang pour sang**, se sont remis à l'ouvrage pour RAISING ARIZONA, un suspense dramatique interprété par Nicolas Cage (**Birdy**), dont 20 th Century Fox s'est empressé d'acquérir les droits pour les Etats-Unis.

■■■ Expérience nouvelle pour Ralph Bakshi, le réalisateur de **Fritz le chat** et **Le seigneur des anneaux** : c'est lui que les Rolling Stones ont choisi pour illustrer la chanson-vedette de leur dernier album. Intitulé HARLEM SHUFFLE, ce vidéo-clip sous forme de dessin animé est actuellement diffusé en complément de programme dans de nombreuses salles américaines.

■■■ Steve Guttenberg (**Cocoon**) et Elizabeth Mc Govern (**Ragtime**) sont les principaux interprètes d'une mystérieuse histoire de meurtres, intitulée THE BEDROOM WINDOW, que réalise Curtis Hanson à Baltimore pour les productions Dino De Laurentiis.

■■■ Tout juste terminé, SLASH (avec Amy Brentano) est le nouveau film d'horreur de l'américaine Roberta Findlay (**Game of Survival**, **The Oracle**), seule réalisatrice à oeuvrer dans le « gore » et la violence mais dont les films restent malheureusement inédits en France.

■■■ Le réalisateur de séries Z Fred Olen Ray (**Scalps**, **Biohazard**) vient de se voir ofrir par la firme américaine CineTel un confortable budget, un scénario ambitieux et surtout une distribution de choix (David Carradine, Lee Van Cleef et Laurene Landon !) pour tourner JADE JUNGLE, un thriller d'action.

BOX OFFICE AMÉRICAIN

■■■ Rien de réellement fracassant au box office américain des mois de mars et avril : **Rocky IV** poursuit une carrière exemplaire (atteignant 5 mois après sa sortie une énorme recette-guichets de 125 000 000 de dollars). Scores également remarquables pour le film non-fantastique de Steven Spielberg, **The Color Purple** (85 000 000 en 4 mois) et **Le diamant du Nil** (66 000 000 en 4 mois). Quoique moins impressionnants, les résultats de **La revanche de Freddy** sont très honorables (28 000 000 en 6 mois). Quant à **Brazil**, distribué dans un parc de salles des plus restreints, il aura finalement atteint une recette de 7 000 000 en 4 mois, ce qui est tout de même un peu dé-

cevant comparé à sa carrière française. Du côté des nouveaux venus, F/X est d'ores et déjà considéré comme un succès (près de 20 000 000 en 2 mois) tout comme **House** (17 000 000 pour une durée équivalente). **The Money Pit** (la nouvelle production Spielberg mettant en scène un couple victime d'une maison qui se délabre peu à peu) a pris un bon départ avec 15 000 000 en 2 semaines ainsi que **April Fool's Day** (9 000 000 en 2 semaines). En revanche, **The Hitcher** n'a réalisé que 6 000 000 en 2 mois et **Le clan de la caverne des ours** plafonne à 2 000 000 pour la même durée. Mais l'échec le plus retentissant concerne **Highlander** (retiré de l'affiche au terme d'un mois d'exploitation !) avec seulement 6 000 000 de dollars de recettes.

SÉLECTION TV DU MOIS

T.F.1.

VIRUS (de Kinji Fukasaku — Japon — 1979), 26 mai.

F.R.3.

TARANTULA (de Jack Arnold — USA — 1955), 6 mai.

UNE HISTOIRE IMMORTELLE (de Orson Welles — France — 1967), 10 mai.

L'AVENTURE DU POSEIDON (de Ronald Neame — USA — 1973), 13 mai.

LES SOLEILS DE L'ILE DE PAQUES (de Pierre Kast — France — 1971), 14 mai.

UN FRISSON DANS LA NUIT (de Clint Eastwood — USA — 1971), 25 mai.

LA FEMME EN CIMENT (de Gordon Douglas — USA — 1968), 27 mai.

UN SOIR, UN TRAIN (de André Delvaux — France — 1968), 29 mai.

CANAL PLUS

MONTY PYTHON, SACRÉ GRAAL (de Terry Gilliam — GB — 1974), 7 mai.

CHAIR POUR FRANKENSTEIN (de Paul Morissey et Andy Warhol — Italie — 1973), 10 mai.

MIDNIGHT EXPRESS (de Alan Parker — USA/GB — 1978), 11 mai.

FONDU AU NOIR (de Vernon Zimmerman — USA — 1980), 14 mai.

HURLEMENTS (de Joe Dante — USA — 1982), 17 mai.

BARBE BLEUE (de Edward Dmytryk — France/RFA/Italie — 1972), 21 mai.

LA MALÉDICTION (de Richard Donner — USA — 1976), 24 mai.

SUPERGIRL (de Jeannot Szwarc — GB/USA — 1985), 25 mai.

LA ROSE POURPRE DU CAIRE (de Woody Allen — USA — 1985), 25 mai.

LA CHASSE SANGLANTE (de Peter Collinson — USA — 1974), 28 mai.

ALLIGATOR (de Sergio Martino — Italie — 1979), 31 mai.

LA CINQ (sous réserves)

LES CHARLOTS CONTRE DRACULA (de Jean-Pierre Desagnat — France — 1980), 4 mai.

ELEPHANT MAN (de David Lynch — GB — 1980), 12 mai.

MEURTRES AU SOLEIL (de Guy Hamilton — GB — 1980), 6 mai.

JERRY CHEZ LES CINOQUES (de Jerry Lewis — USA — 1963), 6 mai.

Pas de films fantastiques ce mois-ci sur A2 !



Steven Spielberg au banc des accusés

Brandon Tartifkoff, Président de la chaîne américaine NBC, prend la défense d'*Amazing Stories* et de son illustre producteur.

par Randy et Jean-Marc Lofficier

Lors d'une rencontre avec les journalistes organisée à Los Angeles, ces jours derniers, Brandon Tartikoff, directeur de la NBC Entertainment, entreprit la tâche héroïque de prendre la défense de la série tant décriée de Steven Spielberg : *Amazing Stories*, dont il faut bien dire que les indices d'écoute sont plutôt médiocres. Elle a toujours été surpassée, sur la même tranche horaire, par la série concurrente de la CBS, *Murder She Wrote* (1), avec Angela Lansbury, et une fois ou deux par *McGyver* (2), avec Richard Dean Anderson, le produit rival de la chaîne ABC.

« C'est une anthologie, et je sais que nous n'avons jamais atteint les 35 % d'écoute, mais j'espère bien que, d'ici le mois de juin, la série aura atteint des indices d'écoute égaux et supérieurs à 25 %. Ça me paraît tout à fait vraisemblable », poursuivit Tartikoff, donnant par-là même l'impression d'un responsable de chaîne satisfait de son sort, événement remarquable dans un monde où tout se passe le couteau entre les dents.

Explication d'un échec...

Tartikoff suggéra ensuite une explication possible à l'échec relatif de **Amazing Stories** : « Elle entre continuellement en concurrence, non pas avec **Murder She Wrote**, mais avec les 15 ou 20 dernières minutes du match de foot de la semaine, que la CBS a jusqu'à présent utilisé avec une habileté diabolique contre la série. »

L'argument n'est guère convaincant, pour les spectateurs de Los Angeles, du moins. L'examen attentif des programmes ne trahit aucun retard significatif, ni pour **Amazing Stories**, ni pour **Murder She Wrote**. D'ailleurs, l'édition quotidienne de Variety, qui publie les indices hebdomadaires en précisant toujours expressément les modifications d'horaires susceptibles d'influer sur eux, n'en signale aucune en ce qui concerne **Amazing Stories**.

« C'est une série expérimentale, et elle a toujours été considérée comme telle du jour où Steven Spielberg l'a prise en mains », ajoute Tartikoff, ce qui ne manque pas de surprendre, comme si le père de E.T. passait pour un auteur de films d'art et d'essai... Et à la télévision, en plus, où l'explication habituellement avancée lorsqu'une émission dite « expérimentale » connaît un faible indice d'écoute tient en deux mots : les critiques et le public !

« Je crois que nous avons connu plus de réussites que d'échecs », souligne Tartikoff, « mais c'est un domaine tellement subjectif. J'ai lu presque toutes les critiques. Le « Time Magazine » l'a élue meilleure série télévisée de 1985, et je me suis laissé dire qu'il y avait un certain courant d'opinion... Je sais que, du point de vue des spectateurs, les épisodes reçoivent un accueil favorable sinon enthousiaste, et que notre public est satisfait. D'un autre côté, l'analyse démographique du public en question est flatteuse. »

Des relations-presse négligées...

Ce qui ne veut rien dire : elle l'a souvent été dans le passé pour d'excellentes séries auxquelles on a coupé les vivres depuis. Quant à l'accueil critique, décidément bien tiède, fait à **Amazing Stories**, Tartikoff l'explique ainsi : « Steven n'a certainement pas agi au mieux de ses intérêts en refusant de présenter les épisodes à la presse. Si c'était à recommencer, sachant qu'il connaît moins bien la télévision que le cinéma, où il n'a plus de leçons à prendre sur la façon de lancer ses films, je l'encouragerais résolument à organiser des projections de presse avant la diffusion de ses épisodes. »

Personne n'osa, évidemment, objecter que c'est à la télévision que le personnage en question fit ses débuts — et à la NBC, qui plus est ! — dans des téléfilms comme **Duel** et certains épisodes de **Night Gallery**... Il est évident qu'en disant que Spielberg connaissait moins bien la télévision que le cinéma, il faisait allusion à ses aspects commerciaux et non pas artistiques. Il faut bien avouer qu'à cet égard, du moins, le réalisateur se plie désormais aux us et coutumes de la chaîne et organise des previews à l'attention des journalistes et chroniqueurs...

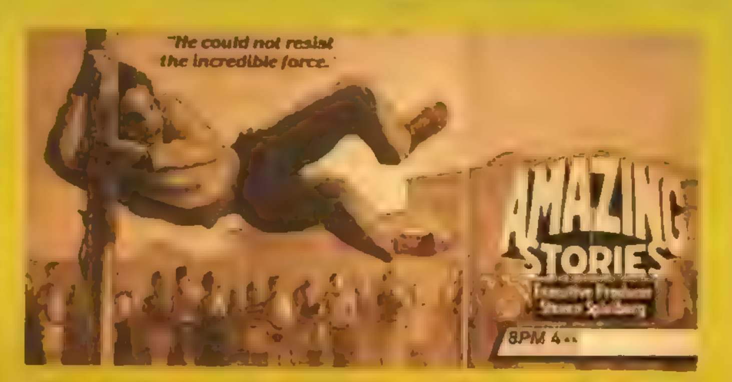
A en croire Tartikoff, le tournage de la série, pour laquelle la NBC aurait signé un contrat de deux ans, aurait repris le mois dernier : « Nous avons tous beaucoup appris au cours de cette première année », commente Tartikoff, qui ne devait pas préciser si l'expérience avait été plaisante ou non.

Et comme il est bien conscient des critiques que l'on a pu adresser à la série, il se hâte d'ajouter une allusion au scénario des épisodes de cette année, et à leur amélioration... « Steven a pratiquement le choix entre deux scénarios pour chaque épisode, ce qui est un record à la télévision. Il est exceptionnel que l'on dispose de deux fois plus de scripts que nécessaire. Cela lui laisse donc la possibilité de faire un choix très sélectif ! »

(Trad. : *Dominique Haas*)

(1) Série policière du style « Agatha Christie » diffusée sur la Cinq sous le titre *Arabesque*.

(2) Série d'aventures qui n'est pas sans évoquer *Indiana Jones*.







HOUSE

Une nouvelle voie dans le cinéma fantastique

Après avoir occupé une place confortable au box-office américain, *House*, qui remporta également, voici deux mois, la Licorne d'Or du 15e Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, s'apprête maintenant à conquérir le public français.
Après avoir interviewé le réalisateur, Steve Miner, nous sommes allés à la rencontre de l'autre géniteur de cet excellent film fantastique, le producteur Sean S. Cunningham, qui ne cache pas sa joie devant ce nouveau succès et se prépare à mettre en chantier... *House* n° 2 !





SEAN S. CUNNINGHAM, producteur de « HOUSE » à Kris

Depuis la mémorable Dernière maison sur la gauche jusqu'à Spring Break en passant par Vendredi 13 (l'original), Sean S. Cunningham a touché à tout, de la chronique familiale à l'horreur. Il a même signé quelques films à grand succès. Sa dernière production, House, est un remarquable exercice de style au scénario étrange et merveilleux, et qui réussit l'exploit, là où les autres films du genre s'embourbent généralement dans d'ennuyeuses prétentions, à faire rire le spectateur après lui avoir asséné un bon coup de poing dans l'estomac. L'équilibre entre l'humour et l'épouvante est admirablement dosé et il faut en rendre hommage au réalisateur et au producteur du film : il y avait longtemps qu'on ne nous avait pas mis à pareille fête !
Nous avons eu le plaisir de nous entretenir avec Sean S. Cunningham juste avant la sortie de House aux Etats-Unis, et c'est avec infiniment d'humour et de gentillesse qu'il a répondu à toutes nos questions.

Un premier film au parfum de scandale

Quel fut votre premier long métrage ?

Last House on the Left, que j'ai produit après bon nombre de documentaires et films du même genre. Wes Craven était venu travailler avec moi en 1970, comme assistant monteur sur l'un de mes films. C'est après la fin du montage que je lui ai proposé de faire un film avec moi : il le mettrait en scène et je le produirais. J'avais une idée de sujet, dont Wes a tiré un scénario, et c'est ainsi que nous avons fait **Last House on the Left**.

Pensiez-vous alors que le film aurait un pareil succès et une aussi longue carrière ?

Non, certainement pas ! A ce moment-là, les choses se passaient d'une toute autre façon : il y avait bien les westerns de Sergio Leone avec Clint Eastwood — et un jour alors que j'étais allé en voir un, j'ai compté 240 morts, pas un de moins ! — mais c'étaient des morts très « propres », il n'y avait là rien de violent. Quant aux films qui promettaient toutes sortes d'épouvantes, je crois qu'ils en rajoutaient un peu ! Alors que nous, nous montrions des choses vraiment affreuses... C'est en cela que résidait la force de l'histoire, et aussi dans le fait que nous avions pris certains clichés à rebrousse-poil : jusque-là, quand on voyait deux filles seules placées dans une situation périlleuse, on était habitué à ce qu'elles en sortent ; tandis que chez nous, non seulement il leur arrivait toutes sortes de choses, mais encore cela faisait l'effet d'un grand coup de poing en pleine face. Enfin, voilà un film que nous avons fait pour 40 000 dollars au départ, gonflé en 35 mm, et après avoir payé toutes les factures, il nous a encore coûté moins de 100 000 dollars. Je crois que c'est l'une des raisons pour lesquelles le film a toujours autant de succès auprès des étudiants, en particulier ; il a un petit côté amateur plaisant pour eux, parce qu'ils peuvent se dire qu'ils seraient capables d'en faire autant. L'amateurisme a d'ailleurs beaucoup fait pour le succès du film, à mon avis, dans la mesure où on a l'impression de regarder un documentaire tellement réaliste qu'en ce qui me concerne, franchement, je le trouve positivement irregardable ! (Rire.) Je suis retourné le voir il y a six ans, à une séance de minuit, et je suis sorti au milieu en me demandant comment j'avais pu commettre une chose pareille ! (Rire.)

Retour à l'épouvante

Et qu'avez-vous fait après la sortie du film ?

D'abord, nous avons été très surpris de son succès, Wes et moi ; mais au moins nous avions de l'argent. Nous étions donc très contents. Sauf que nous n'avions envie, ni l'un ni l'autre, de passer le restant de nos existences à courir après des adolescentes pour leur faire subir le même sort, et qu'en ce qui me concerne du moins, c'est tout ce qu'on me proposait. J'ai donc refusé, et à partir de là, je me suis essayé un peu à tout. J'ai essayé de produire plusieurs films sans succès, jusqu'en 1977 ou 1978, où j'ai commencé à faire le premier d'une petite série de films mettant en scène des enfants. L'un de ces films s'appelait **Here Comes The Tigers** (autre titre : **Manny's Orphans**), et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on ne m'a pas laissé beaucoup de temps pour le préparer. Je m'étais retrouvé dans le genre de situation où quelqu'un vous demande : « Pourriez-vous nous faire un film du genre de **The Bad News Bears** ? » et où, quand vous répondez : « Bien sûr, je sais tout faire », la phrase qui suit est : « Bon, mais *maintenant* ? » Je me rappelle avoir bafouillé quelque chose comme : « Euh, je ne sais pas, c'est férié, aujourd'hui, non ? Et est-ce que je peux voir le scénario ? » A quoi on m'a rétorqué : « Ne vous en faites pas pour ça, on commence tout de suite ! » (Grand éclat de rire.) Le fait est que, trois semaines plus tard, il y avait un scénario et nous étions en train de tourner, et c'était très étrange. Je veux dire que les feuilles tombaient et que nous n'arrêtions pas de filmer le ciel et de panoramiquer vers le bas tout le temps. En tout cas, il a bien fallu que je mette le film en scène parce que je n'ai trouvé personne pour le faire à ma place, et tout d'un coup les gens se sont mis à dire : « Tiens, mais nous ne savions pas que vous pouviez faire *ça* », et quand je dis les gens... je veux parler de ceux qui m'avaient épaulé jusque-là. En tout cas, je m'étais toujours dit que j'étais un cinéaste qui avait choisi de produire des films, mais un *cinéaste* avant tout, et brusquement, on m'avait demandé de faire un film. Je pensais que **Here Come The Tigers** était la chance de ma vie — c'était vraiment un joli petit film très touchant — et ça a bien failli être le cas, en effet, puisqu'ils ont pensé à en faire une série télévisée et je ne sais plus quoi encore, et que j'avais eu tout l'argent que je voulais pour le mettre sur pied, et c'est pendant que nous cherchions un meilleur titre pour le rebaptiser — il s'appelait alors **Manny's Orphans** — que j'ai pensé tout d'un coup que j'aimerais bien faire un film intitulé **Vendredi 13**. Je m'étais dit que ça, c'était un titre commercial ! Alors j'ai commencé à imaginer des spots publicitaires et des pavés dans les journaux basés sur ce titre, puis je me suis décidé à en faire un film pour de bon. J'ai donc *vraiment* acheté des espaces publicitaires immenses proclamant : « Par le producteur de **Last House on the Left**, voici : (prenant une grosse voix de basse) le film le plus terrifiant de l'histoire du cinéma ! » (Rire.) A ce moment-là, il n'y avait pas encore de scénario, mais je voulais étudier les réactions du public ; c'était la première fois que j'essayais d'exploiter le succès de **Last House on the Left**. Je n'ai pas été déçu par le résultat, tout le monde s'est précipité pour me réclamer le script ! Et chaque fois je répondais que je n'avais pas le droit de le divulguer pour l'instant ! (Rire.) Je me suis débrouillé pour réunir 500 000 dollars, mais en fait, tout ce que j'espérais avec ça, c'était faire bouillir la marmite pendant six mois. Avant **Vendredi**




Gilpin: « les films qui m'intéressent ne rapporteraient pas un sou ! »

13, aucun film du même genre n'avait eu un succès pareil; disons qu'ils avaient marché comme **Last House on the Left** aurait pu marcher dans les drive-ins ou les cinémas permanents de Hollywood Boulevard. En tout cas, il était logique d'espérer récupérer 3 ou 4 millions de dollars au box-office après en avoir investi 500 000 dans le film ; ç'aurait déjà été un joli succès. Seulement les majors n'avaient encore jamais distribué un film de ce genre ; elles n'auraient pas mis un sou dans de telles entreprises. Ces films-là n'étaient pas considérés comme de « vrais » films. Le résultat a été phénoménal, comme vous le savez.

Que pensez vous des séquelles de Vendredi 13 et vous a-t-on demandé d'en faire une ou plusieurs ?

Les séquelles m'ont amusé. Je dirais même qu'à un certain niveau, j'ai été flatté. En tout cas, elles ne m'ont jamais ennuyé ; je n'ai réellement eu à aucun moment l'impression qu'on me volait ma marque de fabrique. C'est tout simplement que je n'avais aucune envie de continuer dans cette voie, mais je leur ai sincèrement souhaité beaucoup de succès. En fait, quand ils ont commencé à faire ces séquelles, ils m'ont proposé la lune rien que pour en mettre une en scène ! (Rire.) Mais je n'avais pas envie de refaire toujours la même chose. J'avais d'autres projets. Quant à Steve Miner (**Vendredi 13**, chapitres **2** et **3** et **House**), il avait travaillé pour Wes et moi sur **Last House on the Left** ; c'est l'un des hommes les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. J'avais fait appel à lui occasionnellement pendant toutes ces années, et quand je me suis remis à la mise en scène, je lui ai demandé de jouer le triple rôle de monteur, de régisseur d'extérieurs et de directeur de production du film. J'ai tout de suite pensé qu'il était logique qu'il mette en scène la première séquelle et j'ai fait en sorte qu'on le lui propose. Mais je crois qu'il s'en est lassé au bout de la troisième fois ! (Rires.)

Comment s'est passé le tournage à A Stranger is Watching avec ce grand acteur qu'est Rip Torn ?

Oh, Rip est un interprète de génie, un fou magnifique ! C'était un film très difficile à tourner ; en fait, nous avons travaillé dans les sous-sol de la gare de Grand Central, la grande gare de New York. Les conditions de travail étaient extrêmement pénibles, mais tout s'est bien passé en ce qui le concerne.

Vous avez dû avoir de gros problèmes de son... sans parler des rats !

Nous avons effectivement eu d'énormes problèmes d'acoustique... Quand on voit le film terminé, c'est quelque chose de très beau, de très romantique, avec toute cette eau qui goutte à contre-jour et ce genre de choses... Mais quand on sortait et qu'il faisait moins dix dans la rue et qu'il fallait trimballer tout ce matériel dans les galeries souterraines, c'était une autre paire de manches ! Nous devions escalader des échelles métalliques, les techniciens étaient obligés de s'amarrer avec des filins métalliques, et on ne savait jamais ce qu'on allait trouver en bas. Il y avait des endroits où la température montait à près de 50°, et il fallait respirer tout ça ! Dieu sait ce qu'il y avait dans l'air, de l'amiante en plus de la poussière, en tout cas, c'était un vrai purgatoire ! (Rire.) On n'aurait pas pu avoir une idée plus désastreuse ! Moi qui cherchais le réalisme à tout prix, j'aurais mieux fait de louer un studio !

C'est ainsi que vous vous êtes retrouvé en train de faire un autre genre de film avec Spring Break, qui a bien marché, aussi...

Oui. J'avais refusé de faire la suite de **Vendredi 13** parce que je n'avais pas envie de me répéter, et c'est à ce moment-là que Hollywood m'a ouvert les bras en me disant : « Venez tourner à Los Angeles, venez faire ce que vous voulez ! » Mais je n'ai pas tardé à me rendre compte que le « tout ce que je voulais » se résumait à un produit en tous points comparable à **Vendredi 13** ! Alors j'ai fait **A Stranger is Watching**. C'était mon premier film pour un studio. J'avais voulu faire un film tout à fait classique, avec syndicats et tout ce qui s'ensuit, mais toutes les fois qu'il y avait une bande de jeunes et quelqu'un pour les assassiner, j'étais le premier à être contacté, or je ne voulais plus en entendre parler ! Je me suis donc efforcé de travailler dans une direction radicalement opposée, dans la comédie musicale, par exemple, et ça a donné **Spring Break**. Voilà le projet ambitieux que je formais lorsqu'on a fait appel à moi pour ce film. J'ai pensé que ce serait une bonne chose et j'ai pris l'avion pour Fort Lauderdale. Tout était basé sur le titre, encore une fois, comme pour **Vendredi 13** : nous avons signé avec la Columbia, qui a acheté le projet alors qu'il n'y avait pas encore de scénario, et on m'a demandé de le tourner à temps pour le sortir au printemps. Nous sommes donc aussitôt partis pour la Floride. Nous écrivions le scénario la nuit ! C'était un peu improvisé, et ça n'a rien donné de bon ; en tout cas, le film a eu énormément de succès, avec pour résultat que, chaque fois qu'un jeune devait se faire tuer, ou voulait se saoûler, on faisait appel à moi. Que ça soit pour tuer, saoûler ou dévoyer toute cette jeunesse, j'étais donc en haut de la liste.

Bien que vous n'ayiez guère eu le temps de la préparer, avez-vous pris du plaisir à faire cette comédie ?

Les films qui m'intéressent personnellement sont ceux qui font appel à l'espoir et aux contradictions inhérentes à la nature humaine ; des films qui n'ont, fondamentalement, aucune chance de rapporter un sou, comme vous voyez ! (Rire.) En fait, je préfère de beaucoup les films comme **Rocky** à **A Stranger is Watching**, et si j'avais le choix, j'aimerais mieux faire **Terms of Endearment** ou **Kramer vs. Kramer**. C'est le genre de films que je ferais très bien, je pense, et sur lesquels j'adorerais passer une année de ma vie. Voilà dans quelle direction j'aimerais diriger ma carrière — ou mon absence de carrière de réalisateur ! (Rire.) Je n'ai aucune envie de continuer à mettre en scène des films de gosses, que ce soient des comédies ou des histoires de meurtres. Du moins, cette semaine ! Parce que l'année prochaine, il se pourrait bien que je me retrouve en train de faire **Vendredi 13, chapitre 9**. Je pourrais avoir besoin de travailler. Alors, il ne faut jamais dire jamais...

The New Kids

Nous avons vu The New Kids (1) que vous avez réalisé l'an dernier et il nous a semblé que le film avait été remonté à tel point que le moment fort arrivait un peu trop tard. En êtes-vous personnellement satisfait ?

Non, pas du tout, mais pour tout vous dire, vous devez faire partie des dix personnes à l'avoir vu au monde ! Je ne regrette pas de l'avoir fait ; je travaillais à la Columbia et j'étais bien payé, mais ils

(1) Ce film, inédit au cinéma en France, est sorti en vidéo sous le titre **Représailles**, chez G.C.R. (NDLR).

avaient besoin d'un film pour une date donnée, alors à qui faire appel sinon à moi, n'est-ce pas ? Et comme ils se fichaient pas mal de ce que serait le film, et que j'hésitais moi-même, ils m'ont rappelé un projet que j'avais eu, il y avait quelques années, un film intitulé **Walking Tall**, qui se passait dans une université. Je leur ai demandé s'ils pensaient sincèrement qu'une histoire aussi sinistre avait une chance de marcher, à leur avis, mais ils m'ont donné le feu vert. Nous avons écrit un scénario, qu'ils ont lu, et ils ont estimé que c'était vendable. Je leur ai fait part de mes réserves, surtout sur la fin, mais pour des tas de raisons... Enfin, j'ai fait le film du mieux que j'ai pu, mais j'ai évidemment été confronté à tous les problèmes prévisibles depuis le début, et les deux gars que je connaissais à la Columbia sont partis pour l'Universal. Cela dit, le président de l'époque à la Columbia m'a beaucoup épaulé ; il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour m'aider à faire ce film dans de bonnes conditions, mais je ne pense pas qu'il soit très réussi. Je crois que sa raison d'être était de sortir un produit commercialement viable, ce qui est une direction de travail, je suppose, mais je n'y avais pas mis tout mon cœur. Je ne sais pas si ça se voit, parce que, franchement, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'il soit aussi bon que possible, mais ce n'était pas *mon* film. Enfin, puisque je m'étais engagé à le faire, je l'ai fait avec toute mon ardeur. Le scénario est un élément primordial pour un film, et comme je vous le disais, nous l'avions écrit et réécrit nuit après nuit, de sorte que les ambitions du projet initial ne se sont absolument pas retrouvées dans le produit fini ; d'autant que nous avons remonté le film par la suite. C'est de cette expérience que j'en suis arrivé à décider de ne plus mettre en scène un film que je n'étais pas absolument sûr de mener à bien dans les meilleures conditions ou que je n'avais pas vraiment envie de faire. C'est après que j'ai fait **House**.

« Le premier film de l'ère post-télé par câble »

... Que vous n'ayez pas mis en scène !

Non, parce que c'était le projet de Steve, au départ. C'est Steve qui en avait eu l'idée, même si j'étais dans le coup depuis le début. **House** est un film très inhabituel. Steve m'avait fait lire ce scénario à base de maison hantée agrémenté de toutes sortes de détails, et j'avais trouvé ça excellent. C'était au moment où je mettais la dernière main à **New Kids** et je me suis dit « pourquoi pas, après tout ? ». Je produirais le film tandis que Steve le mettrait en scène, et on verrait bien. Quant à Steve, il cherchait quelque chose à faire



depuis **Vendredi 13** en trois dimensions. Et nous pensions à l'époque qu'il serait facile à financer (nous avons très vite déchanté). Cela dit, nous avons beaucoup retravaillé le scénario, puis j'ai réussi à trouver l'argent et voilà comment nous avons tourné ce film étrange intitulé **House** ! (Rire.) C'est un film très peu conventionnel, tout en restant grand public. Il y a de l'humour, mais il n'est jamais paternaliste pour autant, car les éléments supernaturels du film sont constamment traités sur un ton authentique. Disons que c'est un film très original, le premier film de l'ère post-télé par câble ! Je ne crois pas que je l'aurais aussi bien mis en scène que Steve ; c'était sa vision, plus que celle de qui que ce soit, et je crois que mon rôle a consisté avant tout à lui permettre de la concrétiser. Et il en a fait quelque chose de remarquable. Vous vous souvenez de cette scène dans laquelle on voit Bill Katt suspendu dans ce que nous appelons l'hyper-espace — dans le miroir de la salle de bains ? Nous avons créé de toute pièce un environnement, un décor qui innove complètement. Il n'y avait pas de précédent. Il n'y a pas d'élément de référence, et nous ne savions pas jusqu'au dernier moment si ça rendrait. Après tout, l'hyper-espace, ça n'a littéralement pas de sens ! Nous nous sommes donc efforcés de lui en donner un, de lui donner de la consistance, en nous disant qu'on verrait bien... Mais à certains moments, nous n'étions vraiment pas certains de ce qui allait en résulter ! (Rire.) Pour finir, ça rend mieux que nous n'aurions pu espérer. Le scénario avait été écrit par Ethan Wiley, à partir d'une idée de Fred Dekker. Ethan est le père des Gremlins ; il a l'expérience des effets spéciaux, et quand il écrit : « ... Et un monstre sort du placard », ou quoi que ce soit, il sait de quoi il parle. C'est cette expérience qui lui a permis de se livrer à toutes ces excentricités dans son scénario ; il voyait déjà le moyen de donner vie à tout ce qu'il imaginait. Ça fait une grosse différence.

Il n'y a pour ainsi dire pas de sang dans le film...

Très peu, en effet ; il n'est pas interdit aux moins de treize ans. Nous ne voulions pas qu'on puisse lui coller l'étiquette de film d'horreur. Quand on pense « film d'horreur », en 86, on voit automatiquement un psycho-killer en liberté. L'horreur dégagée par le film est bien plus étrange, plus insidieuse, plus inquiétante : c'est celle qui émane des histoires de fantômes et de maisons hantées. **House** est plus une histoire de fantômes qu'un film sanglant.

Croyez-vous aux fantômes ?

Je ne crois rigoureusement pas aux fantômes. Sauf... (rire) quand je me retrouve enfermé tout seul dans un château !

« *House* est plus une histoire de fantômes qu'un film sanglant... »

Quel était le budget de House ?

3,7 millions de dollars. C'était un projet très ambitieux ; on en voit beaucoup pour ce budget. Chaque dollar dépensé pour le film se retrouve sur l'écran !

Quatre films en projet dont... House n° 2 !

Que voyez-vous, maintenant, dans votre boule de cristal en ce qui vous concerne, Sean ?

Je vois quatre films, qui en sont au stade de la pré-production, mais déjà très avancé : nous allons commencer à travailler sur **House 2**, puis il y a un film intitulé **The Brawlers**, un mélodrame avec des bons, des méchants et beaucoup d'action, un troisième film pour l'instant sans titre que Steve Miner tournera probablement pour moi à New York et qui relève un peu du policier à la Hitchcock mâtiné de rock'n roll, faute d'une meilleure description ! Ce sera encore un film très, très bizarre... Et le quatrième film sur une fille qui chante du gospel, que je mettrai peut-être en scène, celui-là. Il s'intitulera **An-**



gela. C'est de loin mon projet le plus ambitieux et le plus difficile à monter. Il y a déjà plus d'un an que je suis dessus et je ne suis pas encore pleinement satisfait du script, mais je ne me lancerai pas dans l'aventure avant d'avoir complète satisfaction. Ç'aurait été le film rêvé pour Sissy Spacek il y a huit ans ; aujourd'hui, je ne sais pas quelle est son interprète idéale. Amy Grand, peut-être. En tout cas, elle existe et nous la trouverons ! Et il faudra qu'elle sache jouer ; ce sera l'époque des Oscars... Ce film ne vivra que par ses qualités (rires). S'il est bon, ce sera terrible ; et s'il est mauvais, ce sera terrible aussi...

Vous ne prévoyez donc pas de diriger vous-même un autre film. Vous préférez vous consacrer à la production ?

Je m'efforce avec beaucoup d'aggressivité de produire des films et de ne pas en mettre en scène un seul ! Je crois que je préfère produire, à des tas de niveaux différents. Vous savez, dans ce métier, les producteurs sont en général considérés comme des marchands de soupe ou des escrocs. Très peu sont aussi des cinéastes ; j'en suis un. Ça fait de moi un mouton à cinq pattes dans ce milieu. J'ai tout fait. Il n'y a rien que je n'aie essayé avec une caméra, et c'est très gratifiant : ça me permet de faire des films commercialement viables et drôles sans m'investir comme lorsqu'on met en scène soi-même. Quand je réalise, c'est comme si j'étais dans un tunnel. Je me suis rendu compte que j'étais incapable de faire autre chose en même temps. Ça m'est tout simplement impossible ! C'est l'une des grandes leçons que j'ai apprises avec **New Kids** . ce film allait être purement et simplement un **boulot**, pour moi. J'allais faire ce travail et quand j'en aurais fini, je passerais à autre chose. C'est le genre de chose que je fuis absolument. Si je m'engage vis-à-vis de quelqu'un à faire un film, j'en prends pour une année ; c'est long. Et je ne veux pas m'embarquer pour un an à moins d'en avoir vraiment envie. Par ailleurs, je me sens très à l'aise dans la production ; je peux produire trois ou quatre films par an, et avec une grande efficacité, je pense. C'est quelque chose qui me plaît.

Bonne chance à House n° 2 !

Vous avez vu que le premier était un film formidable — et je ne le dis pas seulement parce que c'est moi qui l'ai produit ! Eh bien, je crois qu'on n'a pas fini d'en voir des séquelles, si vous voulez mon avis ! (Rire.) Il se pourrait bien que nous ayions ouvert là une nouvelle voie dans le cinéma fantastique, et je ne parle pas uniquement de l'hyperespace...

(Trad. : Dominique Haas)



Stallone, flic-justicier, traque un tue



COBRA

par Randy et Jean-Marc Lofficier

Après avoir été réunis, à l'écran dans *Rocky IV* puis, à la ville, par les liens sacrés du mariage, Sylvester Stallonne et Brigitte Nielsen se sont retrouvés une nouvelle fois devant les caméras pour *Cobra*, une production Cannon qui sera distribuée dans le monde entier par Warner Bros.
Mais *Cobra* marque aussi les retrouvailles de Stallone et de George Pan Cosmatos, le réalisateur qui le dirigea dans *Rambo II*. Quelques jours seulement avant la sortie de *Cobra* sur le territoire américain, Jean-Marc et Randy Lofficier sont allés à sa rencontre... (Sortie en France : le 22 octobre)

***Cobra* est votre second long-métrage avec Sylvester Stallone. Parlez-nous un peu du personnage.**

J'aime travailler avec Stallone car c'est quelqu'un de très inventif. C'est également un excellent auteur. Lorsqu'on m'a proposé *Rambo II*, par exemple, on m'a remis un script qui ne me convenait absolument pas. C'est à ce moment que Stallone est intervenu et nous avons commencé à revoir l'histoire ensemble. Nous nous entendons bien tous les deux et nous travaillons de manière instinctive. S'il y a une chose que j'admire en lui, c'est avant tout son côté littéraire. On ne s'en rend peut-être pas compte à la vision des films qu'il a tournés, mais cet homme dévore en règle générale un livre par jour ! C'est quelqu'un de très intellectuel.

N'est-il pas difficile pour un metteur en scène de travailler avec un comédien s'impliquant de la sorte dans tout ce qu'il entreprend ? Il doit bien y avoir, d'un côté comme de l'autre, des problèmes d'égo ou de divergence d'opinion...

Vous pouvez bien sûr argumenter, à condition de le faire d'une manière intelligente. Mais je le répète : son instinct à quelque chose d'extraordinaire.

On dirait qu'il sait d'avance ce que le public veut voir...

Exactement. Il possède une certaine intuition. Je ne suis jamais entré en conflit avec lui parce que nous travaillons main dans la main et je peux vous dire que c'est un plaisir lorsqu'on œuvre dans le cinéma. Cela représente également un avantage énorme car si le metteur en scène veut faire œuvre de création et que quelqu'un décrète « Non, c'est impossible ! », il vous aidera à obtenir ce que vous souhaitez.
Un réalisateur est condamné à ne jamais voir son film de la même manière que les autres. C'est comme une malédiction. Vous êtes conscient de tous les détails qui clochent et cela vous mine. Alors il pourrait vous venir à l'idée que vous ne faites pas exactement ce qu'il faudrait faire... Je reste néanmoins persuadé que ce sont les détails qui font les films. Chaque œuvre n'est, au fond, qu'un amalgame, un peu comme une immense mosaïque. Certains pensent que personne ne remarquera ces petits riens mais c'est faux, on s'en aperçoit inconsciemment.
Le public reste très simple mais il peut aussi se révéler très intelligent, et il ne faut jamais le sous-estimer. On peut parfois le sous-estimer intellectuellement mais jamais émotionnellement. Un cœur sera toujours un cœur !
Quand on y réfléchit, c'est grâce à cela que le cinéma américain a survécu. Ce cinéma-là est le plus fort, le meilleur. C'est un cinéma qui vous touche, vous émeut. Un cinéma international. L'Europe, elle, ne sait faire que de petits films nationaux...

Certains films se détachent tout de même. Le « policier à la française » est un genre que les Américains ne sont, pour ainsi dire, jamais parvenus à égaler...

Eh bien c'est justement ce que j'essaye de faire avec *Cobra*. C'est ce que j'appelerais un « film noir » des années 1980. Je reprend le style des années 50 et 60 en lui redonnant une allure bien particulière, une certaine élégance.



Il fit couler le premier sang, il ressuscita l'honneur de l'Am

Un film policier dans l'esprit de la série* Miami Vice *?

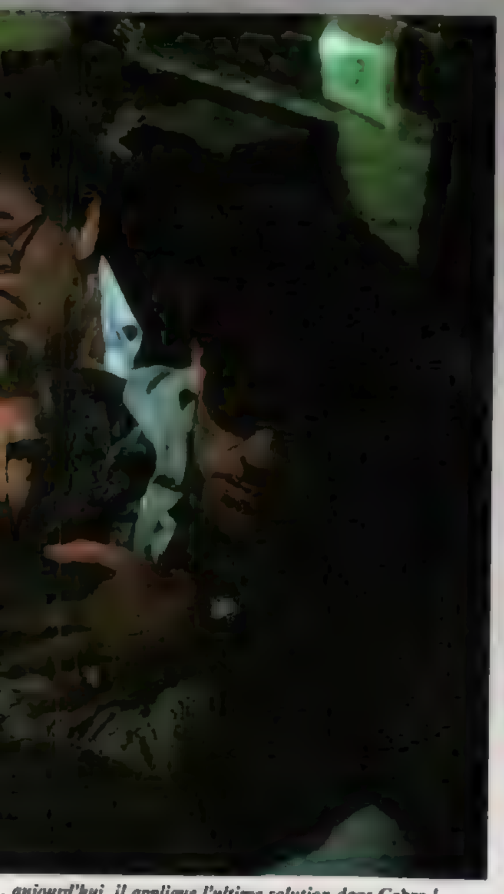
Non, surtout pas *Miami Vice* ! *Cobra* possède un style qui lui est propre. Vous

...ur fou dans les rues de Los Angeles !

découvrirez le film à travers les yeux d'un tueur psychopathe, avec des prises de vues très bizarres, des angles incroyables et une déformation volontaire de l'image. Lorsque vous réalisez un film à Los Angeles, il vous faut toujours essayer de montrer la ville comme personne ne l'a fait avant vous. C'est particulièrement difficile. Nous avons donc envisager de tourner à Seattle où l'atmosphère étrange rendue par la brume et le brouillard aurait joué un rôle important. Cela n'a pas été possible car lorsque nous sommes arrivés sur place, il neigeait ! Nous avons eu de la chance d'avoir du brouillard à Los Angeles. Je crois qu'il faut, lorsque c'est possible bien entendu, exploiter au maximum les éléments naturels qui se révèlent la plupart du temps fort efficaces.
Je ne peux pas dire que *Cobra* ne ressemble à aucun autre film, mais c'est une œuvre originale dans le cinéma contemporain.

Le personnage central ressemble-t-il à celui de* Rambo *?

Non, c'est un personnage complètement différent. C'est un être fort qui sait cependant se montrer émouvant, humain, compréhensif, indulgent et intraitable à la fois. Un rôle qui colle parfaitement à Stallone.



... aujourd'hui, il applique l'ultime solution dans Cobra !

Je crois d'ailleurs qu'il n'a jamais été aussi bien utilisé.
Le scénario peut paraître à la fois simple et compliqué : c'est l'histoire d'un flic, Marion Cobretti (Stallone) qui se retrouve sur la piste d'un tueur sadique. Or il se trouve que la femme qu'il aime (personnage interprété par la très belle Brigitte Nielsen) va se faire enlever par ce dangereux individu. Alors là, celui que l'on surnomme Cobra va véritablement se déchaîner ! Mais si j'en parle trop, je risque de vendre la mèche..
Le film a une ambiance du tonnerre. Il est très puissant d'un point de vue émotionnel. Le public va adorer ! Surtout s'il se met dans la peau du personnage que joue Brigitte Nielsen. Elle représente vraiment le public dans le film. Ce que j'aime en elle, c'est son allure superbe et aussi le fait qu'elle joue à merveille. Elle est d'un naturel ! Elle peut exprimer la peur ainsi qu'une gamme illimitée de sentiments. Elle ne ressemble pas à certaines actrices contemporaines pour qui chaque geste, chaque expression semble avoir été minutieusement étudié.

Les réactions des critiques au sujet de* Rambo II *vous ont-elles dérangé ?

Pas toutes. Je les trouve parfois injustes. Certains vont même jusqu'à utiliser leurs écrits à des fins personnelles. Presque tout le monde s'est acharné sur *Rambo II*. Lorsqu'un film le mérite vraiment, cela ne me dérange pas. J'aime savoir ce que les gens pensent. Apprendre par tous les moyens. Mais si cela est enveloppé d'intentions malveillantes... Il y a eu quand même de bonnes critiques, en particulier à l'étranger.
Je ne pense pas que le film soit aussi violent qu'on a bien voulu le dire. J'ai souvent eu l'occasion de visionner des œuvres autrement plus violentes. Beaucoup n'ont retenu du film que certaines choses bien spécifiques, une pratique fort courante hélas lorsqu'il s'agit de passer à l'attaque. Mais régulièrement, chaque année, la critique trouve toujours un film sur lequel s'acharner. Cela ne me dérange plus car je sais que beaucoup sont de mauvaise foi. Au début, je pensais que tous les critiques étaient sincères et leurs attaques me blessaient terriblement. A propos de *Rambo II*, certains sont même allés jusqu'à dire « J'ai aimé ce film et j'en ai honte ». Mais qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Maintenant je suis immunisé.
Mais tout cela n'est que généralités car il existe, heureusement, d'excellents critiques, intelligents de surcroît. Et je lirai toujours leurs papiers avec intérêt. Il faut bien que les critiques attirent l'attention du public sur l'existence d'un film qui, sans eux, risquerait de rester dans la clandestinité !

(Trad. : Gilles Polinien)

Mutant Hunt (ci-dessus) et *Breeders* (ci-dessous), deux [nouvelles] productions [horrifiques] figurant en bonne place parmi les films que l'Empire **Pictures distribuera durant l'annee 86.**

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE EMPEREUR :

CHARLES BAND

Chapitre I

par William Rabkin

***Charles Band : un nom que nos lecteurs connaissent bien. En effet, nous fûmes les premiers à vous présenter, voici deux ans (EF n° 43) ce « Roger Corman des années 80 », comme nous l'appelions alors. Il nous parlait de ses futurs et ambitieux projets :* Ghoulies, RageWar, Trancers, Swordkill, *etc. Depuis, nous avons pu les visionner, et force est de reconnaître que seul* Swordkill *(qui vient d'obtenir le Prix Spécial du Jury au dernier Festival de Paris du Film Fantastique) se distinguait réellement par ses qualités. Bien d'autres films ont été mis en chantier par l'Empire, la compagnie du jeune producteur, et nous devrions en découvrir certains au prochain Marché du Film de Cannes ces jours-ci :* Terrorvision, Troll, Eliminators, Crawlspace, *etc. Des productions dont, à priori, nous n'attendons pas grand'chose car nous nous sommes malencontreusement aperçus que la qualité était rarement au rendez-vous des films de Charles Band, exception faite de* Re-Animator, *qui n'est pas une authentique production Empire. Ce qui n'a nullement empêché l'ambitieux et avisé cinéaste d'engager réalisateur et producteur de* Re-Animator *pour un deal de plusieurs œuvres* (The Doll, From Beyond).**

En deux ans, Charles a fait un bond de géant ! Non content d'avoir racheté les studios de Laurentiis à Rome (et un château par la même occasion !), investi dans un building impressionnant à Los Angeles (200 personnes en permanence), il annonce pour 1987 une production de 50 longs métrages (à majorité fantastiques) ! Désormais, Empire se positionne comme un mini-major aux côtés du célèbre Cannon Group. Pourra-t-il tenir la route ? De bons films sortiront-ils de ses chantiers ? Autant de question que nous nous posons... et auxquelles nous tâcherons d'apporter des réponses dans les mois qui viennent.

Lorsque Charles Band apparut sur le marché, il y a neuf ans, avec un terrible petit film intitulé **Laserblast**, rares sont ceux qui auraient osé prévoir qu'il ne tarderait pas à devenir l'un des personnages les plus prolifiques — d'aucuns disent même le plus important — de films du genre depuis George Lucas. En toute rigueur, cette histoire aussi lugubre que fantastique d'adolescent impopulaire qui se venge impitoyablement de ses copains de lycée en les anéantissant à l'aide d'un pistolet à rayons découvert miraculeusement dans le désert, aurait dû condamner le scénariste-producteur à sombrer dans un oubli bien mérité...

Mais le nom de Band n'a pas arrêté de monter toujours plus haut sur les affiches. Qu'un médiocre petit film de science-fiction sorte dans un complexe de quartier et on peut être certain de voir le nom de Band quelque part, que ce soit comme scénariste, producteur ou réalisateur de la chose ; voire les trois à la fois. C'est ainsi qu'il s'est illustré dans les productions sanglantes (**Tourist Trap**), les films de monstres (**Parasite**) et même le space-opera en trois dimensions, s'il vous plait, et avec l'aide d'une major, encore. C'était **Metalstorm : The Destruction of Jared Syn**. Band est bien vite devenu le plus heureux des auteurs de films fauchés !

La création d'Empire International Pictures

Jusqu'à l'année dernière, où il a dit adieu aux petits budgets. Jugeant qu'il s'en sortirait mieux en distribuant ses films lui-même que les compagnies auxquelles il les vendait jusque-là, Band annonça la création d'Empire International Pictures, une société de production et de distribution spécialisée dans les films de genre à petit budget, et rendit publique une première tranche de douze sorties. Le pemier produit de la firme, **Ghoulies**, remporta un franc succès public, et



Affiche de production de « From Beyond », un film réalisé par l'équipe de « Re-Animator » pour un budget 4 fois supérieur !

six mois plus tard **Re-Animator** connaissait un accueil critique plus qu'encourageant.

Cela dit, toutes les entreprises d'Empire n'ont pas eu le même succès : **Trancers**, un film policier futuriste qui n'est pas sans rappeler **Blade Runner** et réalisé par Band en personne a disparu sans laisser de traces, et d'autres comme **Dungeonmaster** ont bien marché sans autrement attirer l'attention des critiques, tandis qu'un **Zone Troopers**, par exemple, film d'aventures narrant les démêlés d'une bande d'extra-terrestres pendant la deuxième guerre mondiale, passe pour impossible à distribuer même selon les critères d'Empire. Mais il faut bien dire qu'Empire n'a pas, ou très peu, de frais généraux, et que le budget de ses films est tellement réduit qu'on ne voit pas, mathématiquement, comment la firme pourrait réussir à perdre beaucoup d'argent sur un film.

1986 sera certainement une année décisive pour Empire, qui vient d'annoncer la distribution de vingt-cinq films cette année, plus de deux par mois, donc, et plus que la plupart des autres studios. Ce programme devrait en faire le plus gros producteur de films de genre du pays, peut-être même le plus gros tout court ! La firme ne vient-elle pas d'annoncer la production de son premier film à gros budget, une épopée de science-fiction de 10 millions de dollars intitulée **Decapitron**, dont le personnage central est un robot meurtrier doté de têtes interchangeables ?

Tout n'est pas rose, pourtant, pour l'Empire : d'abord, les films qui arborent ce label sont souvent médiocres : **Troll** et **Eliminators** sont malheureusement des produits beaucoup plus représentatifs de sa production habituelle que **Re-Animator**. Mais Band en est bien conscient. « Nous apprenons toujours quelque chose », déclare-t-il à qui veut l'entendre. « Nous espérons avoir cette année un bon film sur deux ou trois. »

Un avenir plein de promesses

Pour Charles Band, le Grand Manitou en herbe — il n'a que trente-trois ans — d'Empire, l'avenir est apparemment plein de promesses : il s'est assuré les services d'une cour de cinéastes — dont Albert, son propre père (**Dracula's Dog**), Richard, son frère, qui est le compositeur-maison, le maquilleur John Buechler, le directeur de la photo Mac Ahlberg, les scénaristes Danny Bilson, Paul De Meo et Ed Naha, et le tandem producteur — réalisateur de **Re-Animator**, Brian Yuzna et Stuart Gordon — qui semblent entièrement dévoués à sa cause. Il vient de s'offrir un studio à Rome rien que pour tourner ses films, et avec l'argent que lui rappor-



tent leur sortie aux Etats-Unis comme à l'étranger et la vente des vidéo-cassettes, la société apparait financièrement plus saine que bien des majors.
L'Empire est donc un succès, aucun doute à ce sujet, et ce succès n'est pas entièrement injustifié, mais une question n'en demeure pas moins posée : l'Empire fera-t-elle jamais de bons films sur ces bases ? C'est une question que Charles Band s'est bien évidemment posée, et il est formel : la réponse est oui ! Ce qui parait bien moins sûr à l'ensemble de la profession, dans la région de Hollywood. Mais ça, Charles Band ne s'en soucie guère.

Le succès de Re-Animator

L'image de marque de l'Empire est voisine de celle de l'A.I.P. Que pensez-vous de ce jugement ?

Ça m'amuse. Je ne prends pas très au sérieux la prolifération des étiquettes qu'on colle sur les produits de ma société : films indépendants, de mini-major, films de série B, C ou Z... Cela dit, nous ne sommes certainement pas « une autre A.I.P. » ; il n'y en aura plus jamais, parce que les temps ont changé. L'A.I.P. a démarré, je vous le rappelle, en produisant des films de série B pour fournir des compléments aux doubles programmes ; on montrait toujours deux films l'un derrière l'autre dans les drive-ins. Mais ça n'existe plus, maintenant, et le seul rapport avec cette situation passée est peut-être que nous fournissons des produits qui remplissent le pipe-line de la vidéo. Disons que c'est en effet un marché qui nous permet d'écouler notre production courante, mais que nous sommes là d'abord, à mon avis, pour faire de bons films.
L'A.I.P., ou Corman, pour le même prix, ont fait beaucoup de films, mais pas beaucoup de *bons* films. Certains ont joui d'un culte intéressant, il y en eu qui ont lancé quelques-unes des vedettes de l'écran d'aujourd'hui, mais du point de vue esthétique ou artistique, rares sont ceux qui tiennent encore le coup. J'espère que d'ici 1987, on considèrera comme de bonne qualité la moitié ou le tiers au moins de nos films, et cela pour les dix, vingt ou trente ans à venir !

Cela dit, le budget des films de l'Empire est comparable à celui des productions Corman, ou A.I.P....

Aucune loi, écrite ou non, ne stipule qu'un bon film doit nécessairement coûter une fortune ! On n'est pas obligé de dépenser 20 millions de

Charles Band : « On n'est pas obligé

dollars pour faire un film. L'année dernière, nous avons fait un petit film qui s'appelle **Re-Animator**, et non seulement il a obtenu de bonnes critiques, mais encore il nous a rapporté beaucoup d'argent. Pour un film qui nous a à peine coûté un million de dollars, il réunit beaucoup de talent et de qualités. Et plus nous ferons de films, meilleurs ils seront, sans coûter forcé-



ment plus cher pour autant. Notre seul but est de faire de vraiment bons films.

Pourquoi alors avez-vous investi 10 millions de dollars dans *Decapitron* ?

Je crois que ce n'est pas déroger à notre formule que de faire un ou deux films de ce montant sur un total de 25, dans la mesure où les autres ne coûteront guère plus de 2 ou 3 millions de dollars. Il y a des films qui coutent plus cher à faire que d'autres, et ce n'est pas parce que nous nous payons des vedettes à 4 millions de dollars ou que nous offrons un million de dollars au réalisateur. Il y a une quantité invraisemblable d'effets spéciaux dans **Decapitron**, beaucoup d'explosions, des immeubles qui sautent... C'est un film cher.

Une superproduction : Decapitron !

Il y a des moments où on reçoit un projet tellement intéressant qu'on ne peut pas faire autrement que de lui réserver un traitement de faveur. La plupart de nos films se prêtent bien à un budget réduit, mais là, nous n'avons pas voulu mégoter et plier l'histoire à nos moyens habituellement restreints. On peut toujours faire, en théorie du moins, un film d'horreur passionnant dans une maison. On n'a pas besoin de 20 millions de dollars pour ça et ça n'exige pas d'effets spéciaux particulièrement sophistiqués. Nous sommes actuellement en train d'en faire un, d'ailleurs. Il s'intitulera **From Beyond**, et c'est Stuart Gordon, le réalisateur de **Re-Animator**, qui le met en scène. Nous ne nous sommes pas contentés de faire appel à John Buechler, qui est notre spécialiste des effets spéciaux « maison », nous avons également embauché trois autres équipes de spécialistes, car il y a beaucoup d'effets spéciaux dans ce film. Mais encore une fois, ce film se situe dans une maison — une vaste demeure, dans ce cas précis — et les coûts sont heureusement limités. Mais dès que l'action d'un film se déroule dans l'avenir, sur une planète étrangère, par exemple,

ça coûte toujours plus cher. C'est ce qui explique le budget de **Decapitron**, et d'une autre de nos productions, que j'annoncerai bientôt. Mais en dehors de ces cas spécifiques, nos budgets tournent plus ou moins autour des 3 millions de dollars.

Des collaborateurs fidèles...

Le problème auquel furent confrontés aussi bien Corman que l'A.I.P., c'est qu'une fois qu'ils avaient révélé un acteur ou un réalisateur de talent, la concurrence le leur soufflait et ils ne parvenaient pas à le garder. Pensez-vous éviter ce sort ?

Non seulement je le crois, mais je le prouve. On peut toujours obliger, par contrat, les gens à faire deux ou trois films pour une firme ; la seule



chose qui les fera revenir, c'est l'ambiance de travail. Les conditions de la collaboration. En dehors de quelques rares exceptions, l'atmosphère chez les majors, et même les autres indépendants, est très répressive. Il n'est pas toujours facile d'y faire le film que l'on voudrait, et on n'a pas souvent l'occasion, en cours de tournage, d'en discuter avec les responsables ou qui que ce soit qui y comprennent quelque chose, d'ailleurs. C'est que les dirigeants des studios ne sont pas des cinéastes, et ceci, pour le meilleur ou pour le pire.
Au contraire, je crois que des gens comme Brian Yuzna ou Stuart Gordon, et d'autres encore, qui ont eu une expérience agréable avec nous et qui font cette année leur deuxième ou leur troisième film chez nous, se sont rendus compte que notre seul impératif, ici, était de faire des films. C'est à ça que nous consacrons toute notre énergie. Nous sommes des passionnés de cinéma. Ça nous facilite considérablement la vie ne serait-ce que parce que ça nous permet de travailler ensemble dans de bien meilleures conditions. David Schmoeller, qui vient de finir pour nous un film très réussi intitulé **Crawlspace**, vient de décliner plusieurs offres venant de l'extérieur pour faire deux films chez nous, l'un après l'autre. Je ne sais pas combien on lui avait proposé — peut-être pas beaucoup plus que ce que nous lui donnons — toujours est-il que l'expérience qu'il a vécue avec **Crawlspace** a dû être assez bonne pour lui, sur le plan créatif, pour qu'il ait envie de la réitérer. Une fois que nous avons approuvé le budget et le scénario d'un film, son réalisateur a carte blanche pour le mener à bien comme il l'entend.

de dépenser 20 millions de dollars pour faire un film ! »

L'Empire a en effet une réputation de loyauté envers ses collaborateurs : tout le monde a une chance de mettre en scène après avoir fait ses preuves sur quelques films. Est-ce une politique délibérée ?

Absolument. Le talent ne jaillit que rarement en une nuit. Ça prend du temps et il faut être fou pour risquer la vie de sa compagnie sur un réalisateur inconnu, et laisser le réalisateur en question se dépatouiller seul quand on a vu qu'il n'en avait pas les moyens. Il me paraît beaucoup plus sensé de lui apprendre son métier sur place et de le payer pour apprendre, pour ainsi dire. Je préfère m'assurer que le réalisateur est de mon côté. Il y en a qui comprennent tout de suite ; d'autres mettent plus de temps. Mais je n'en vois pas un seul à ce jour qui n'ait pas fini par reprendre le flambeau de l'Empire à son compte et n'ait pas fait la preuve de son talent à un degré ou à un autre.

Vos scénaristes développent-ils leurs propres idées ?

La plupart de nos projets, sinon la totalité, sont issus d'idées à moi. C'est ma plus grande joie : imaginer des choses et répartir les tâches entre différents scénaristes puis voir naître des films qui sortent sur les écrans. C'est en ça que mon travail se distingue de celui de mes confrères qui reçoivent 200 scénarios par semaine et doivent en sélectionner un dans l'espoir qu'il aboutira un jour. Nous avons la chance de ne pas être obligés d'attendre que les projets se présentent



à nous. Cela dit, si nous recevons un bon sujet, nous sommes là pour le lire, évidemment ; on nous propose des quantités de script, vous pensez bien, mais nous préférons chercher de bons scénaristes que de bons sujets. Il est très rare que nos projets nous arrivent de l'extérieur. Je crois qu'il n'y en a eu qu'un seul dans ce cas l'année dernière. Et pourtant, nous en avons mis au point des centaines, sur lesquels nous allons maintenant travailler.

Le revers de la médaille

On a parfois l'impression que la liberté totale donne de bons résultats quand vous avez la chance d'avoir un Stuart Gordon sous la main, mais qu'il y a des films — on pense tout de suite à *Eliminators* — qui auraient eu bien besoin que quelqu'un intervienne pour dire « Halte-là ! Ça ne marche pas ! » Le scénario semble par trop inabouti.

C'est vrai, mais ça vient du scénario, pas du metteur en scène. On ne peut jamais prévoir comment un sujet va tourner. On peut faire tout ce qu'il faut et être obligé de reconnaître en fin de compte que ça ne s'est pas terminé comme il aurait fallu. Et il arrive parfois, au contraire, qu'on fasse cinq cents erreurs mais que le résultat soit bon. Il faut toujours faire en sorte d'avoir le meilleur scénario possible, mais il y a des moments où on fait les choses à la va-vite, et ça se voit.

Tout se ramène toujours au scénario : il n'est pas rare qu'il soit agréable à lire mais qu'il ne « fonctionne » pas. **Eliminators** est l'un des meilleurs scripts que nous ayons jamais eus. Il était formidable, à la lecture. Mais qu'est-ce qui fait qu'un scénario formidable donne un mauvais film ? Il y en a qui trouveront un film sensationnel parce qu'ils auront été frappés par une idée amusante que d'autres trouveront décousue, certaines scènes paraîtront incohérentes, donneront l'impression de venir là comme des cheveux sur la soupe... C'est difficile à dire. A la lecture, le scénario paraît vraiment bien écrit, drôle, cohérent et astucieux. Que dire... Je n'ai pas à me justifier, et d'ailleurs, je suis incapable d'expliquer pourquoi certains films marchent et d'autres pas. Tout ce que l'on peut faire, c'est de s'assurer qu'on part du meilleur script possible et veiller à mettre en présence les compétences nécessaires pour le mener à bien. Et puis faire des vœux pour que le résultat soit aussi bon que possible.

C'est très imprévisible. On ne sait même pas toujours ce que ça va donner quand on voit les rushes. Il y a des moments où on tombe amoureux de chaque prise et où le résultat monté ne vaut rien.

L'échec de Trancers

***Trancers* était, à notre avis, l'un des meilleurs films de l'Empire. Nous avons été déçus de constater qu'il n'avait pas mieux marché.**



Et moi donc ! C'est moi qui l'avais mis en scène, alors vous imaginez si j'avais hâte de voir le résultat. Et pourtant, c'est le film qui a le moins bien marché au cours de la première année. Voilà ce qu'il y a de plus triste : même quand le film est terminé, on n'est pas toujours capable de prédire son succès.

Ça ne devait pas être le premier film d'une série ?

Si. J'ai toujours rêvé de faire une série bon marché ; une série facile à faire, à moindre frais. On aurait pu en tourner deux « épisodes » par an. J'aime beaucoup le personnage de Jack Deth, et je crois que ç'aurait pu être amusant.

Des séries à suivre...

Parlez-nous un peu de *Ghoulies 2*... ?

Voilà qui devrait être amusant ! C'est Ed Naha qui écrit le scénario. Il est encore un peu tôt pour vous raconter l'intrigue en détail, mais le tournage est prévu pour cette année et le film devrait sortir l'année prochaine. Non seulement **Ghoulies 1** a bien marché, sans faire un triomphe, mais il s'est bien vendu en vidéo-cassettes. C'est l'une des 10 ou 15 meilleures ventes de vidéocassettes de l'année 85 et nous l'avons également vendu aux réseaux de télévison par câble. Il faut croire que ça a plu aux gens.

Nous nous posons une question : pourquoi un *Laserblast 2* ?

Ça, nous nous le demandons aussi. C'est une bonne question ! Disons que, bien que nous nous fassions une règle de ne pas revenir sur les titres que nous avons annoncés, nous ne sommes pas encore tout à fait sûrs de faire ce film. Notre seule excuse, c'est qu'il n'y a pas un festival, pas un marché de film où nous allions où on ne nous demande si nous allons enfin donner une suite à **Laserblast**. Ce film, qui avait été tourné en quatre week-ends, il y a neuf ans, a rapporté tellement d'argent à tout le monde qu'on n'arrête pas de nous réclamer la suite : les marchands de cassettes, les réseaux de télévisions par câble, les distributeurs, en Amérique et à l'étranger, tout le monde a passé **Laserblast** à un moment ou à un autre. Ne me demandez pas pourquoi ce film a eu un tel succès, je ne saurais pas vous répondre. Ce qui est un peu injuste pour le film, en même temps. Ça vient sûrement de ce qu'à l'époque, c'était l'un des premiers films de science-fiction « nouvelle vague » après **Star Wars**. Et puis il y avait un travail d'animation remarquable par David Allen, et avec un sujet pareil, on ne pouvait pas se tromper : l'histoire de ce jeune garçon rejeté par tout le monde et qui réglait ses comptes à coups de laser, ça ne pouvait que marcher !

Prochain épisode : Comment l'Empire a franchi le cap supérieur et comment la firme a bien l'intention de ne pas en rester là procha...

(Trad. : Dominique Haas)





Perché?
DIE BE
Thieves of
Town
GROSSE
FERSAMMLUNG

MOMO

Une croisade pour le droit à l'imagination, interprétée par John Huston, d'après un best-seller de Michael Ende

par Giuseppe Salza

Un grave danger menace la société moderne. La foule court, se déplace sans arrêt dans un crescendo haletant, de jour en jour plus important. Elle a oublié la signification du calme parce qu'elle n'a plus le temps. Ce qui lui en était resté, elle l'a placé à la Caisse d'Epargne du Temps. Mais le holding a en réalité pour but secret l'anéantissement de l'Humanité, but qu'il atteindra en la dépouillant justement de ce qui est son bien le plus précieux. Des hommes gris épuisent le temps des Hommes en le fumant tout simplement... sous forme de cigares ; c'est leur façon de survivre. Il ne reste au monde qu'une seule possibilité. Une petite orpheline de dix ans qui vit dans un amphithéâtre irréel à l'orée d'une ville. Une petite orpheline qui s'appelle Momo.

Momo, c'est également le titre du sixième roman du célèbre écrivain allemand Michael Ende (L'histoire sans fin), son préféré [1]. Il lui a fallu attendre treize ans à partir de l'année de sa publication, et un grand nombre de projets non aboutis, pour devenir un film. Ce qu'il est maintenant, sous la forme d'une co-production italo-allemande (à 50 %) au budget de 15 millions de Marks, soit 5 milliards de centimes environ. Elle a été tournée intégralement à Cinecittà sous la direction de Johannes Schaaf, qui en est à sa troisième expérience cinématographique, soutenu inconditionnellement par Ende lui-même. Si l'on en croit ce qu'il affirme, **Momo** a vu le jour grâce à deux miracles, qui ressemblent tout à fait à ceux que contient le roman. Primo : la présence de la débutante Radost Bokel dans le rôle de Momo. Secondo : le fait que le génial John Huston ait accepté de tenir le rôle de Master Secundus Minutius Hora, le Gardien du Temps.

Comme dans presque tous les romans de Ende, il y a une référence très claire à l'enfance et à l'innocence comme porte de salut. Mais son message est universel. Le réalisateur Johannes Schaaf nous a dit que « la problématique du livre et celle du film tournent autour des faux progrès technologiques de notre société. La seule solution, c'est de revenir aux mondes imaginaires nés de la faculté d'invention des petits enfants ».

De *L'histoire sans fin* à *Momo*

Curieusement, ce n'est pas le cinéma qui constitue l'essentiel de l'expérience de Johannes Schaaf. Ses nombreuses réalisations pour le théâtre et les opéras qu'il a dirigés à Munich, Hambourg, Vienne, Francfort et au Festival de Salzbourg sont le témoignage d'une activité artistique constante et marquée par la créativité. Né en 1933, il est entré très jeune dans le monde du théâtre, pour passer ensuite, quelques années plus tard, à celui de la télévision, menant parallèlement une activité de journaliste dans la presse périodique. Il débute au cinéma avec Tattoo, en 1967, qui remporte en Europe un certain nombre de prix. En 1973, il dirige son deuxième film, une œuvre surréaliste et pessimiste intitulée Traumstadt [2]. Comme par ironie, c'est cette même année que sort dans toutes les librairies d'Allemagne, avec un énorme succès, le roman de Michael Ende, **Momo**.

C'est à cette époque-là que Schaaf et Ende se rencontrent, se liant d'une étroite amitié. Mais le cinéma ne satisfait pas encore l'ambition qu'ils ont de travailler ensemble sur un projet : des producteurs indépendants essaient de tirer un film du roman de l'écrivain mais toutes ces tentatives échouent successivement. Une nouvelle possibilité s'offre en 1979 : un nouveau livre de Michael Ende, **L'histoire sans fin**, devient le best-seller allemand du moment. Tous les producteurs veulent en acheter les droits et essaient de trouver le metteur en scène approprié. La personne la mieux placée est Johannes Schaaf. « C'est une longue histoire », affirme-t-il. « Avant que la Neue Constantin de Berndt Eichinger ait pu mettre la main sur un script et ait acheté les droits, ceux-ci étaient en possession d'une autre compagnie de production. Qui m'a demandé de diriger le film. Alors j'ai relu le livre, et j'ai eu des conversations avec Ende. Il ne m'a pas proposé directement de tourner **NeverEnding Story**, mais il aurait beaucoup apprécié que je le fasse. Cependant, je n'étais pas sûr de moi, je ne voyais pas comment le concevoir. J'avais beaucoup aimé le livre, mais je ne savais pas comment le transposer en images. »

Le problème de Schaaf, c'était de représenter... le Néant : « C'est cela qui me semblait impossible : le néant, c'est le vide ! Et il s'agissait d'une partie très



C'est Radost Bokel, une fillette de dix ans, originaire d'Allemagne de l'Ouest qui incarne Momo, l'héroïne de cette super-production adaptée d'un best-seller de Michael Ende.

---

(1) Le livre est paru en français aux Editions Stock (novembre 84).

(2) Traumstadt est une excellente adaptation du chef-d'œuvre littéraire d'Alfred Kubin, « De l'autre côté » (« Die Andere Seite »). Bénéficiant d'une brillante interprétation (Per Oscarsson, Rosemarie Fendel, Eva-Maria Meincke), d'une mise en scène totalement maîtrisée et d'un remarquable sens visuel, le film a été présenté au 4ᵉ Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction (avril 1975), où il reçut un accueil mitigé. Il divisa également notre rédaction (voir comptes-rendus dans l'E.F. n° 7, 1ʳᵉ série, p. 36 et l'E.F./Cinéma d'Aujourd'hui n° 3, p. 32).

'amphithéâtre réel et les ...pesteux ...cors de « Momo », ...onçus par Danilo Donati, ont ...reconstitués au ...in des studios ...omains de Cinecittà.

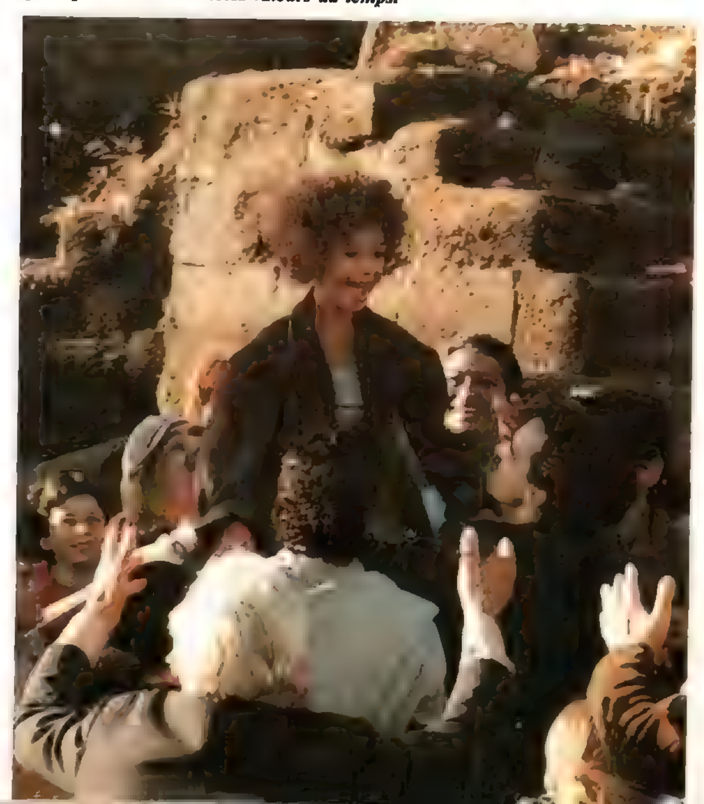
importante du roman. » Même si c'est à contrecœur, le réalisateur décide donc d'abandonner le projet. La suite est connue : l'entrée en lice de la Neue Constantin et de Wolfgang Petersen, et les litiges « historiques » avec l'auteur, Michael Ende. Paradoxalement, la seule personne qui n'ait pas encore vu le film, c'est justement Johannes Schaaf. « C'est vrai ! (rires). J'ai vu le documentaire sur le tournage, quelques séquences isolées, mais je n'ai jamais visionné en entier l'œuvre de Petersen. En fait, j'ai simplement examiné avec beaucoup de soin les parties contenant des effets spéciaux, et seulement celles-là pour savoir ce qu'il fallait faire et ne pas faire dans **Momo**. »

Entre-temps, Ende ne perd pas espoir de voir, dans l'avenir, l'un de ses livres devenir un film sans que soit trahi l'esprit original. Il reprend son roman favori, **Momo**, pour l'offrir à un producteur. Son choix s'arrête sur le producteur-distributeur Horst Wendlandt, le leader de la Rialto Films. En sa faveur, il y a la production de certains films d'auteur, comme **Lili Marlène** et **Le Secret de Veronika Voss** de Rainer Werner Fassbinder, et **L'Œuf du serpent** d'Ingmar Bergman. Sur les conseils de Ende, Johannes Schaaf est contacté par la production fin 83. Il accepte, mais il doit terminer d'abord un Opéra commandité par le Festival de Salzbourg. Wendlandt commence à visiter les principaux studios d'Europe, l'un d'eux devant accueillir le monde fantastique de **Momo**. Les concurrents favoris semblent être l'Allemagne et l'Angleterre, lorsque Michael Ende est amené à connaître le travail du célèbre décorateur italien Danilo Donati. C'est lui qu'il veut, à tout prix, même s'il doit être disponible seulement à Rome. C'est donc Cinecittà qui sera choisie comme lieu de tournage.

La préparation du film

Au cours des mois suivants, Donati travaille aux décors du **Kalidor** de Fleischer, et à ceux du **Ginger et Fred** de Fellini. Johannes Schaaf, quant à lui, prépare une première version du script, en collaboration avec Ende. « Il y avait toutefois certaines parties du livre que je n'appréciais pas ; je ne comprenais pas pour quelles raisons elles avaient été écrites », se souvient le réalisateur. « C'était une sorte de « gimmick », sans aucun point de vue particulier de l'écrivain. Aussi ai-je préféré préparer une nouvelle version du script. Le producteur était d'accord. »

Momo, la petite orpheline, organise une manifestation afin d'alerter l'opinion publique sur les véritables valeurs du temps.



Le futur réalisateur de **Momo** élabore le scénario définitif avec sa collaboratrice de longue date, Rosemarie Fendel. Participe également à la rédaction l'Italien Marcello Coscia. A la différence de **NeverEnding Story**, **Momo** repose sur l'intégralité du roman dont il est tiré. A l'exclusion de détails mineurs. « Si vous avez aimé le livre, vous trouverez que dans le film de nombreuses scènes manquent. C'est le sempiternel problème de la réalisation d'un film adapté d'un roman. Il ne faut pas forcément être fidèle aux scènes décrites sur le papier : ce qui est important, c'est de conserver les idées », poursuit Schaaf. « A un certain moment ont également surgi des problèmes avec les scénaristes, parce qu'ils voulaient transcrire fidèlement l'histoire telle qu'elle était dans le livre. Mais il n'y a pas eu de divergences entre Michael Ende et moi pour ce qui est du système que j'ai choisi ; et ceci après toutes les discussions qui ont animé **L'histoire sans fin**. Il m'a toujours affirmé : « Si tu trouves une idée cinématographique, quelle qu'elle soit, qui soit fidèle aux idées du livre, tu peux changer tout ce que tu voudras ! » »

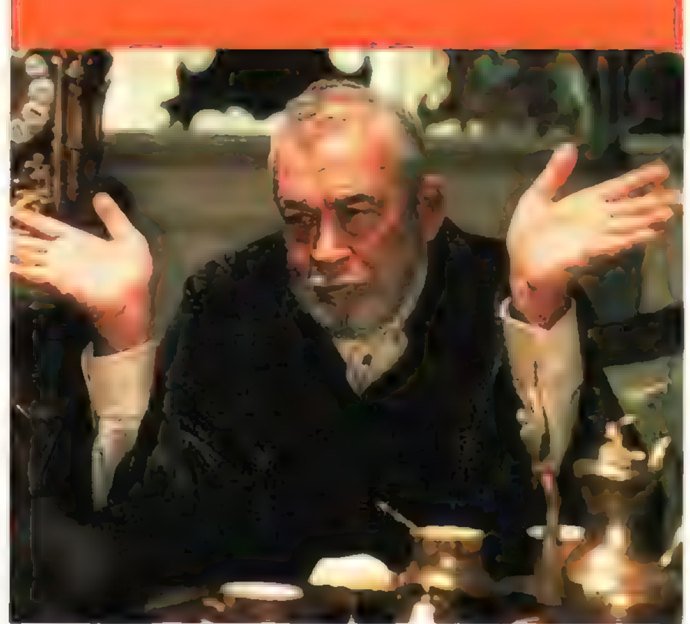
En aucun cas de toute façon, la décision d'opérer les coupures de certains passages secondaires du livre n'a été dictée par l'impossibilité de les tourner.
« Dans tous les cas, il n'aurait pu s'agir que de problèmes de temps et de durée », confirme Schaaf. « Mais nous ne pouvions certes pas nous permettre de réaliser un film qui aurait duré quatre heures. Selon le contrat, la durée du film ne doit pas excéder deux heures. Et par expérience personnelle, je sais très bien que c'est dur d'avoir à couper au montage des séquences entières déjà tournées. Aussi est-il préférable de faire moins de scènes. A travers celles qui restent, il est possible de raconter une histoire comme il faut. Sans être sous pression. Je pense que le problème le plus important que nous ayions eu en écrivant le scénario a été celui de faire grandir les idées contenues dans le livre. Les scènes fantastiques du film sont tournées de façon assez réaliste. Ainsi, il n'y a rien dans le script que nous ne pourrions pas ne pas avoir fait. Nous avons beaucoup d'effets spéciaux : pas techniques comme ceux de **NeverEnding Story**, mais ayant un caractère extrêmement proche de la fable. »

A la poursuite de John Huston

Le tournage principal a commencé vers la mi-septembre 85 dans le studio 12 de Cinecittà. Les prises de vue se sont déroulées entièrement en studio, pour répondre à des exigences de style ; elles ont duré 62 jours exactement, sans dépasser le planning imposé par les producteurs. En effet, les vrais problèmes qui ont caractérisé **Momo** avaient déjà été réglés auparavant. Entre autre, la recherche de l'interprète qui convenait pour le rôle de Master Hora. D'après Johannes Schaaf, un seul nom était envisageable : celui de John Huston.

« J'avais proposé Huston dès le début. Ce choix a entraîné de gros problèmes. Au début, on nous avait fait savoir qu'il ne voulait plus jouer parce qu'il était malade. Puis il y a eu de nombreuses discussions pour savoir qui alors devrait interpréter Master Hora : des discussions surtout entre les co-producteurs, parce qu'ils désiraient une grande star. Moi aussi je souhaitais une star, mais je voulais surtout l'interprète juste. On a contacté d'autres acteurs, au nombre desquels Richard Widmark. J'ai même pensé que ce serait merveilleux de proposer le rôle à une... femme, sans le dire évidemment ! » (rires).

La chasse à l'acteur se termina au mieux. Un membre de l'équipe de production allemande qui était un ami personnel de Huston réussit à le convaincre de venir en Italie, pour y incarner Master Hora. Huston accepta. **Momo** sera le trentième film, en tant qu'acteur, de cet homme qui, à 79 ans, ne cède toujours pas la place.



Malgré un emphysème pulmonaire, John Huston, 79 ans, a courageusement accepté de tenir le rôle de Master Hora.

Mais le grand réalisateur est vraiment malade. Une grave forme d'emphysème pulmonaire le frappe en août dernier, l'empêchant de se rendre à Venise où son dernier film, **L'Honneur des Prizzi**, est en compétition. Infatigable comme à l'ordinaire, Huston n'en arrive pas moins dans les délais à Rome, où son rôle le tiendra sur le plateau pendant deux semaines. Pour respirer, il a besoin d'une petite bouteille d'oxygène pur dont il ne se sépare jamais. Toutes les dix minutes une inhalation, au moyen de petits tubes qui entrent dans les narines. Quelques bouffées et on enlève l'oxygène et l'appareillage : encore sur le plateau, pour jouer, Huston continue à donner des leçons de courage, même dans la vie.
Schaaf en est extasié : « Il a été en tout admirable et adorable ! Il a vraiment dominé ses faiblesses physiques et sa maladie. On le voyait circuler, toujours avec sa petite bouteille d'oxygène : au moment du tournage, il l'enlevait. Il n'y a eu absolument aucun problème, grâce à sa force et à sa constance admirables ! »
Schaaf était-il impressionné d'avoir à diriger une si grande star ? « Absolument pas. Je n'ai peur que quand il me faut diriger de mauvais acteurs. »

Une gamine formidable

Le second miracle de **Momo** d'après le réalisateur s'appelle Radost Bokel. C'est une très belle petite fille de dix ans aux longs cheveux sombres (dans le film, elle porte une perruque rousse), née à Bad Langelsalza en Allemagne de l'Est. Elle *est* Momo. Schaaf acquiesce : « Nous avons eu de la chance de la trouver. Personnellement, je pense que si nous n'avions pas trouvé cette petite fille merveilleuse et pleine de talent, nous n'aurions pas fait ce film. Elle a un visage très beau et extrêmement expressif. Au moment du casting, la production en avait trouvé une autre, mais je trouvais qu'elle ne convenait pas au rôle. Esthétiquement elle était parfaite, mais elle n'avait pas d'âme, elle était froide. Dès les bouts d'essai au contraire, Radost était complètement différente de toutes les autres fillettes qui avaient passé des auditions. »
Radost Bokel a été sélectionnée après deux petites annonces qui ont amené le réalisateur à auditionner plus de 2 500 petites filles. Schaaf a considéré qu'elle représentait le choix idéal, même s'il admet que « c'est toujours difficile de travailler avec les jeunes enfants, surtout quand ils doivent jouer des rôles qui ne relèvent pas de leur expérience personnelle. Dans notre cas, il lui fallait sans arrêt entrer dans un cocktail d'enfant tantôt étrange et exaltée et tantôt innocente. Aussi ses expériences précédentes ne pouvaient-elles lui être d'aucun secours.
Mais Radost a su inventer des choses qui venaient vraiment du cœur », poursuit-il. « Je voudrais évoquer quelque chose qui s'est passé un jour au cours d'une pause : nous étions dans un bar et elle jouait avec un chien. Soudain l'animal disparaît, peut-être avait-il eu peur. Radost a fait alors une chose pleine de douceur : elle a continué à se comporter comme si le chien était encore là. Elle a créé un chien imaginaire et l'a déposé sur une chaise vide. Puis elle s'est dirigée vers le comptoir et a demandé au garçon de la nourriture : une nourriture imaginaire. Elle est revenue sur ses pas et l'a posée sur la chaise, pour nourrir le chien qui n'existait pas avec



Momo, aux prises avec un homme en gris, aura finalement le dessus en lui demandant : « est-ce que vraiment personne ne t'aime ? ».



Ci-dessus : Radost Bokel, une jeune comédienne pleine de talent.
Ci-contre : Les hommes gris qui épuisent le temps des individus en le fumant... sous forme de cigares, ont pour but secret l'anéantissement de l'Humanité.



de la nourriture fictive. Soudain le chien véritable a fait sa réapparition, d'on ne sait où, se dirigeant vers elle. Radost a dit d'une voix étonnée : « Regardez, le chien ! », et elle s'est presque mise à pleurer de joie. Ceci s'est passé au cours d'une pause du tournage où son imagination devait être plus forte que la réalité. Elle avait immédiatement compris que le chien véritable avait disparu entre les tables, c'est ainsi qu'elle a pu en créer un grâce à son imagination. quand elle est arrivée à Rome nous nous sommes rendu compte que c'est un véritable petit génie ! Son anglais était meilleur que celui de beaucoup d'autres acteurs ! John Huston lui-même en a été pétrifié. »

Les mondes fantastiques de Momo

Les autres interprètes du film sont Leopoldo Trieste, Bruno Stori, Ninetto Davoli (une vieille connaissance pour les fans de Pasolini) et Mario Adorf. Michael Ende lui aussi a eu droit a un petit médaillon : il apparaît dans son propre personnage dans le prologue. Ende jusqu'à ces derniers mois a vécu dans une somptueuse villa des environs de Rome, qui porte le nom prophétique de Casa Liocorno, la maison de la licorne. Récemment, après la disparition de sa femme il est rentré en Allemagne, à Munich.

Le film a des décors majestueux. Johannes Schaaf et le décorateur Danilo Donati se sont trouvés d'abord pour créer dans le détail trois mondes complètement différents : la ville et l'amphithéâtre irréel où vit Momo, le quartier général des hommes gris, et l'univers fantastique habité par Master Hora.

Les deux cinéastes ont travaillé en contact très étroit pour l'élaboration des idées et des concepts esthétiques, pas seulement au cours de la préproduction. Au début des prises de vue, certaines sources mal informées ont rapporté l'existence de graves désaccords entre Danilo Donati et le réalisateur de Momo. « C'est faux ! » déclare Schaaf. « J'ai eu à l'époque quelques problèmes avec les partenaires italiens de la production, ces petits ennuis auxquels tout réalisateur doit s'attendre quand on lui « demande » d'économiser et de rogner sur le budget ; c'est ainsi qu'ils ont plus ou moins laissé courir ce ragot au sujet de prétendus litiges qui nous auraient opposés Donati et moi.

Comme cela se passe toujours, il y a bien sûr eu un certain nombre de discussions et quelques désaccords entre nous au sujet de certaines idées, mais seulement pour choisir la solution esthétique la plus appropriée », poursuit-il. « Dès le début, je lui ai permis d'émettre des objections à mes idées si elles n'étaient pas satisfaisantes. J'ai toujours émis l'idée que la petite fille devrait être une figure à la Charlie Chaplin, par exemple, et nous avons plus ou moins eu l'envie tous les deux d'en faire une très belle petite princesse, comme si elle venait d'une autre planète. »

« Pour moi, l'Imagination dans la vie, même si elle ment un peu, est beaucoup plus réaliste que la réalité elle-même. »

(Johannes Schaaf, réalisateur de Momo*)*



Momo en compagnie de Beppo (Leopoldo Trieste), un vieux balayeur des rues.

Momo a été tourné entièrement en anglais, pour des raisons évidentes de vente à l'étranger, mais la jeune actrice n'a eu aucun problème d'expression. « J'aurais préféré le tourner de sorte que chaque interprète puisse s'exprimer dans sa langue maternelle, mais ce n'était pas possible », se souvient le réalisateur. « Radost n'avait jamais appris l'anglais auparavant. On l'a envoyée dans une école et pendant deux semaines elle n'a rien fait d'autre que l'étudier. Nous n'avons pas idée de ce qu'elle pouvait en savoir, mais

Sur les conseils de Ende, Schaaf a décidé d'engager le célèbre compositeur italien Angelo Branduardi (connu également en France et en Allemagne) pour la bande-son du film, avant même le début du tournage. Un autre choix décisif pour le sort de **Momo** a été celui de Xaver Schwarzenberger, considéré, avec Robby Müller et Thomas Mauch, comme le meilleur chef-opérateur allemand. Schwarzenberger a surtout un passé de « photographe d'auteurs », car il a signé les images des derniers chefs-d'œuvre de Fassbinder. Mais il est également metteur en scène : il a récemment dirigé (avec Otto Waalkes) la comédie **Otto-The Movie**, l'un des plus grands succès de la saison dernière en Allemagne.

Schaaf est extrêmement fier de son choix : « Je n'avais jamais travaillé avec lui jusqu'alors, mais je pense que c'est l'un des meilleurs directeurs de la photographie du monde. Dès le début, nous avons cherché à tout filmer *devant* la caméra, y compris les effets spéciaux. De la sorte, nous n'avons pas eu à avoir recours à de nombreux effets optiques ni à attendre pendant deux mois une séquence composite pour nous rendre compte qu'il fallait peut-être tout refaire.

En outre, pour recréer un certain look, nous avons décidé de tourner le film entièrement en studios. Malheureusement, pour des séquences particulières, il s'est avéré nécessaire de reconstruire un décor en extérieurs, et par conséquent nous nous retrouvions tributaires de la lumière solaire. Schwarzenberger a toujours fait appel à des éclairages artificiels très étranges. Nous avons décidé, sur le plan visuel, d'imprimer une certaine progression narrative à la photographie : **Momo** commence dans une sorte de réalité, puis se déplace toujours davantage vers un univers étrange, que rendent tel des lumières et des couleurs toujours plus sophistiquées et bizarres. »

Le film offre un grand nombre de matte paintings très soignées, de dimensions absolument inhabituelles. Les cinéastes ont eu recours aux miniatures statiques en trois dimensions pour augmenter la profondeur de champ de certaines séquences d'action avec les acteurs. Pour celles-ci, le chef opérateur des effets, En-



nio Guarnieri, a travaillé des semaines entières afin de permettre à tous les éléments de s'emboîter.

Sergio Stivaletti à la direction des effets spéciaux

Les effets spéciaux de **Momo** ne sont pas simples pour autant. Les scènes les plus importantes ont exigé l'habileté d'un jeune homme qu'il n'est plus nécessaire de présenter, surtout pas aux lecteurs de l'Ecran Fantastique, depuis que ses créations pour **Phenomena** et **Demoni** l'ont imposé comme le meilleur artiste italien dans sa catégorie : Sergio Stivaletti. Il a été contacté vers la mi-novembre 85 pour la mise au point des scènes les plus difficiles : celles qui donnent à voir la dissolution des cruels hommes gris, aussitôt qu'on leur a enlevé des mains les cigares vitaux. Si le plateau était en permanence réalimenté en cigares danois, l'effet final ne pouvait être aussi simple que de faire s'évaporer une bouffée de nicotine. Mais il fallait que l'idée de base reste fidèle à ce principe.
« Lorsque j'ai été contacté, on avait presque pensé à... faire se décharner ces hommes gris », affirme Stivaletti. « Puis on a pensé le faire à l'aide de techniques mixtes et d'applications de maquillage à un mannequin, qui devait fondre comme s'il avait été en cire. Autrement dit, le même procédé que pour la séquence similaire des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Nous l'élaborions alors avec leur maquilleur. Puis cette solution a semblé un peu excessive pour le public auquel le film est destiné, vraisemblablement un public de jeunes enfants. C'est pour cela qu'on l'a écartée. »
La première solution proposée par Sergio a été l'utilisation d'images de synthèse. « Je dois reconnaître que cela aurait eu son utilité. Mais la limite la plus importante des images de synthèse, c'est leur prix de revient et paradoxalement le temps de réalisation nécessaire. A part le fait qu'il s'agit d'un procédé assez nouveau en Italie, les préparations devaient être menées rondement, et les organismes qui opèrent ici dans ce domaine sont habitués à des délais de travail bien plus longs que ceux du cinéma. Lorsque ce système également a été abandonné, j'avais pris contact avec une société de Rome tout à fait au point pour faire un bon travail. »
La proposition suivante exigeait l'usage simultané du stop motion et d'effets optiques. C'était une approche analogue à celle qui consistait à faire se décharner les personnages, dans un style toutefois plus visionnaire et fabuleux. Les personnages devaient se « dissoudre » progressivement : partant de la peau, à travers les muscles et la chair jusqu'à ce que le squelette soit mis à nu. En un unique plan-séquence. Mais cette idée également a été écartée, car elle a été considérée comme en discordance avec le style du film. La solution définitive a été un simple effet optique, avec en superposition, la fumée.
Une séquence onirique de **Momo** reprend le fantasme collectif d'un groupe d'enfants, qui rêvent qu'ils sont des pirates et qu'ils conduisent un voilier. Mais au loin arrive un cyclone impressionnant... Cette scène « réaliste », qui utilise les miniatures, a été tournée à Malte. La tornade a été en revanche ajoutée par Stivaletti lors de la post-production, au moyen de la technique du caisson à nuages. D'autres effets, conçus et tournés par le talentueux artiste italien, comprennent l'apparition de mots lumineux sur la carapace de la tortue Kassiopeïa au moyen d'un système de front projection, et une fleur magique qui se dégage d'un bloc de glace, réalisée en photographiant de trente secondes en trente secondes l'action réelle.

Un film d'espoir

Les producteurs italo-allemands de **Momo** attendent à présent avec impatience les réactions du public. Pour l'instant, on n'a pas encore programmé de suites éventuelles, sans doute aussi parce qu'elles seraient contraires aux idées de Michael Ende. Les projets de Johannes Schaaf comprennent maintenant la mise en scène d'un Opéra aux Festivals de Salzbourg et de Hambourg, et un film se déroulant dans un monde fantastique et bizarre. Au travail dans la salle de montage, le réalisateur baisse la tête plutôt que de décrire **Momo** avec ses mots à lui : « J'ai toujours des problèmes quand il me faut ranger les choses dans des catégories. Mon idée dans le film, c'est qu'il existe encore en ce monde des visages pleins de vie. Dans notre société, nous courons toujours contre le temps ; mais nous sommes les esclaves du temps, nous sommes esclaves de la technologie. Dans le visage d'un enfant, il y a plus d'espérance que dans tout l'univers des savants. Et pour moi l'Imagination dans la vie, même si elle ment un peu, est beaucoup plus réaliste que la réalité elle-même. »

(Trad. : Anthony David)



Bob White, Jr : « prophète maudit » ?

SCREAMPLAY

Un nouveau « film-culte » d'horreur américain dirigé par une équipe de Boston.

par Giuseppe Salza

Le cinéma d'épouvante s'intéresse beaucoup, ces temps-ci, à des films comme *Sunset Boulevard* de Billy Wilder, ou *Day of the Locust* de John Schlessinger... pour en donner des versions revues et corrigées ! La dernière en date, *Screamplay*, nous conte l'histoire d'un jeune scénariste qui arrive à Hollywood et se trouve mêlé à une série de crimes sadiques inspirés de son scénario. *Screamplay* est une parodie des films de gore mettant en scène de monstrueux psychokillers et des jolies filles plus déshabillées les unes que les autres... Ce film, produit par une compagnie indépendante de Boston, tourne en dérision les productions du genre en faisant appel à des maquillages horrifiques dignes de Herschell Gordon Lewis et à une esthétique expressionniste très raffinée, en tout point digne des années trente. Par ailleurs, ses références en font l'un des « Midnight movies » les plus agressifs qui aient jamais été tournés aux Etats-Unis depuis ces dernières années...

Screamplay a été entièrement tourné en noir et blanc pour le budget proprement incroyable de 50 000 dollars... Afin de tenir les délais (et le budget), ses auteurs n'ont pas hésité à jouer trois ou quatre rôles différents chacun : c'est ainsi que le réalisateur du film, Rufus Butler Seder, 38 ans, en est également l'interprète principal, le monteur et le co-scénariste, tandis que son producteur, Dennis M. Piana, en a assuré la photographie tout en jouant un petit rôle tout le long du film. Après avoir été projeté avec un grand succès dans plusieurs festivals internationaux, *Screamplay*, qui a été acheté et sera distribué dans le monde entier par Troma, devrait être présenté officiellement, dans sa version définitive, au Marché du Film du Festival de Cannes.

L'intrigue reprend le vieux mythe du jeune homme qui débarque à Hollywood en quête de gloire et de célébrité. Peu après son arrivée dans une sinistre pension de famille plaisamment baptisée « Welcome Apartments », il est impliqué dans une série de meurtres terrifiants. Les victimes sont choisies parmi ses horribles voisins et elles sont toutes tuées comme il l'avait écrit dans son scénario. Quant au script en question, destiné au tournage d'un thriller, il disparaît par une nuit affreusement pluvieuse. Le jeune auteur est désormais condamné à écrire le récit de sa propre mort afin de découvrir l'identité du meurtrier. Il est à craindre que sa découverte ne nuise à sa carrière... Car de l'autre côté des collines d'Hollywood, personne ne vous entend crier...

La seule existence d'un film comme *Screamplay* a quelque chose d'insolite dans la mesure où l'activité cinématographique est pour ainsi dire nulle à Boston ou en Pennsylvanie. Il constitue donc, en quelque sorte, une revanche contre la grosse machinerie hollywoodienne et les faiseurs de succès que sont George Romero ou Sam Raimi.

« Ce n'est pas au hasard que nous avons fait ce film » nous expliquait son producteur, Dennis M. Piana. « Nous avons soigneusement choisi les divers éléments susceptibles de séduire le public. Tout au long du tournage, nous n'avons pas cessé de penser aux spectateurs, à ce qui pouvait les intéresser : la dramaturgie des meurtres, l'esthétique du film, le look bien particulier dû au choix du noir et blanc... Il y aura probablement des gens qui s'impliqueront dans l'intrigue, qui s'amuseront à chercher quel peut être l'assassin tandis que d'autres seront sûrement fascinés par le rasoir et ce qu'il représente. Nous nous sommes véritablement efforcés de n'oublier personne ! ».

La référence aux grands classiques...

Screamplay abonde en outre en références et en plaisanteries à l'usage des initiés de tout poil : la photo en noir et blanc, fortement contrastée, rappelle évidemment l'expressionnisme et les années 20, ou les films noirs des années 40. Certains passages sont directement inspirés par *Le Cabinet du Docteur Caligari*, *Le Golem* et autres classiques du genre et nombreux sont les clins d'œil aux films de série B. Cela seul en dit long sur le passé du jeune réalisateur Rufus Butler Seder...

Piana a fait sa connaissance en 1977. Ils ont fondé ensemble le Boston Black & White Movie Show et se sont mis à réaliser des courts métrages. « Nous avions envie de tourner en noir et blanc pour apprendre à manier le langage visuel » nous raconte Piana. « Alors nous avons commencé à faire des courts métrages : de petits films abstraits de 3 à 15 minutes autour d'un argument schématique. Nous en avons fait 25 en l'espace d'un an et demi ». Ces courts métrages devaient être finalement regroupés et présentés avec un accompagnement musical. « Il y avait trois autres réalisateurs avec nous, mais nous avons mis la main nous-mêmes à chacun de ces films ou presque, que ce soit pour l'écriture, la mise en scène ou la prise de vues. Nous nous aidions mutuellement. Nous avons même constitué notre propre laboratoire à partir d'une tireuse qui avait fait la Deuxième Guerre Mondiale ! C'est là que nous nous sommes lancés dans les effets spéciaux, pour la plupart inspirés de ce qui se faisait au temps du muet, au début du moins : beaucoup de mattes et des gadgets étranges pour diviser l'écran — étoiles ou cercles — au lieu du rectangle traditionnel. Nous avons beaucoup utilisé tout cela ».

Un projet de longue date

La genèse de *Screamplay* remonte à la moitié des années 70 : c'est au cours d'un séjour à Hollywood que Seder fit la connaissance de Ed Greenberg, scénariste et occasionnellement metteur en scène de téléfilms comme *Mork & Mindy*, et ils écrivirent ensemble la première version du scénario.

« Il y avait près de cinq ans que le scénario de *Screamplay* était prêt », nous confirme Piana. « Nous l'avions écrit avec Rufus et un autre complice, un gars de Hollywood qui n'a jamais voulu se joindre à nous pour la suite. Le film devait être entièrement tourné en extérieurs. Nous savions que nous n'arriverions jamais à trouver l'argent nécessaire pour le faire en Californie, alors nous avons décidé d'employer les moyens techniques que nous avions utilisés pour nos courts métrages ».

Au départ, ils avaient prévu de tourner le film en couleurs, mais il n'est pas facile de réunir ne serait-ce que 50 000 dollars dans une région aussi déshéritée sur le plan cinématographique que les environs de Boston : « Nous tenions à faire un film commercial », nous raconte Piana, « nous voulions que le film marche, et... qu'il nous rapporte de l'argent ! Alors, il y a deux ans, nous avons fait un pilote en couleurs, un bobineau de cinq minutes destiné à susciter les apports de capitaux. Et puis nous nous sommes rendu compte que dès qu'on manipule les projections frontales avec une combinaison d'images virtuelles et de plans en mouvement, diapos ou éléments filmés, on peut s'attendre à de grosses difficultés. Rien que des problèmes technologiques, mais il faut être très précis. Les effets spéciaux sont paradoxalement à la fois une source de liberté totale et de graves contraintes. Le noir et blanc nous débarrassait au moins de la question des raccords de couleurs, ça coûtait moins cher et nous nous sommes dit pour finir que ça cadrait bien avec l'histoire ».

Le film, qui met en scène l'acteur « underground » George Kuchar, Katy Bolger et Rufus Butler Seder en personne, fut presque entièrement tourné en studio, en trois semaines, au cours du mois d'août 1983. Le métrage additionnel fut filmé pendant les week-ends, puis Seder fit le voyage jusqu'à Hollywood pour prendre des centaines de diapositives des endroits caractéristiques, ces images devant être combinées aux plans en mouve-



réuni toutes les composantes et a veillé à l'équilibre entre les transparences et les plans en mouvement. Quant à moi, je me suis borné à assurer la coordination entre les autres éléments une fois que tout était en place ».
Cela dit, les effets spéciaux ne devaient pas constituer les « détails » les plus difficiles à mettre en œuvre du film. Le producteur Dennis Piana et le metteur en scène Rufus Seder avaient un autre problème beaucoup plus grave à surmonter, un problème logistique : ils ne disposaient que d'une porte là où il aurait dû y en avoir trois, d'un plancher au lieu de deux, et d'un petit coin de studio pour filmer le tout... Ils durent donc déployer des trésors d'ingéniosité pour assurer les prises de vues de telle sorte qu'elles parviennent à donner l'illusion d'un décor en vraie grandeur. Les cinéastes se livrèrent donc au sport bien connu qui consiste à mettre un décor en place, à filmer l'une derrière l'autre *toutes* les scènes censées se dérouler dans ce cadre, puis à démolir le tout pour recommencer avec autre chose, et ainsi de suite. « Notre plan de tournage devait

ment à l'aide d'un mélange de techniques de projection frontale et de mattes. Autant dire qu'il y a pratiquement des effets spéciaux dans toutes les scènes du film. Il fallut d'ailleurs plusieurs mois à ses auteurs pour venir à bout des travaux de post-production.
Dennis Piana s'est retrouvé bombardé producteur de *Screamplay*, mais c'est évidemment à la photographie du film qu'il s'intéressait avant tout. Le film fut tourné en 16 mm, gonflé en 35 pour la distribution, et, dit-il : « Nous avons préféré le film inversible plutôt que le négatif traditionnel parce que la pellicule que nous avons utilisée nous donnait moins de grain. L'inversible est un film qui a été inventé pour la télévision, au départ. Ça valait mieux pour nous que d'utiliser un support de moins bonne qualité. Nous avons tourné en le poussant au maximum de ses possibilités, mais c'est voulu. En fait, tous nos courts-métrages étaient encore plus contrastés que *Screamplay*.
« Il y a un élément moral, dans ce film. Disons que le bien et le mal finissent toujours par coexister. Certaines de nos allusions humoristiques sont en fait un hommage aux films d'horreur. Après tout, ce n'est pas pour rien qu'on en fait toujours, aujourd'hui comme il y a cinquante ans. S'il y a des films d'horreur et si les gens vont les voir, c'est qu'ils leur donnent le sentiment d'exister, qu'ils les fassent rire et hurler. Nous avons donc repris les éléments mêmes de leur fonctionnement, dont l'efficacité a fait ses preuves. Nous nous offrons en outre le luxe de faire une démonstration d'expressionnisme. Je suis bien placé pour le savoir, après tout : je suis professeur d'histoire du cinéma ! Et j'ai beaucoup étudié le cinéma muet. Quant à Rufus, il adore les films d'horreur. Il n'en rate pas un. Autant d'éléments que nous considérons comme constituant un langage à part entière. Il y a des critiques qui voient dans *Screamplay* un moyen de tourner certains films en dérision, mais ça n'a jamais été notre intention. Nous avons au contraire le plus grand respect pour notre passé cinématographique ».
Ce qui est certain, en tout cas, c'est que le film abonde en *private jokes* — mais il faut bien dire qu'elles servent l'intrigue sans jamais s'y substituer. Disons même qu'elles constituent autant d'indices susceptibles d'intriguer le spectateur. Quant aux personnages, ils sont dignes de susciter un véritable culte de la part du public et nul doute qu'on n'a pas fini de voir le film en projections de minuit !

Une surenchère dans les effets « gore »

Les maquillages volontairement outrés sont là pour le confirmer : à partir du moment où le héros du film se fait voler son scénario, l'esthétique expresionniste du film se pervertit carrément. Une serveuse de bar est victime d'un gag éculé à base de tarte à la crème, et son visage est bientôt horriblement massacré... comme si c'était un gâteau d'anniversaire. Un adepte de la secte de Krishna est... descendu en flamme, il y a du sang et des tripes dans tous les coins, ce qui confère indubitablement au film un look Herschell Gordon Lewis indéfectible, bien que le producteur nous assure ne jamais avoir vu un de ses films !
« C'est Catherine Shaddix qui a conçu les effets de maquillage du film tout en assurant la responsabilité des décors », nous explique Piana. « Je dirais qu'elle a maquillé elle-même la moitié des acteurs, les autres ayant été confiés aux mains expertes de Cheryl Hirshman, la directrice artistique. Cheryl a un passé chargé ; elle faisait de la peinture, avant, et elle a amené une sensibilité d'artiste peintre au maquillage et même à certains des mattes. Les effets spéciaux optiques sont pour la plupart l'œuvre du réalisateur. C'est Rufus qui en a

Ci-dessus : l'acteur-réalishteur Rufus Seder (Edgar Allen) et Katy Bolger (Holly).

Ci-dessous : Edgar Allen terrifié par Lynda Robinson (Nina Ray).

« De l'autre côté des
personne ne vous



tenir compte du petit nombre d'éléments dont nous disposions », raconte Piana. « L'une des données objectives les plus contraignantes lors du tournage a été que nous devions constamment nous demander par où nous étions censés passer pour aller d'un point à un autre ! Nous n'avions pas les moyens de construire le décor en entier, mais il fallait bien veiller à donner au public l'impression que les personnages allaient dans la direction voulue. Nous avons passé un bon moment à tout calculer et nous avons commencé par tourner les scènes faisant appel au plus grand nombre de personnages, puis toutes celles où apparaissait George Kuchar, qui n'était à notre disposition que pour un temps limité, et ensuite nous nous sommes consacrés aux effets spéciaux. Nous mettions parfois une demi-journée à filmer un plan qui ne dure que trois secondes à l'écran ».

En dehors de Rufus Seder et des apparitions de Dennis Piana, presque tous les acteurs étaient originaires de Boston et avaient d'ailleurs pris part au « Boston Black & White Movie Show », mais il fallait une vedette à *Screamplay* ; ce devait être George Kuchar, le héros de l'underground californien.



Ci-dessus : l'équipe technique au travail (extrême gauche : Flip Johnson, ingénieur du son ; Dennis Piana, directeur de la photo ; et le réalisateur Rufus Seder).

...ollines d'Hollywood, ...ntend crier ! »



Une vedette de l'underground californien

« Comme vous savez, pour faire un film commercial, il faut certains ingrédients : des litres de sang, des boyaux au kilomètre, du sexe et une vedette. Notre vedette était George. Il y a vingt-cinq ans qu'il fait des films underground dans ce pays ; il est d'ailleurs réputé pour avoir un grand sens du cinéma de série B. Il n'a jamais fait un film grand public ; rien que des films dans son genre à lui. Nous espérons donc que tous ceux qui aiment ses films viendront le voir dans *Screamplay*.

Pour finir — mais ce n'en est pas le moindre élément — l'humour noir du film joue un rôle primordial dans les séquences dramatiques. Si le gag du titre (*) et la séquence d'ouverture ne vous suffisent pas, la fin réserve aux spectateurs anglophones une surprise particulièrement réjouissante et rigoureusement intraduisible à ceux qui ne parlent pas anglais. « C'est la dernière réplique du film », nous raconte Dennis Piana. « Quelqu'un demande au personnage principal, Edgar Allan, qui a essayé de le tuer, et il répond « Holly would » (Holly est le nom du personnage interprété par Katy Bolger), signifiant par là que c'est Holly, la prétendue actrice, qui a fait le coup. Mais ça se prononce exactement comme Hollywood, arrachant au public américain des « Grrrr... » exaspérés ou des « Ouaiiiiis ! » de joie. On aime ce genre d'humour ou ne l'aime pas, mais c'est ce qui conditionne l'accueil du film. Parce que c'est comme ça tout du long.

En ce qui nous concerne, nous apprécions autant les deux réactions, dès l'instant que le public ne reste pas indifférent ; il manifeste d'ailleurs son approbation ou son mécontentement assez bruyamment », conclut Dennis Piana.

Une nouvelle version pour Cannes 86

Screamplay a été projeté au Festival de Berlin 85, où il a remporté un joli succès, et il fut bien reçu, tant par la critique que par les spectateurs, dans les autres festivals où il eut l'occasion d'être projeté. Depuis, et à la suite de l'achat des droits par la firme new-yorkaise Troma, le film a été remonté et c'est ainsi que nous aurons le plaisir de le découvrir à Cannes, après sa sortie en Australie où l'humour qu'il recèle aurait été sérieusement mis en sourdine...

Mais d'ici là, Rufus Seder et Dennis Piana se seront remis à la tâche : ils ont d'ores et déjà un projet intitulé *Understanding Human Behaviour* (« comprendre le comportement humain »), une comédie de science-fiction satirique inspirée d'un roman de l'auteur de science-fiction Thomas M. Disch. Le budget du film devrait avoisiner les 1,5 millions de dollars, dont une bonne partie passera en effets spéciaux... et dans un tournage traditionnel, en 35 mm couleur ! « C'est un film de science-fiction qui propose une vision très originale de bien des choses », nous annonce Piana. « Ce film-là aussi devrait être un peu noir, mais il n'est pas sans chaleur. En d'autres termes, il met les gens en boîte ; il tourne en ridicule ce que nous sommes aujourd'hui. Et il préfigure un avenir qui ressemble comme deux gouttes d'eau à notre époque, aux détails près. Les problèmes sont les mêmes, en tout cas ».

(Trad. : Dominique Haas)

(*) : « Screamplay » est construit sur le modèle de « screenplay » (scénario), mais le mot « scream » veut dire « hurlement »...

They can sense thoughts,
predict actions,
change colors and determine
their own sex.

Where "they" come from,
they're just
a couple of normal teenagers.

PRODUCERS SALES ORGANIZATION

HYPER SAPIEN



Sur le tournage de
HYPER SAPIEN

par Lee Goldberg

Un film de science-fiction romantique réalisé par un spécialiste des « James Bond » !

Mais deux jeunes membres de l'espèce ne sont pas d'accord. Ils se glissent à bord d'une navette à destination de la Terre ; ils ont encore le temps d'agir. Ils ont passé presque toute leur existence à la surface — peu attrayante, il faut bien le dire — de la Lune, et la Terre semble être un monde beaucoup trop engageant pour qu'ils le quittent définitivement sans même y avoir jeté un coup d'œil. Et tandis que leurs aînés sont sur les dents et partent à leur recherche dans les étendues sauvages du Wyoming, les enfants s'apprêtent à prendre pour la première fois contact avec les Terriens.

Une race de super-humanoïdes pacifiques originaires d'une lointaine galaxie a établi une base sur la face cachée de la Lune. Notre lune. Ce sont des êtres extraordinaires, dotés de pouvoirs stupéfiants, de sentiments, d'espoirs et d'angoisses, et leur curiosité est sans limites.
Et pourtant, après avoir observé attentivement notre planète, ils ont décidé de plier bagage et de rentrer chez eux sans entrer en contact avec des Terriens, qu'ils jugent par trop instables et dangereux. La décision des Hypersapiens est sans appel !

Deux jeunes « renégats » à la conquête de la Terre...

Pour Robyn, la plus grande, c'est l'occasion ou jamais de prouver à son oncle Aric qu'il a tort. C'est une créature volontaire qui voit autre chose dans la Terre qu'un monde pollué et en proie à toutes sortes de conflits, et elle veut contempler de ses yeux les arbres, les lacs, les fleuves et même les êtres humains. Elle est déterminée à cohabiter avec eux à tout prix.
C'est la curiosité qui mène Tavy à venir rendre visite à la Terre qui lui fait l'impression d'un immense parc d'attractions, un kaléidoscope de couleurs, de sons et d'images qui recèle mille questions jusqu'alors sans réponse.
Les aventures de Robyn et Tavy sont compliquées par la présence à bord de la navette d'un autre passager clandestin : Kirbi, un « Trilat » animé d'intentions malveillantes, et qui ne constitue pas seulement un embarras pour les deux jeunes extra-terrestres, mais représente surtout un terrible danger.
Et pendant ce temps-là, dans la prairie, aux abords de la petite ville d'Aladdin, dans le Wyoming, le jeune Robert Edward McAlpin, surnommé Dirt, un passionné de moto, s'endort sur son poste à ondes courtes après avoir consigné dans son journal intime enregistré sur cassette qu'une nouvelle journée, aussi ennuyeuse que les autres, vient de prendre fin. Il est en effet persuadé qu'il ne se passera décidément jamais rien à Aladdin. Et à l'instant précis où ses paupières se ferment, un éclair de lumière disparaît à l'horizon...
Les héros du film sont un petit groupe de « déserteurs » d'un genre un peu particulier, puisqu'ils viennent d'une autre planète, qui se trouvent innocemment embringués dans une série d'événements et de passions humaines. La rencontre entre Robyn, la jeune extra-terrestre, et Dirt, le Terrien, ne sera pas sans conséquence : ils tombent amoureux l'un de l'autre. Mais si les relations romantiques entre espèces étrangères sont aussi anciennes que Buck Rogers et **I Married a Monster from Outer-Space**, **Hypersapien** innove sur ce thème ; c'est que le ton adopté est celui de la comédie fantastique. L'aventure est vécue du point de vue des jeunes héros et les éléments d'humour ne manquent pas grâce aux excentricités de Tavy, Kirby et du grand'père de Dirt, un vieil original interprété par l'acteur Keenan Wynn.

Peter Hunt, réalisateur : « Je crois fermement que ce film a toutes les qualites de ses prédécesseurs, plus quelques autres. »



Hyper Sapien n'est pas seulement une aventure romantique. C'est aussi l'histoire touchante de deux rêveurs venus d'horizons incommensurablement éloignés qui se découvrent une cause commune, une compréhension véritable de la valeur humaine et un amour partagé pour cette planète qu'on appelle la Terre. Par les yeux de Robyn, par l'intermédiaire de son esprit perpétuellement à la recherche de quelque chose, Dirt découvrira un monde entièrement nouveau dans la cour de sa maison, un monde qui mérite qu'on se batte pour le défendre contre les périls qui le menacent. Et aux côtés de Dirt, Robyn fera l'apprentissage d'une vie bien différente de celle qu'elle connaissait jusqu'alors dans la sinistre base lunaire fondée par son peuple.

De nouveaux venus à l'écran...

La distribution de **Hyper Sapien** est constituée de jeunes acteurs dont c'est le premier grand rôle dans un film de long métrage. Parmi ceux-ci, citons Ricky Paull Goldin et Sydney Penny, qui incarnent respectivement Dirt et Robyn, et la petite Rosie Marcel, une jeune Anglaise de huit ans qui fera les délices du public dans le rôle de la curieuse petite Tavy. Ces jeunes talents sont épaulés par des vétérans de l'écran comme Keenan Wynn,

dont nous avons déjà parlé, et Talia Shire, qui interprète pour la circonstance un détective extra-terrestre. C'est sur leurs épaules que repose presque tout le poids de ce conte aux péripéties et aux implications multiples. Pour donner vie à Kirbi, le Trilat, le producteur Jack Schwartzman a réuni une équipe de spécialistes hautement qualifiés ès animatronique et effets spéciaux, dirigée par de grands noms comme Harry Lange, Rodger Shaw et David Harris. Lange, naguère responsable de la Division des Projets Futurs à la NASA, a notamment travaillé sur des films comme **2001 : Odyssée de l'Espace** de Kubrick, les trois films de la série de **La Guerre des étoiles**, **Superman I** et **II**, **Moonraker** et **Dark Crystal**.

Des effets spéciaux en abondance...

Shaw, dont on a déjà vu le nom au générique de **Greystoke**, **Indiana Jones et le temple maudit** et **La Compagnie des loups**, a passé plusieurs mois à recréer un être en trois dimensions à partir des croquis de Lange, tâche qui requit la collaboration d'un nombre incalculable de techniciens et d'animateurs. Le résultat est une créature extraterrestre dotée d'une mobilité, d'un réalisme et d'un charme à nul autre pareils.

C'est à Harris, qui avait déjà mis ses talents au service des effets spéciaux de **Jamais plus jamais** du même Jack Schwartzman, d'**Un pont trop loin** et de **Out of Africa**, avec Meryl Streep et Robert Redford, que l'on doit un certain nombre de séquences d'effets spéciaux parmi les plus importantes, et en particulier celles qui montrent les Hyper Sapiens luttant contre le temps pour sauver leurs enfants et quitter la Terre avant une rencontre aussi étrange qu'indésirable.

Pour satisfaire aux exigences du scénario, qui faisait appel à des extérieurs aussi divers que variés, la production a choisi de tourner dans les environs de Calgary, au Canada, cette aventure censée se dérouler dans le Wyoming.

« C'est une histoire qu'on a déjà cent fois vue dans le passé », admet Hunt le réalisateur, « et souvent fort bien racontée. Mais j'espère, et je crois fermement, que ce film a toutes les qualités de ses prédécesseurs, plus quelques autres. »

C'est possible, mais le producteur Jack Schwartzman (**Jamais plus jamais**) n'est pas convaincu que ce soit même obligatoire : « Je peux aimer un film pour une autre raison que le fait qu'il soit unique en son genre », déclare-t-il. « On dirait que la seule chose qui intéresse les gens, c'est de battre des records. On peut très bien faire un film parfait sans ça. »

Et il se pourrait parfaitement qu'il y soit parvenu.



Une curiosité sans limites poussera deux Hypersapiens à se glisser à bord d'une navette à destination de la Terre et quitter leur base d'observation établie sur la face cachée de la Lune pour venir faire du tourisme sur notre planète.

Le tournage au Canada...

A l'heure où les sunlights se couchent, deux jeunes acteurs, Sydney Penny, 15 ans, et Ricky Paull Goldin, 19 ans, sont plantés sur le porche d'une ferme reconstituée sur le plateau improvisé dans un entrepôt de Calgary et articulent leur dialogue avec un sérieux impressionnant. C'est que ce n'est pas facile. Penny, l'enfant à la beauté obsédante de **Pale Rider**, fait des efforts désespérés pour être convaincante sous une perruque blonde grotesque qu'on croirait empruntée au Dolly Parton Show. C'est le look extraterrestre, cette année.

Goldin interrompt la prise de vues : « C'est nul », dit-il en s'asseyant à califourchon sur un vieux vélo oublié sous le porche. « On va la refaire. Même moi je n'arrive pas à y croire. »

Ils ont peut-être du mal à imaginer, en contemplant le coin de hangar qui constitue leur seul horizon, qu'ils se trouvent devant les vastes étendues du Wyoming... En tout cas, Peter Hunt esquisse un sourire et leur demande de remettre ça. Goldin et Penny reprennent leurs marques et pendant que la caméra revient à sa place, Hunt déambule entre les membres de l'équipe technique et échange des plaisanteries. Il rappelle singulièrement le regretté Ralph Richardson (**Greystoke**) avec ses airs de bon papa.

Mais il est sujet à des changements d'humeur aussi imprévus que brutaux : qu'un technicien parfaitement consciencieux par ailleurs se permette d'amener un invité aux projections de rushes et Hunt se met à invectiver de telle sorte que les trois douzaines de spectateurs en restent sans voix. De quoi faire réfléchir sur la réalité de la possession satanique. Cependant, en cet instant précis, il est tout sourire, et ses deux jeunes interprètes reprennent leur scène. Dehors, dans une caravane, le producteur Ariel Levy entreprend une vaste campagne de relations publiques et téléphone sans cesse, allant jusqu'à inviter le capitaine des pompiers du coin à venir visiter les décors... C'est à lui qu'il appartient en effet de veiller au moral des troupes, et voilà pourquoi les représentants de la police locale sont accueillis comme de vieux amis, à moins que l'on organise des matches de football avec le personnel de l'hôtel. C'est également au

HYPER

« C'est par notre capacité à que nous parviendrons

SAPIEN

producteur que revient la tâche de compter chaque *cent* des 13 millions de dollars du budget. L'une des raisons pour lesquelles le film a été tourné au Canada est d'ailleurs que le pouvoir d'achat du dollar US y est évidemment plus élevé qu'aux Etats-Unis. Et on comprend pourquoi le scénariste et premier réalisateur de **Hyper Sapien**, Michael Wadleigh **(Wolfen)** a été remercié au bout de la première semaine de tournage pour

nous aimer les uns les autres à sauver l'humanité. »

les caméras avaient commencé à tourner. Son dernier film en date s'intitulait **Enemy Mine**...

« J'ai laissé tomber **Enemy Mine** avec un plaisir et un soulagement que vous n'imaginez pas. Il y avait huit mois que j'étais sur le projet ; nous avions commencé à tourner en Islande, avec Richard Loncraine, et nous avions dû tout arrêter et nous défaire de lui au bout de deux semaines », raconte Levy. La suite, nos lecteurs la connaissent. Wolfgang Petersen ayant opté pour une révision totale de la conception du film, le début du tournage fut reporté de six mois et, comme dit Levy, « j'avais déjà passé des mois à Budapest, ce qui n'a rien d'enviable, croyez-moi, et l'idée de devoir encore rester un an et demi dans un hôtel de Munich ne me disait rien ».

Mais l'histoire se répète, dit-on, et la chose devait se reproduire avec **Hyper Sapien**. Sauf qu'il ne fut pas nécessaire de repartir à

faire que nous n'y serions pas arrivés. »

Quand on parle du loup... C'est à cet instant précis qu'arrive Hunt. On dirait qu'il a la spécialité de débarquer au bon moment. « Je peux vous aider à saboter cet entretien ? », demande-t-il avec un grand sourire.

« Le film est fini ? », rétorque Levy.

« Est-ce que le film est fini ? Lorsqu'un producteur s'adresse à un metteur en scène, c'est toujours pour lui demander la même chose : je voudrais bien qu'il soit fini ! Je pourrais au moins rentrer chez moi. Enfin, c'est bientôt l'heure d'aller déjeuner... », conclut Hunt en riant.

Ricky Paull Goldin mâchonne des bâtonnets de carotte dans la cantine ambulante. Il a désespérément envie qu'on l'interviewe, et le fait savoir à l'auteur de ces lignes. Il a beaucoup de choses à dire sur le film, sur sa carrière et sur lui-même, et personne à qui les raconter. Pour une fois qu'un journaliste se rend sur les lieux du tournage, il lui exprime à plusieurs reprises qu'il est prêt à s'entretenir avec lui quand on voudra, qu'on se le dise...

Produit pour la somme de 13 millions de dollars par Jack Schwartzman (« Jamais plus jamais »), « Hyper Sapien » bénéficie de decors insolites et de remarquables séquences d'effets spéciaux réalisées par David Harris, Harry Lange et Rodger Shaw auxquels revint, entre autres, la tâche de donner vie à une créature extra-terrestre en trois dimensions.

céder la place, deux jours plus tard, à Hunt, qui se trouve être un vieil ami de Levy.

Changement de réalisateur...

Michael n'arrivait pas à se conformer à la structure du récit telle que nous le voulions », explique Levy. « Il ne pouvait pas se résoudre à renoncer à certaines de ses chères idées. Nous avons eu des divergences d'opinion d'ordre créatif. »

C'est ainsi que Levy invita Hunt à lui rendre visite. Les deux hommes avaient travaillé pour Albert R. Broccoli, sur la série des **James Bond**, Hunt en tant que monteur des six premiers films et Levy comme réalisateur de la seconde équipe de **L'espion qui m'aimait**, et tous deux avaient travaillé ensemble plus récemment sur la mini-série télévisée **Les Derniers jours de Pompéi**.

Ce n'était pas la première fois que Levy voyait partir un metteur en scène alors que

zéro, cette fois-ci : « Michael est parti un vendredi ; Peter est arrivé le lundi suivant », se remémore Levy. « C'était un projet intéressant pour Hunt ; ça marquait un nouveau départ pour lui : un drame humain avec très peu d'action. On n'a pas souvent l'occasion de faire des films de ce genre, à la fois distrayant et générateur d'altruisme et d'humanité. »

L'approche de Wadleigh était beaucoup plus stylisée, mais la Taliafilm a néanmoins conservé ce qu'il avait tourné : « Le film ne souffre pas de cette différence. Les plans filmés au cours de cette première semaine montraient l'arrivée des visiteurs sur notre monde, et la vision étrange de Michael, avec ses cadrages insolites, se prêtait parfaitement à l'expression du point de vue de ces extra-terrestres. Peter est arrivé au moment précis où il fallait commencer à traiter des relations avec les êtres humains, vues sous l'angle de ces derniers. Nous aurions voulu le

Un jeune acteur enthousiaste...

Ce n'est pas une proposition en l'air. Une fois dans sa caravane personnelle, on ne lui a pas plus tôt posé une question qu'il déverse des flots de paroles trop longtemps contenues. Inutile de relancer le débat : le résultat n'est pas décevant, bien au contraire. L'enthousiasme, la chaleur humaine et la spontanéité surprenante — chez un acteur, tout au moins — du jeune garçon font de ce délire verbal un spectacle fascinant.

Ce n'est encore qu'un gamin qui habite une vieille maison de cent deux ans à Long Island, avec sa mère, deux chiens et deux chats. « Je tire le meilleur parti possible des deux mondes : en tant qu'acteur, je vois du pays, mais quand je rentre chez moi, je suis

accueilli par un vrai repas. » Mais il est déjà assez mûr pour penser à monter sa propre compagnie de production et à mettre des projets sur pieds tout en restant suffisamment jeune d'esprit pour se vanter d'avoir acquis un juke-box : « Il faut encore que je l'arrange. Je veux y mettre la stéréo, teinter les glaces, le décorer avec des filets or et des chromes. Ca va être quelque chose ! »

Ce qu'il rêve de devenir lui-même... Goldin est encore un inconnu, mais ça ne durera pas. Il fait ce qu'il faut pour ça. Il a joué à Broadway (dans **On Golden Pond** et **The Nest of the Wood Grouse**), il a fait de la télévision (**Coach of the Year**, avec Robert Conrad et **Hail to the Chief**), et il s'est même bagarré contre des poissons assoiffés de sang dans **Piranha II**... mais il compte sur **Hyper Sapien** pour se faire connaître. Au moins autant que Michael J. Fox, et voilà.

C'est Michael Wadleigh qui l'avait choisi pour le rôle, et il ne l'a pas vu partir de gaieté de cœur. « C'était le film de Michael. Il faisait de son mieux pour donner l'impression que ce projet de 13 millions de dollars avait bénéficié d'un budget de 20 millions... Il avait des idées de grandeur, des idées très ambitieuses », déclare Goldin. « Il tournait avec quatre caméras là où les autres se contentent d'une seule et il faisait un nombre incalculable de prises. Il y a des moments où j'ai cru que j'allais devenir fou. »

Cela dit, il ne fut pas étonné d'apprendre que la Taliafilm lui avait fait tomber le ciel sur la tête : « Je suis très lié avec lui, et sa femme m'avait dit à plusieurs reprises que ça allait bien finir par arriver ; mais je n'y avais pas cru », nous explique-t-il. « J'aimais beaucoup travailler avec lui et j'ai été vraiment contrarié pendant deux jours, mais je me suis mis à la place des producteurs. »

D'ailleurs, Goldin n'avait aucune envie de faire un esclandre ; il tenait à faire ce film qui pourrait être important pour son avenir. Il a déjà une bonne réputation d'acteur sérieux à Broadway, mais il était déterminé à sortir de son emploi : « J'en avais assez des drames psychologiques. Jusqu'à maintenant, je n'avais joué que des rôles d'adolescent à problème affublé d'une mère célibataire. D'accord, à ce jeu-là j'ai eu des mères géniales comme Betty Buckley, Patty Duke, Elizabeth Ashley, Erin Gray et Anne Jackson, mais c'était toujours la même chose :. des bagarres, des portes qui claquent, des flots de larmes et je finissais toujours par faire une fugue ! Je n'ai plus envie de jouer ce genre de personnages dramatiques. Pour moi, **Hyper Sapien** c'est vraiment la porte de sortie. »

« Ce n'est qu'une histoire d'amour... »

Pour lui, ce qui différencie **Hyper Sapien** de **E.T.**, **Starman** et autres films du genre, c'est que « ce n'est pas un film qui fait passer des milliers de messages sur l'environnement ou la guerre atomique ; ce n'est qu'une histoire d'amour. On se croirait dans un film de Disney. Je vous assure, ce n'est pas parce que je joue dedans et que c'est moi qui ai le plus de dialogue : ça va être quelque chose ! », s'exclame Goldin. « Kirby, l'extraterrestre aux trois yeux, aux trois bouches et aux trois pattes, est un être exceptionnel et l'histoire d'amour entre Robyn, le personnage interprété par Penny, et moi est traitée tout en demi-teintes. C'est très beau. Les gens qui ont aimé **Cocoon** vont adorer ça. La fin est très originale. Et puis il n'y a qu'un baiser dans tout le film, et ça, ça me plaît. »

La fille à qui est destiné le baiser en question est elle aussi dans sa caravane où elle déguste une salade arrosée de Coca-Cola (ancienne formule, précise-t-elle). Plus de perruque blonde, ridicule, et Sydney Penny n'est pas mécontente d'en être débarrassée. Elle est beaucoup plus conforme a l'image qu'on se fait d'elle, celle d'une jeune personne qui ressemble étrangement à l'actrice Rachel Ward (ce qui lui a d'ailleurs valu d'incarner son personnage enfant dans **The Thorn Birds**), celle de la petite fille qui avouait son amour à Clint Eastwood dans **Pale Rider**.

Tout comme Goldin, elle ne supportait plus les rôles tragiques : « J'en avais assez de jouer dans des drames pathétiques. Je commençais à me dire qu'on ne me confierait jamais rien d'autre. Je n'avais jamais rien fait du genre de **Hyper Sapien**. En fait, tout ce que j'avais fait jusqu'à présent, c'était

Les Hypersapiens sont des êtres extraordinaires capables de lire les

HYPER

Peter Hunt, metteur en scène (à droite) aux côtés de l'acteur
les environs de



pensées, de modifier les couleurs et de déterminer leur propre sexe...

SAPIEN

Keenan Wynn sur le plateau de « Hyper Sapien » dans Calgary au Canada.



incarner des filles plutôt dépressives et je suis ravie de pouvoir prouver que je suis capable de faire autre chose, que je sais être terrible ! » Et de même que Goldin, elle trouve le film « vraiment adorable. Et je crois que le sujet est moins rebattu que celui de la plupart des films de science-fiction ».

L'héroïne de Pale Rider

Mais contrairement à Goldin, c'est une professionnelle confirmée, déjà bien habituée aux interviews. Elle répond aux questions avec beaucoup de gentillesse mais très prudemment, et ses réponses, qui semblent préparées d'avance, donnent l'impression de sortir de la bouche d'une actrice deux fois plus âgée. Elle est un peu plus jeune que Goldin, en fait, mais c'est infiniment moins sensible, et lorsqu'elle trahit son âge, le résultat n'est pas dépourvu d'une certaine nostalgie. C'est ainsi qu'elle nous avoue que : « **Pale Rider** était un bon début au cinéma, mais ce n'était pas vraiment un rôle de vedette et c'est ce que je recherche maintenant. Il faut soigner sa carrière ou on peut y dire adieu », tout cela étant affirmé avec le plus grand flegme. On dirait une petite fille déguisée avec les robes de sa mère.

« On me fait toujours jouer des rôles de filles plus âgées que moi. Le personnage que j'interprête a seize ans, bien que ce ne soit dit nulle part, et dans **Pale Rider**, j'étais censée avoir 15 ans. Dans **Thorn Birds**, mon rôle allait de 10 à 13 ans. Et vous savez le plus drôle ? C'est que, quand j'ai rencontré les producteurs, ils avaient peur que je ne sois pas capable de jouer le personnage à 10 ans », poursuit-elle. « Ils étaient persuadés que j'y arriverais à partir du moment où le personnage est censé avoir 13 ans, mais ils trouvaient que je n'avais pas l'air d'une petite fille. Et je n'en ai jamais eu l'air. J'ai grandi entourée d'adultes et on m'a toujours considérée comme telle. »

On comprend qu'elle en ait un peu assez qu'on lui demande quel effet cela fait de jouer avec Clint Eastwood et si elle n'a pas l'impression de passer à côté de son enfance, et pourtant elle a des réponses toutes prêtes à ces questions si on tient à les lui poser : « J'ai eu l'enfance la plus amusante qu'on puisse avoir », et « quand je demande à mes amies ce qu'elles font le week-end, j'ai l'impression de ne pas manquer grand'chose. Au fond, je fais tout ce que je veux. »

Keenan Wynn, le grand-père de **Hyper Sapien**, devait faire exactement les mêmes réponses il y a 60 ans, lorsqu'il a commencé à jouer. Wynn, qui est le petit-fils de la vedette du cinéma muet Frank Keenan, le fils de l'acteur Ed Wynn et le père de la scénariste Tracy Keenan Wynn, a déjà dit adieu au décor de son 210ᵉ film pour retourner travailler sur la série télévisée **The Last Precinct**.

Le producteur Jack Schwartzman avait également regagné Los Angeles pour préparer la production de **Lionheart** qui doit se tourner en Europe. Schwartzman place une confiance aveugle en **Hyper Sapien**, pour aussi simpliste que le sujet puisse paraître. Le juriste devenu producteur a fait une entrée remarquée dans le monde du show-biz en faisant reprendre à Sean Connery son rôle du célèbre agent 007 dans **Jamais plus jamais**, et il fait appel à cet exemple pour expliquer pourquoi ce n'est pas parce que **Hyper Sapien** n'est pas profondément original que ce n'est pas un film génial : « On ne peut pas dire que le fait de récupérer Sean Connery pour faire un quatorzième James Bond soit particulièrement audacieux », dit-il, « mais des tas de gens ont applaudi à l'idée que le film allait se faire et il a eu beaucoup de succès. **Hyper Sapien** est un film romantique bourré d'humour et de sentiment. Un peu comme dans **Stairway to Heaven.** Il fait passer un message fondamental dans sa simplicité et son honnêteté.

« C'est par notre capacité à nous aimer les uns les autres que nous parviendrons à sauver l'humanité », poursuit-il. « Rien ne marchera si nous n'essayons pas de nous comprendre sur le plan émotionnel. »

Et si vous ne connaissez pas encore ce message par cœur, c'est que vous n'allez jamais au cinéma !

(Trad. : Dominique Haas)

Je sais bien ce qu'il ferait pour moi s'il était très, très, très gentil...

...Il l'abonnerait à l'Écran fantastique bien sûr !
Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.
La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.
La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.
La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !
La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.
La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.
Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ?
Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous, abonnez vos amis !



D'accord, je prends un abonnement à l'Ecran Fantastique pour :

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

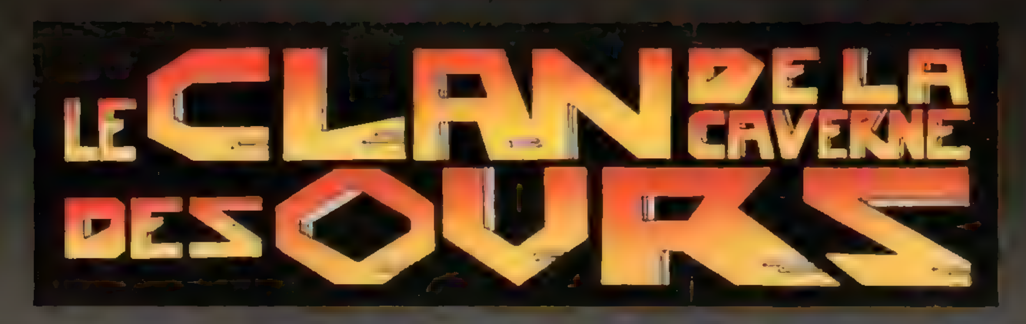
....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

.... PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date : ***signature***



Une épopée des temps préhistoriques...

par Laurent Bouzereau

The Clan est un film fascinant. La photo est superbe et les acteurs étonnants bien qu'ils n'aient pratiquement pas de dialogues : la communication se fait par gestes, et les sous-titres font le reste. Et même si le scénario est stéréotypé et prévisible, il relate des événements alors qu'ils se produisaient pour la toute première fois. **The Clan** évoque par ailleurs les contes de fées, dans la mesure où il y est question de croyances dans les esprits et dans les pouvoirs de la Nature. C'est ainsi que la scène au cours de laquelle les membres de la tribu sont contraints de tuer un ours des cavernes géant est l'une des plus sauvages qu'il nous ait jamais été donné de voir à l'écran... On croirait un combat entre bêtes féroces : les têtes coupées volent, les protagonistes s'éventrent mutuellement, jusqu'au moment où les armes font la différence.
La musique d'Alan Silvestri (**Cat's Eye** et **Retour vers le futur**) ajoute à la dimension magique des scènes qui montrent Ayla faisant l'apprentissage du combat, s'initiant à la guérison de ses semblables et devenant plus forte que la nature elle-même.

Une trilogie à succès...

La romancière Jean M. Auel, à qui l'on doit **Clan of the Cave Bear** et ses suites : (**The Valley of Horses** et **The Mammoth Hunters**, le troisième volume des aventures d'Ayla, sous-titrées **Earth's Children**), a été acclamée par la presse internationale. Elle n'a commencé à écrire qu'à l'âge de quarante ans. Son premier contrat, avec Crown Publishing, portait sur un montant de 130 000 dollars — plus d'un million de Francs. Depuis, sa trilogie fait partie des meilleures ventes d'ouvrages de fiction de tous les temps.
Pour les écrire, Auel avoue avoir lu plus de 50 ouvrages scientifiques sur la question, s'être adressée aux instituts concernés afin de se renseigner sur les techniques de chasse, avoir fait des recherches sur les méthodes de survie des aborigènes, appris à constuire un igloo, à tailler des pointes de flèches en silex et à tanner des peaux de bêtes avec des cervelles de daims malaxées de ses propres mains. Elle est également venue en Europe pour étudier les peintures rupestres.
C'est John Sayles, à qui l'on doit les scénarios des **Mercenaires de l'espace**, **Alligator** et **Hurlements**, et qui a réalisé **The Brother From Another Planet**, qui a signé l'adaptation du roman.

Au commencement il y eut *La Guerre du feu*. Voici qu'arrive maintenant *The Clan of the Cave Bear*, ce film tant attendu car adapté d'un best-seller de Jean M. Auel.
L'histoire en est très simple, et tout à fait contemporaine, bien qu'elle se déroule au commencement des temps. Nous y faisons la connaissance d'une petite fille, Ayla, qui vit avec sa mère, mais la terre se met à trembler et la pauvre femme disparaît, engloutie par une faille. Ayla se retrouve orpheline, seule et abandonnée à la merci des bêtes sauvages dans un monde encore informe, au cœur d'une civilisation qui commence à peine d'exister. Le clan de la caverne des ours sauve Ayla d'une mort certaine et l'adopte. Mais au fur et à mesure qu'elle grandit, la jalousie des mâles dominants de la tribu s'accroît. C'est qu'Ayla n'est plus la même ; on dirait qu'elle a des pouvoirs spirituels hors du commun... Toute l'histoire repose sur le combat d'Ayla luttant pour survivre au milieu d'une petite communauté dont les rites sont basés sur la domination des mâles sur les femelles. Ayla paiera très cher son apprentissage, mais elle montrera à ses compagnons qu'elle est leur égale. Et pourtant elle devra faire quantité de sacrifices pour se faire accepter et tenir sa place.



Clan of the Cave Bear est le deuxième film de Michael Chapman en tant que réalisateur, mais il a déjà signé la photo d'œuvres aussi prestigieuses que **Raging Bull**, **Taxi Driver** et **L'Invasion des profanateurs de sépultures**. Lors de la préparation du film, il choisit une équipe aussi complexe : le problème consistait en effet à donner un aspect authentique à l'histoire et tout fut mis en œuvre à cette fin. C'est ainsi que lors de la cérémonie rituelle du clan, les crânes et autres objets préhistoriques que l'on voit sont authentiques, et ce n'est pas tout...

S'entraîner à la vie préhistorique...

Six semaines avant le début du tournage, les vingt acteurs furent soumis à un entraînement physique à la vie sauvage dans les conditions exactes de l'existence aux temps préhistoriques afin de se familiariser avec les techniques de survie : « Ils ont appris à lancer le javelot, à confectionner et à utiliser des frondes, à identifier et à cueillir des plantes comestibles, à chasser et à pêcher avec des armes rudimentaires et à faire du feu sans allumettes », nous révèle le producteur du film, Jerry Isenberg. Peter Elliott, qui avait déjà apporté son concours au tournage de **Greystoke**, leur a appris à se déplacer : « Je me suis efforcé de retrouver, pour chaque acteur, la poésie du mouvement, quelque chose qui le rapproche de la nature. »
Les préparatifs du maquillage s'amorcèrent ensuite, sous la supervision de Michael Westmore. Son but était de donner l'illusion d'une métamorphose de la structure osseuse telle que chaque membre du clan conservât une individualité propre, tout en ayant, évidemment, le « look néanderthal ».

Pendant ce temps-là, Anthony Masters, dont on a pu voir le nom au générique de **2001** et de **Dune**, était chargé des décors. C'est à lui que devait incomber la responsabilité de décider s'il serait possible de tourner en extérieurs ou s'il faudrait reconstituer des cavernes artificielles en studio. « Les producteurs auraient bien voulu que nous trouvions des grottes satisfaisantes afin d'éviter le piège des décors en carton-pâte », nous ra-

Adoptée par le Clan de la Caverne des Ours, la jeune Ayla (Darryl Hannah) vit dans un univers naturel et sauvage aussi magnifique qu'impitoyable. Elle se fera mal voir des hommes du clan en essayant de devenir l'un de ses plus brillants chasseurs — un privilège jusque là réservé aux seuls « mâles » ! Il lui faudra utiliser toutes les ressources de son courage et de son intelligence pour survivre...

conte Masters, « mais nous n'y sommes pas parvenus. J'avais exploré pas mal de cailloux dans ma jeunesse, alors nous avons décidé de tenter le coup et de construire un décor ! »

Ce qui n'alla pas sans difficultés, comme nous l'explique le producteur, Gerald Isenberg : « Nous voulions que tout ait l'air tellement authentique que le public ne puisse supposer un instant que ça ne l'était pas. Nous avons donc rempli les cavernes de fumée, à cause des feux qu'y entretenaient les hommes de Néanderthal, et c'est ainsi que les acteurs ont passé les dix semaines qu'a duré le tournage avec des masques à gaz sur la figure ! Ils ne les enlevaient qu'en entendant le signal fatidique : « Silence, on tourne ! » Ils ont aussi plongé dans une rivière où l'eau devait avoisiner les zéro degrés afin d'attraper des saumons, et ont dû supporter des températures polaires alors qu'ils n'étaient vêtus que de peaux de bêtes plutôt sommaires. Mais sans ce désir partagé d'authenticité et sans la bonne volonté des acteurs qui ont bien voulu endurer toutes ces expériences, nous n'aurions jamais réussi à recréer cette histoire enrichissante sur la survie à une époque reculée et dans un cadre inaccessible. Nous espérons vivement que le public y sera sensible. »

Le film est une réussite à trois niveaux au moins : les images restituent avec une force et une originalité remarquables l'environnement et l'atmosphère que l'on ne demande qu'à croire propres aux commencements des temps. Les interprètes, et notamment Daryl Hannah (**Splash**), Pamela Reed (**L'Etoffe des héros**) et James Remar (**Cotton Club**), sont fulgurants, et si on lui fait le reproche de manquer de suspense ou de violence, nous lui accordons le crédit de l'honnêteté, du respect des données scientifiques et historiques, et de l'audace.

(Trad. : Dominique Haas)







Invaders From Mars

A L'ORIGINE D'UN HISTORIQUE MASSACRE, TOBE HOOPER TRAQUE A PRESENT LES MARTIENS RESPONSABLES D'UNE INVASION COMMENCEE VOICI TRENTE ANS...

Révélé par « Massacre à la tronçonneuse », devenu un véritable film-culte, Tobe Hooper devait en quelques films (« Massacres dans le train-fantôme », « Poltergeist » et « Lifeforce ») se faire une réputation de spécialiste du genre.
Il vient maintenant de s'attaquer au remake d'un classique (dont nous vous avons déjà dévoilé certains aspects dans notre n° 64), qui sortira en France en septembre prochain. A travers l'entretien qui suit, Tobe Hooper nous parle aujourd'hui de son nouveau film et de ses ambitions...



INVADERS FROM MARS

ENTRETIEN AVEC TOBE HOOPER

par Lee Goldberg

Lorsque le film à très, très petit budget de Tobe Hooper, *Texas Chainsaw Massacre*, devint l'objet d'un culte de fanatiques, tout le monde crut que c'était arrivé. Et quand Steven Spielberg fit appel à lui pour mettre en scène *Poltergeist*, un film à gros budget, produit par la MGM, tout le monde fut certain que l'avenir de Hooper était assuré.

Eh bien pas du tout !

***Poltergeist* eut en effet du succès, mais la rumeur publique soutenait que c'était en réalité Spielberg qui avait fait le film et que Hooper s'était contenté de le regarder travailler. Il n'en fallait pas plus pour ternir la réputation dudit Hooper. Et quand Spielberg démentit les rumeurs, le mal était déjà fait...**

Hooper devait faire ses preuves avec **Space Vampires**, un film de 25 millions de dollars adapté d'un roman de Colin Wilson, produit par la Cannon, tourné à Londres avec des effets spéciaux signés John Dykstra et dont on clamait bien haut que ce serait l'épopée du siècle. Ce fut l'échec du siècle, oui. Rebaptisé **Lifeforce**, le film fut accueilli par des éclats de rires lors des projections de presse, descendu en flamme par une critique unanime et superbement ignoré par le public.

Hooper est actuellement en train de mettre la dernière main à **Invaders from Mars**, son remake à 12 millions de dollars du classique des années cinquante. S'il rate son coup encore une fois, il se pourrait bien qu'il ait signé son arrêt de mort professionnel. Et qu'il soit condamné à en revenir aux productions à petit budget.

Pas de quoi s'en faire, dit-il. « Le scénario est en béton armé et le film décolle de la première à la dernière image, avec beaucoup d'allure et de style », déclare hautement Hooper. « Nous nous sommes beaucoup amusés à faire ce film, et je crois que ça se sent. » Sinon dans l'histoire, du moins dans les décors : les spectateurs attentifs repèreront immanquablement les cosses géantes de **L'Invasion des profanateurs de sépultures**, l'Intelligence martienne suprême dans sa bulle de plexiglas « et tout un tas d'hommages en passant à l'original » nous raconte Hooper.

Les écueils d'un remake...

Mais il faudra autre chose que des clins d'œil plaisants pour attirer le public, et il devra d'abord surmonter la vieille complicité des spectateurs avec l'original qui leur avait fait dresser les cheveux sur la tête il y a une trentaine d'années.

« J'ai passé en revue toutes les considérations sur les écueils qui attendent les remakes et j'ai fini par mettre au point une formule personnelle qui a au moins l'avantage de diluer les dangers. Avant tout, il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain et se priver de ce qu'il y avait de meilleur dans l'original, tant du point de vue de l'histoire que de l'esprit » nous explique Hooper. « Mon approche a donc tout simplement consisté à mettre en valeur ce qui m'avait plu dans la première version, par exemple l'isolement de cette communauté.



« le scénario est en béton armé et le film décolle de la première à la dernière image ! »

Pour moi, ça valait infiniment mieux que de transposer l'histoire dans le cadre de San Fancisco, comme dans le remake de **L'Invasion des profanateurs de sépultures.** »

Alors pourquoi se donner la peine d'en faire un remake ? Pourquoi ne pas le laisser tel quel ?

« C'est la fin implacable de l'original qui m'excitait terriblement. Voilà le genre de choses qui me font de l'effet. Je me suis donc demandé comment faire pour maintenir cette tension pendant toute la durée du film. J'avais le sentiment qu'on pouvait y toucher, bien que le film soit passé au rang de classique, et j'étais certain du potentiel que recélait le projet. J'étais sûr que ça valait la peine de le remettre au goût du jour, ne serait-ce que parce que j'avais moi-même envie de voir le résultat. C'est une raison suffisante, il me semble ! »

C'est en tout cas ce que dut penser la Cannon, qui ne désespérait pas de Hooper en dépit des piètres résultats de **Lifeforce**. « Ils ont insisté pour que je fasse le film » raconte Hooper. « Ils ont été plus qu'encourageants. Ils y croyaient vraiment, ils se sont battus pour que ça marche. Je crois que l'idée les intéressait au niveau international, à cause des ventes par anticipation. » Un film vendu d'avance est un film dont la distribution ou un autre élément est jugé suffisamment attrayant pour garantir un nombre d'entrées élevé. Dans ce cas précis, **Invaders from Mars** est un titre qui suscite déjà, à lui seul, des images fortes, positives, et l'intérêt du public.

Réactualiser le sujet

La question qui restait en suspens était de savoir comment réactualiser le film sans lui faire perdre de son charme — et sans s'attirer les foudres des spectateurs appâtés par ce bon vieux titre...

Cela impliquait de « couper tous les plans montrant des militaires en action et tous les passages qui ralentissaient l'action » explique Hooper. « Il y avait des morceaux de bravoure dans le film original, et des scènes d'exposition avec beaucoup de bla-bla sur l'astronomie, parfaitement superflues à notre époque. Nous avons tout un passé sur le cinéma de science-fiction qui font que l'on peut maintenant entrer dans le vif du sujet sans se perdre en digressions. C'est quasiment chromosomique ! »



La petite maison isolée où vit le jeune héros subit l'assaut des militaires. Une séquence « finale » (filmée à Topanga Canyon, au Nord-Ouest de Los Angeles) qui fut réalisée... au tout début du tournage !

Mais comment économiser les scènes d'introduction, justement ? C'est un problème qu'il confia aux scénaristes Dan O'Bannon et Don Jakoby, les auteurs de **Lifeforce**, auquel Hooper mettait la dernière main en Angleterre pendant que **Invaders from Mars** entrait dans la première phase de la production.

Rappelons brièvement l'intrigue du film : le héros est un jeune garçon qui découvre un vaisseau spatial martien caché dans sa cour. Son père va voir de quoi il retourne et les martiens s'emparent de son esprit. Le petit garçon le sait, mais il n'arrive pas à se faire écouter des adultes et c'est avec une horreur grandissante qu'il constate que les envahisseurs prennent littéralement possession de tous ceux qui l'entourent.

Le petit garçon est au cœur de l'intrigue, et, comme chacun sait, non seulement il est difficile de travailler avec des enfants, mais encore ils sont toujours très mauvais. Mais là, Hooper a eu de la chance.

« Quand j'étais à Londres, il y avait un circuit de télévision à l'intérieur du St-James Club, et c'est comme ça que j'ai vu Hunter Carson dans **Paris, Texas**. Je connaissais Hunter depuis qu'il avait un an, parce que son père — l'écrivain L.M. « Kit » Carson — était un de mes vieux amis. J'avais déjà souvent travaillé avec des enfants, et celui-ci m'avait paru si naturel que j'ai pensé qu'il serait parfait pour le rôle. Je n'ai pas cherché longtemps, à vrai dire. »

Il engagea également la mère de Hunter, l'actrice Karen Black (**Trilogy of Terror**). « Comme j'avais retenu Hunter, je me suis dit que ce serait inespéré de prendre aussi Karen. C'est ainsi que son personnage a pris de l'importance. On ne les voit pas souvent ensemble, mais c'était une idée intéressante. »

Or Hunter est un enfant, et comme tous les enfants, il est soumis à certaines lois concernant le travail des mineurs, ce qui n'alla pas sans poser quelques problèmes lors du tournage... d'autant que Hunter figure pratiquement dans *toutes* les scènes du film ! Heureusement, à en croire Hooper, « c'est surprenant, mais nous n'avons eu aucun mal à retenir son attention à chaque instant. »

Disons même que Hunter a parfaitement compris le problème de Hooper : « Un jour, je m'efforçais de finir un plan avant sept heures du soir. C'était l'heure à laquelle le professeur venait le chercher, et il n'y avait pas à tergiverser. C'était une scène compliquée à régler, avec 200 figurants, des effets spéciaux et tout le tremblement, et ça ne marchait pas » se remémore Hooper. « Hunter me voyait secouer la tête d'un air pitoyable et il m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai expliqué qu'il fallait que je finisse la prise de vues à tout prix, parce que si je n'y arrivais pas le soir-même, je pouvais y renoncer ; le plan ne serait pas dans le film. Si ça ne pouvait pas se faire ce jour-là, ça ne se ferait plus jamais. Alors c'est là qu'il m'a dit : « Tobe, je resterai jusqu'à minuit s'il le faut, mais on y arrivera. « Et nous avons fini le plan, avant sept heures. »

Un long travail de réécriture...

Une fois la distribution arrêtée, il n'y avait plus qu'à écrire un bon scénario, ce qui n'était pas si facile. La première mouture remise par O'Bannon et Jakoby fut rejetée par Hooper pour la raison qu'elle faisait appel à une succession de flash-backs et que les personnages y étaient trop « plats ».

Hooper entrepris alors une tâche longue et fastidieuse : la réécriture et la restructuration du script afin de doter les personnages d'un peu plus de vie. Dans le processus, les assistants de Hooper, David Lipman et David Womark, furent mis à contribution au même titre que le scénariste Stewart Schoffman, et c'est la version de Womark et Lipman qui fut finalement retenue par Hooper et la Cannon, au grand dépit de la Guilde des Scénaristes (tout le monde se bagarre encore pour savoir quel(s) nom(s) sera ou seront crédité(s) au générique...). Mais Hooper n'est pas un ingrat... « David et David sont vraiment fantastiques ! » s'exclame-t-il enthousiaste. « Comme assitants réalisateurs, ils sont très efficaces, et le fait que ce soient eux qui aient écrit le scénario ne les a pas perturbés un instant. Je croyais que ça leur poserait peut-être un problème, mais une fois le scénario terminé, c'était fini ; ils ont repris leur travail normalement. Et puis c'était un énorme avantage de les avoir sous la main lorsqu'il fallait procéder à un changement de détail en cours de tournage. C'était une expérience très enrichissante, et je serais prêt à la renouveler le cas échéant. »

Les problèmes de distribution et de scénario une fois réglés, Hooper s'attaqua à « la décoration du film conformément à mon style de mise en scène ». L'agencement intérieur du vaiseau spatial martien, reconstitué dans un gigantesque entrepôt du port de San Pedro, est tout ce qu'il y a de plus phallique et vaginal ; ce n'est pas un hasard : « On retrouve beaucoup de Karl Jung dans la conception du film. La syntaxe du cauchemar fait partie intégrante de la narration, et j'ai amplement ponctionné les rêves et le secteur réservé aux cauchemars dans la psyché. Pour moi, il y a des règles psychologiques immuables à ne pas transgresser lorsqu'on veut communiquer la notion de cauchemar au moyen d'une imagerie immédiatement perceptible. »

Massacré par la critique

Il faut dire que Hooper n'a pas quitté le domaine du cauchemar depuis la sortie de **Lifeforce** ; après le déluge de critiques négatives et les traits venimeux de O'Bannon, « j'en étais arrivé au point de ne plus vouloir en entendre parler », avoue Hooper. « Si on n'en avait pas coupé 27 minutes et si le film avait conservé son titre

original de **Space Vampires**, on l'aurait vu sous un jour entièrement différent. Les 27 minutes qui manquent sont justement toute la partie « vampires de l'espace » du film ; c'était une partie importante de l'intrigue. Le fait de l'enlever nous a obligés à restructurer complètement l'histoire et je crois que c'était une erreur.
Quant au titre, si la TriStar qui distribuait le film a préféré troquer **Space Vampires** contre **Lifeforce**, c'est qu'« il leur faisait peur. Ils étaient allergiques à ce titre depuis le début ; ils ont donc décidé d'en changer et de lancer le film avec une campagne qui devait faire croire à tout le monde qu'on allait leur montrer **2001**. Et le résultat ne pouvait que donner un spectacle bourré d'un humour dévastateur, sans les 27 minutes indispensables à la compréhension du problème ».

Il faut dire que si les gens riaient en sortant de la salle, ce n'était pas toujours comme Hooper l'aurait voulu : une partie des rires étaient intentionnels ; le reste découlait des erreurs de montage de la TriStar.

« Il y avait des moments d'humour dans le film, évidemment, mais la différence entre l'humour et le ridicule résidait justement dans les séquences qui ont été coupées. Ça ne devait pas être un film grave, mais ce n'était pas non plus une comédie. Il devait y avoir de l'humour dedans, un humour proche de celui de **Massacre à la tronçonneuse** : impitoyablement méchant et basé sur l'outrance. Les scènes incriminées une fois coupées, il n'en restait rien du tout. »
Mais Hooper n'est pas rancunier.
« Ça n'a pas envenimé mes relations avec eux. C'est la vie. D'ailleurs, la Cannon n'y était pour rien, c'est avec la TriStar que ça s'est passé. Ils avaient investi de l'argent et ils avaient l'impression que c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire. Disons que c'est une expérience assez habituelle dans ce métier. Personne n'a fait ça spécialement pour m'embêter, et je ne vois pas pourquoi je leur en voudrais. Ce sont des choses qui arrivent, malheureusement. Quand les gens mettent de l'argent dans une entreprise, ils ont un droit de regard dessus, pour le meilleur ou pour le pire. Ils peuvent même le flanquer directement par la fenêtre si ça leur chante. »
Et c'est bien ce que qu'il leur reproche.
« Pour moi, c'est un film inachevé. Il y a une vidéo de *mon* film qui circule quelque part, et c'est un film de deux heures sept minutes » affirme-t-il. « Le changement de titre et la campagne publicitaire en ont fait quelque chose de prétentieux, ce que le film n'était pas. Cette espèce d'escroquerie vous revient toujours en pleine face. Elle m'a heurtée de plein fouet. »
Et durement, puisqu'elle venait inutilement ranimer la vieille querelle sur **Poltergeist**, durant le tournage duquel tout ce qu'il aurait fait c'était d'aller chercher le café... Mais pour lui, le débat sur le thème de ***Qui a vraiment fait Poltergeist***? est bien de l'histoire ancienne.
« Ça appartient au passé ; je n'en entends plus guère parler, maintenant. Enfin, je crois qu'il y a des gens qui s'en souviennent, évidemment, mais ça ne m'atteint



Des effets spéciaux fulgurants pour l'un des remakes les plus attendus de l'année par les fans américains.



plus. C'est fini » reprend Hooper. « Les gens ont compris, maintenant, qu'en mettant son seul nom sur un film, Spielberg en prenait possession. C'est comme la MGM ou tout autre label. C'est comme si on disait que **Gremlins** est un film de Spielberg. Et Joe Dante, alors ? Le fait d'attribuer un film à Steven parce qu'il arbore son nom rappelle le phénomène Cecil B. De-Mille. »

D'autres projets fantastiques...

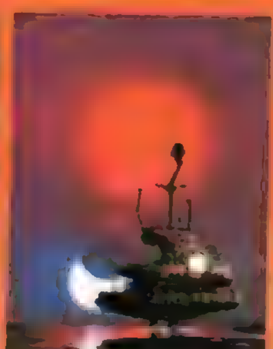
Hooper nous confirme qu'on lui a bien demandé de mettre en scène un **Poltergeist II**, mais qu'il a refusé en raison d'engagements préalables avec la Cannon, car autrement il aurait accepté avec joie. Mais d'après ce qu'on raconte, « le film qu'ils sont en train de faire n'a pas grand chose à voir avec celui sur lequel nous avions travaillé à la fin de **Poltergeist** », dit-il. « Mon **Poltergeist II** aurait fait appel à l'armée et tout le quartier aurait été bouclé. Il y était question d'un terrain entier, avec une maison et une boule de feu suspendue à cinq mètres du sol ; celle que l'on voit à la fin du premier **Poltergeist**. Finalement, une équipe de savants entrait dans la boule de feu et pénétrait dans cette dimension que j'appelle *the dead zone*, la zone morte, qui est une sorte de filtre dans lequel les choses... les forces qui en émergent chargées d'une énergie négative sont filtrées et restent prisonnières. On y retrouvait la famille qu'on connaît déjà. »
Même si **Invaders form Mars** a du succès, il n'envisage pas de tourner le dos à l'horreur et à la science-fiction : « C'est drôle, ça me plaît, et je ne suis pas du genre à mettre en scène **Divorce à Hollywood** », déclare-t-il. « Je fais ce qui me plaît et presque tout ce qu'on me propose relève de ces deux genres, alors... »
Il doit prochainement travailler sur **Massacre à la tronçonneuse II**, qu'il écrit avec L.M. « Kit » Carson, et qu'il doit faire avec sa femme, costumière, et son fils de 20 ans, qui, dit-il, « a déjà commencé à fabriquer les accessoires osseux nécessaires. »
Une précision : il a bien l'intention de s'attaquer à la production du film. « Et il se pourrait même que je le mette en scène ! Tout dépend de l'avancement des travaux de post-production de **Invaders from Mars**, parce que la Cannon voudrait pouvoir sortir **Massacre à la tronçonneuse II** pour la fin de l'année. De la façon dont les choses se présentent, il est probable que je devrai tourner le film tout en supervisant le doublage, le mixage et les effets sonores de **Invaders from Mars** !»
Une fois **Massacre à la tronçonneuse II** terminé, « je crois que je vais beaucoup voyager et passer un certain temps dans des salles de cinéma à rencontrer le public », nous confie-t-il. « Les gens n'ont pas toujours les mêmes goûts, et la réception d'un film est différente suivant les endroits. » Cela dit, il admet volontiers que sa famille n'est pas aussi enthousiasmée que lui à la perspective de ces déplacements. « Je crois, en fait, que je serai forcé de partir tout seul », conclut-il... ■

(Trad. : Dominique Haas)

FANTASTIQUES!
LES LIVRES DU CATALOGUE ILLUSTRÉ I. MÉDIA
Envoi sur demande

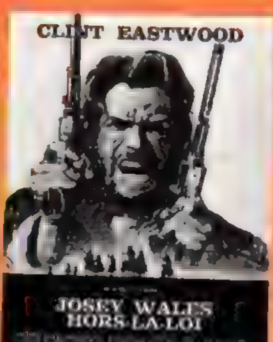


Gérard Lenne LE CINÉMA FANTASTIQUE 1895/1970
Mythes et histoires du cinéma fantastique, la poésie des pionniers, le merveilleux des classiques, les tendances actuelles. Une réflexion passionnante sur le genre.
Format 21,5 × 28 cm, 196 pages noir et blanc, broché . . **240,00 F**

Elson/Moore LES NAVIRES DE L'INFINI
96 pages d'illustrations hyperréalistes en couleur pour voyager autour de JUPITER et affronter des vaisseaux spaciaux délirants et explosifs !
Format 21 × 29 cm, broché........................**100,00 F**





François Guérif CLINT EASTWOOD
Que fait Eastwood dans une sélection d'ouvrages plutôt fantastiques ? Nous sommes fans, c'est tout. Une superbe monographie par le meilleur spécialiste du maître.
Format 21,5 × 28 cm, 207 pages, broché . . . . **135,00 F**





Philippe/Ross LES VISAGES DE L'HORREUR
Giallo, Gore, Maquillages... tous les grands thèmes du cinéma fantastiques de A à Z.
Format 21,5 × 27,5, 208 pages, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur, broché ....**185,00 F**

BON DE COMMANDE A RETOURNER A I. MÉDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Je commande

- ☐ LE CINÉMA FANTASTIQUE . . . . 240,00 F
- ☐ LES NAVIRES DE L'INFINI . . . . 100,00 F
- ☐ LES VISAGES DE L'HORREUR . . . . 185,00 F
- ☐ CLINT EASTWOOD . . . . 135,00 F

TOTAL . . . . ☐
+ port et emballage
12,00 F par livre : 12 ×. . . . . . ☐
AU TOTAL . . . . ☐

NOM .... PRÉNOM ....
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL .... VILLE ....
PAYS ....

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*



LES « MAÎTRES DE L'UNIVERS » AU CINÉMA !

Entretien avec le producteur Edward R. Pressman

par Laurent Bouzereau

C'est cet été que commencera le tournage de **Masters of the Universe**, avec Dolph Lundgren, le Drago de **Rocky IV**. « Le scénario doit rester secret » déclare son producteur, Edward Pressman, « mais je peux vous révéler quelques informations. Le script a été écrit par David Odell, à qui l'on doit celui de **Dark Crystal**. **Masters of the Universe** est une épopée, un film d'aventures basé sur les jouets Mattel, dans lequel Dolph Lundgren incarne un super-héros, un surhomme appelé « He-Man ».

Un film pour les fans de *Star Wars*...

Mais pourquoi un tel film, et en quoi constitue-t-il un défi ? « George Lucas ne nous donnant plus de nouveaux épisodes de **La Guerre des étoiles**, j'ai eu l'impression que c'était le moment de combler le vide qu'il laissait », nous explique Edward Pressman. « Par ailleurs, c'est bien un défi que de trouver un moyen de traduire à l'écran, et pour un public essentiellement adulte, ce qui n'est encore, pour l'instant, qu'un phénomène intéressant les enfants, le public que nous visons étant celui de **la Guerre des étoiles**. »

Il y a trois ans que Pressman s'intéresse au projet, pour lequel David Odell écrivit un scénario, mais ce n'est que récemment, en le voyant dans une émission à la télévision, que le producteur se rendit compte que son He-Man était Dolph Lundgren : « Je n'avais pas vu **Rocky IV** ! J'ai donc eu de la chance de me trouver devant la télévision ce soir-là. Je n'avais aucune idée préconçue quant à l'interprète du rôle. C'est comme ça que j'avais déjà choisi Arnold Schwarzenegger : en le voyant dans **Pumping Iron**, je m'étais tout de suite dit que c'était le Conan que je cherchais ! »

Edward R. Pressman est certainement l'un des plus prestigieux producteurs de Hollywood. On lui doit la découverte d'un grand nombre de réalisateurs et d'acteurs à qui il a donné leur première chance et qui sont aujourd'hui à la tête de l'industrie cinématographique américaine. Et pourtant, il ne colle absolument pas avec l'image que l'on se fait traditionnellement du producteur dans toute sa splendeur : Edward Pressman est l'homme le plus ouvert du monde ; c'est un individu honnête, calme et précis, qui parle très librement de son métier.

Contrairement à presque tous les autres producteurs, il aime en effet monter des projets auxquels les autres ne croient pas...

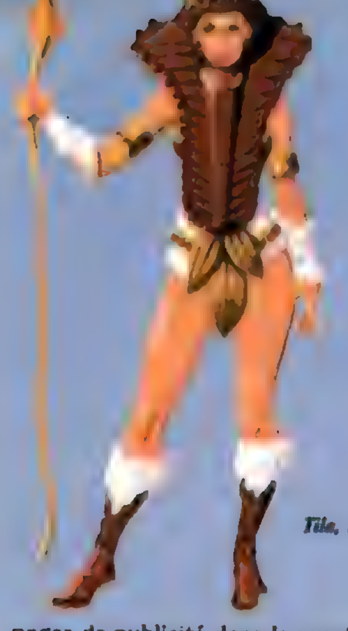
Masters of the Universe — « les maîtres de l'univers » — marquera les débuts à la réalisation de Gary Goddard, auteur de nombreux scénarios dont **Tarzan, the Ape Man** pour la MGM et à qui l'on doit la mise en scène du fabuleux spectacle Conan du parc d'attractions des studios Universal. Edward Pressman prenait un risque en lui confiant, pour un coup d'essai, un film d'aventures fantastiques à gros budget, mais il n'est pas inquiet : « Gary a plusieurs cordes à son arc, et c'est délibérément que j'ai confié ce film à un nouveau venu dans le domaine de la mise en scène. Je craignais qu'un réalisateur parfaitement rodé ne mette pas tout son cœur dans l'entreprise. Je sais bien que je prends un risque, mais d'un autre côté, j'ai l'assurance que Gary investira beaucoup, sur le plan émotionnel, dans ce film, et je crois que c'est un atout non négligeable. Je suis sûr qu'il donnera le meilleur de lui-même à la réalisation de ce film et qu'il apportera une conception originale aux **Maîtres de l'Univers**. »

S'amuser » avec des projets à risque...

C'est en entreprenant des « projets à risque » que Edward Pressman « s'amuse le mieux », pour reprendre ses propres termes : « J'ai pris plus d'intérêt à faire **Conan le Barbare** que sa séquelle, **The Destroyer**, parce que j'étais bien conscient du risque que je courais en entreprenant cette première aventure. Elle a rapporté tellement d'argent que le succès de la seconde était presque assuré. »

Masters of the Universe est un film Cannon, la firme la plus dynamique actuellement dans le domaine de la production : elle n'avait pas moins de cinquante

Le Maître d'Armes.



Tila, la déesse guerrière.

pages de publicité dans le numéro spécial de Variety consacré au Marché du Film de Los Angeles ! Cela dit, les produits de Menahem Golan et Yoram Globus ne sont pas toujours du meilleur goût (il ne faut pas oublier que c'est à eux qu'on doit les films de Chuck Norris) ; et pourtant, il semblerait qu'ils soient devenus plus exigeants sur la qualité ces derniers temps : « Golan et Globus sont des gens merveilleux ! » déclare Edward Pressman. « Ils savent prendre des décisions rapides. On verra bien ce que l'avenir leur réserve, mais en ce qui me concerne, j'avais proposé **Masters of the Universe** à plusieurs studios, et ils ont tous fait beaucoup d'histoires. Alors qu'avec Cannon, en une demi-heure, nous avions signé le contrat. »

Selon Pressman, les autres producteurs contactés ne croyaient pas que le film puisse avoir du succès ailleurs qu'auprès des enfants : « Tandis que chez Cannon, ils ont tout de suite été persuadés qu'il pourrait aussi intéresser un public adulte ».

Mais la Cannon n'a-t-elle pas réduit le budget originalement prévu ? Réponse : « Nous ne nous sommes pas fixés de limite précise et ils ont des accords privilégiés avec les syndicats d'acteurs. Nous faisons donc des économies de ce côté-là. Mais d'un autre côté, Dolph Lundgren nous coûte plus cher que prévu. »



Dolph Lundgren (« Rocky IV ») sera la vedette des « Maitres de l'Univers » made in Hollywood.

Une pleïade d'excellents films fantastiques...

Dernièrement, Edward Pressman a produit un film d'aventures de science-fiction intitulé **Cherry 2000** (pour Orion), réalisé par Steve De Jarnett à partir d'un scénario signé Michael Almereyder, et mettant en scène Melanie Griffith **(Body Double)** et Ben Johnson. « **Cherry 2000** est un film fantastique futuriste : un homme tente de mettre au point un robot féminin mais il lui faut trouver un substitut pour le corps. Il fait équipe dans ses recherches avec Melanie Griffith, et il est bientôt amené à choisir entre une femme en chair et en os — avec l'inconvénient qu'elle a son mot à dire — et un robot femelle. C'est un film passionnant, très adulte, dont le mélange de thèmes n'est pas sans rappeler **Back to the Future**. »

C'est également à Edward Pressman que l'on doit deux des meilleurs films fantastiques et d'horreur de tous les temps : **Sisters** et **Le Fantôme du Paradis**, tous deux signés De Palma. Les deux hommes se retrouveront le temps de porter au théâtre une version « en direct », sur scène, du **Fantôme du Paradis**. « Le spectacle devrait être prêt pour l'automne 1987 », nous révèle Pressman. « Pour cela, Brian a dû réécrire la partition musicale. Pour une raison qui m'échappe, il ne voulait pas que Paul Williams mette son nez dans le projet. Entretemps, Brian aura tourné **Wise Guys** pour la Paramount. »

Le célèbre Musclor, l'homme le plus fort de l'Univers !

Edward Pressman décrit De Palma comme « un homme froid au-dehors et bouillant à l'intérieur. Il dit toujours ce qu'il pense. Il lui est arrivé de critiquer mes projets. Il avait parfois raison, mais quand il avait tort, il a toujours fini par l'admettre ».

Au nombre de ses projets, il a l'intention de porter à l'écran **Martians Go Home !** d'après le célèbre roman de science-fiction. Le film sera mis en scène par David Odell. Pressman se propose également de produire le prochain film de Jean-Jacques Beneix, un thriller.

Edward Pressman n'a décidément pas usurpé son titre de Maître de l'univers cinématographique !

(Trad. : Dominique Haas)



L'ennemi juré de Musclor, Skeletor, le seigneur des ténèbres (illustrations : © Mattel, Inc. 1983)

LES EFFETS SPÉCIAUX AU CINÉMA

II

LE TRAVELLING MATTE

par Marc E. Louvat

Le travelling matte, procédé optique permettant de combiner des acteurs filmés en studio à des décors filmés en extérieur, trouve ses origines dans le procédé de séparation colorée appelé Dunning

Le Dunning

Cette technique utilisable exclusivement pour les films en noir et blanc vit le jour un peu avant les années 30. Le Dunning était le résultat d'années de recherches dans la technique cinématographique de trois ingénieurs américains : Dodge, Pomeray et Caroll Dunning qui lui donnera son nom. Ce procédé permettait de rassembler deux prises de vue sur une même pellicule sans aucun effet de surimpression. Sa première utilisation remonte à juin 1927 dans une scène du film *Silver Comes Through*, où l'on voyait un cheval sauter d'un train en marche.
Pour expliquer cette technique, prenons un exemple simple : Un homme regarde passer une automobile à travers sa fenêtre. Pour des raisons techniques cette scène n'a pu être tournée en direct, et on fait appel au Dunning. Pour l'obtention de l'image souhaitée, trois étapes vont être nécessaires. En premier lieu, on va filmer une scène de la rue avec une voiture y circulant; image que l'homme est censé voir à sa fenêtre. Une fois développé, on vire le positif obtenu en jaune orangé, positif que l'on place ensuite émulsion contre émulsion avec un film négatif vierge panchromatique.
La seconde étape va consister à baigner les éléments du décor en studio — dans le cas présent, une portion de mur et un encadrement de fenêtre — d'une lumière jaune-orangée, monochrome, semblable à la coloration du positif que l'on vient de tirer. Derrière l'ouverture de la fenêtre, on place un écran bleu (couleur complémentaire du jaune-orangé). Il ne reste plus qu'à filmer l'acteur dans le décor.
Techniquement, les choses se passent ainsi : le film positif orangé montrant la scène de rue va servir de filtre, ne laissant passer que les rayons orangés (acteur et décor), et en bloquant tous les rayons bleus (écran bleu). Ainsi, seules les parties claires du positif seront traversées par la lumière bleue et vont se retrouver reproduites sur le négatif, les parties foncées du positif neutralisant la lumière bleue. La scène de rue est alors impressionnée à la place du fond bleu. (Fig. 3)
Au tirage positif, on obtiendra donc une image composite.
Ce principe ingénieux ne sera pas longtemps utilisé, car trop contraignant : nécessité d'une caméra de type spécial souvent à 4 magasins pour permettre l'enroulement des deux films, contrainte liée à l'éclairage qui doit être parfaitement semblable à la coloration du positif, sans compter le manque de netteté dû à l'ajustement plus ou moins précis du négatif et du positif orangé.
De plus, avec l'apparition de la couleur vers 1934 (trichromie Technicolor), le Dunning perdra une grande partie de son intérêt.
Il sera remplacé par les découvertes photographiques utilisant la « rear projection ».
Superman s'élançant dans les airs, l'Enterprise croisant une planète inconnue, une poursuite en speederbike, sont les nouvelles images, les images du cinéma d'aujourd'hui. Aussi, pour intégrer personnages, maquettes animées ou véhicules à des paysages hors du commun, il convient d'avoir une haute technique.
Aujourd'hui, le nec plus ultra en matières d'images composites, c'est le travelling matte.
Tout comme le Dunning, il s'agit encore de combiner des images tournées en studio avec des plans filmés en extérieur.

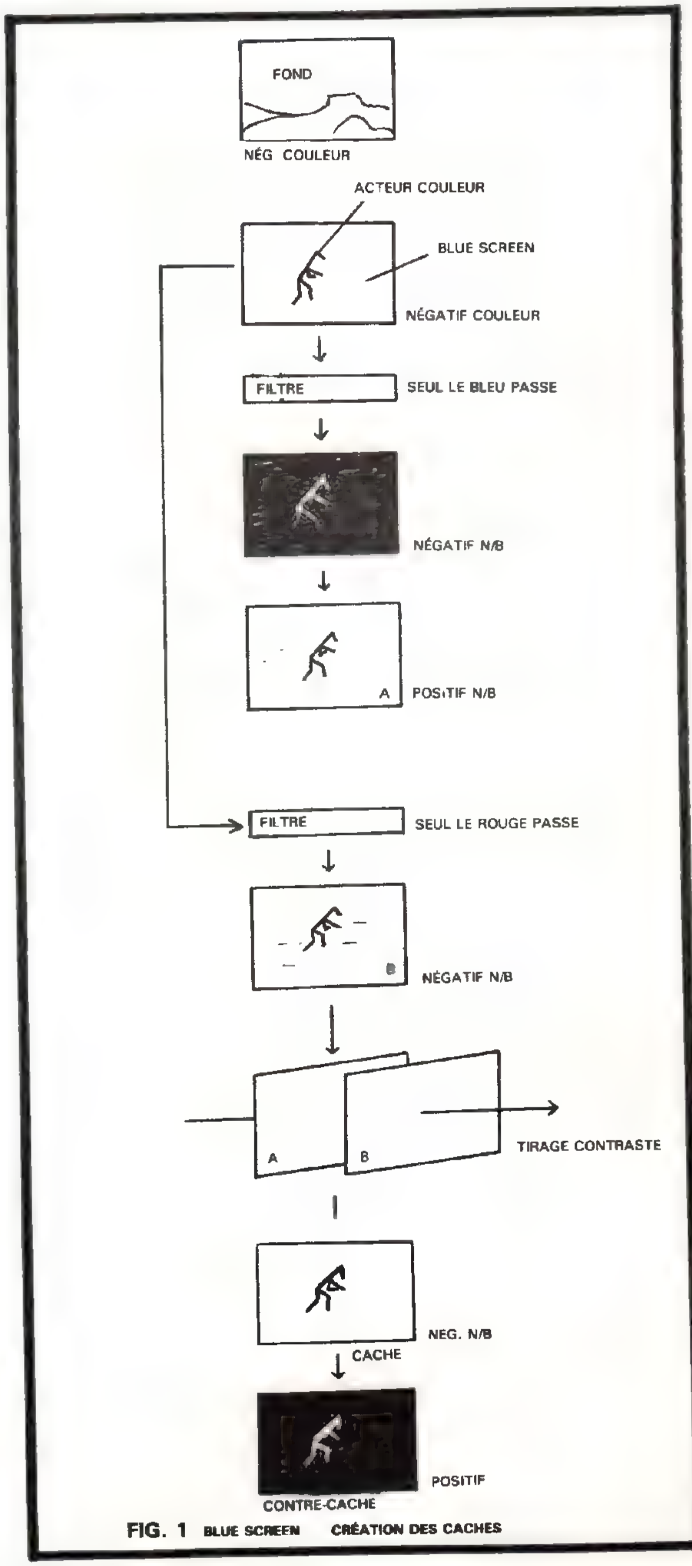


FIG. 1 BLUE SCREEN CRÉATION DES CACHES

Travelling matte

Le travelling matte est l'une des techniques fondamentales des effets spéciaux optiques de ces 20 dernières années. C'est le moyen de combiner deux images en une, à l'inverse de la « rear projection » qui consiste à filmer des acteurs devant un fond pré-filmé. Le travelling matte intègre l'acteur en action dans le décor et permet de multiplier les images à insérer. Par exemple, la scène de la bataille contre l'Etoile noire dans *Jedi* était composée de plusieurs dizaines d'images réunies en un plan composite.
Les deux techniques les plus répandues sont celles du « Blue screen » et de la « Sodium light », la première étant la plus utilisée.

Blue screen

La technique du « Blue screen » est la plus ancienne des deux. Elle requiert plusieurs étapes. Avant tout, prenons un nouvel exemple simple : Un homme marchant sur la Lune.
La première étape consistera à filmer cet homme marchant sur un sol artificiel de décor, avec comme toile de fond un écran peint ou éclairé en bleu. Ainsi, au départ on disposera de deux films négatifs couleur, l'un représentant le décor environnant (sol lunaire), l'autre représentant le personnage sur fond bleu. C'est à

Ci-dessus : réalisation d'une séquence requérant la technique du blue screen pour « Le retour du Jedi ».

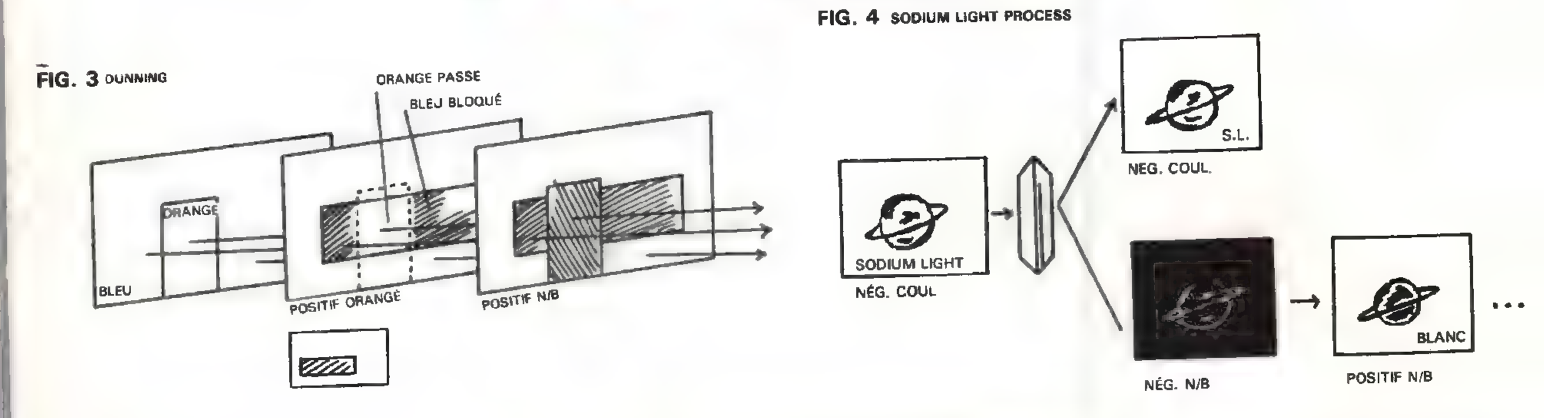
Ci-dessous : un plan de « L'empire contre-attaque ».

partir de ce dernier film que l'on va commencer à travailler. On réalisera un film négatif noir et blanc par tirage à travers un filtre ne laissant passer que les rayons bleus. Le négatif ainsi obtenu aura donc un fond sombre, le personnage apparaissant en silhouette claire. De ce négatif on tirera un positif (silhouette foncée sur fond clair), c'est-à-dire l'inversion du premier. Puis, on procèdera à un traitement spécial permettant d'augmenter les contrastes (Film A) (Fig. 1).

Parallèlement, on réalisera un second film noir et blanc à travers un filtre ne laissant passer que les rayons rouges. Le personnage ayant été filmé devant un fond bleu, ce dernier n'impressionnera pas la pellicule et l'on se trouvera en possession d'un film comportant une silhouette grise et un fond clair (film B). De nouveau, on appliquera un traitement au négatif obtenu permettant d'augmenter le contraste. On ne tire pas de positif.
En superposant, les films A et B, on obtiendra un négatif comportant une silhouette parfaitement noire et un fond par contraste parfaitement clair, après traitement contrastant.


Une préparation au travelling matte pour « The Greatest American Heroes ».

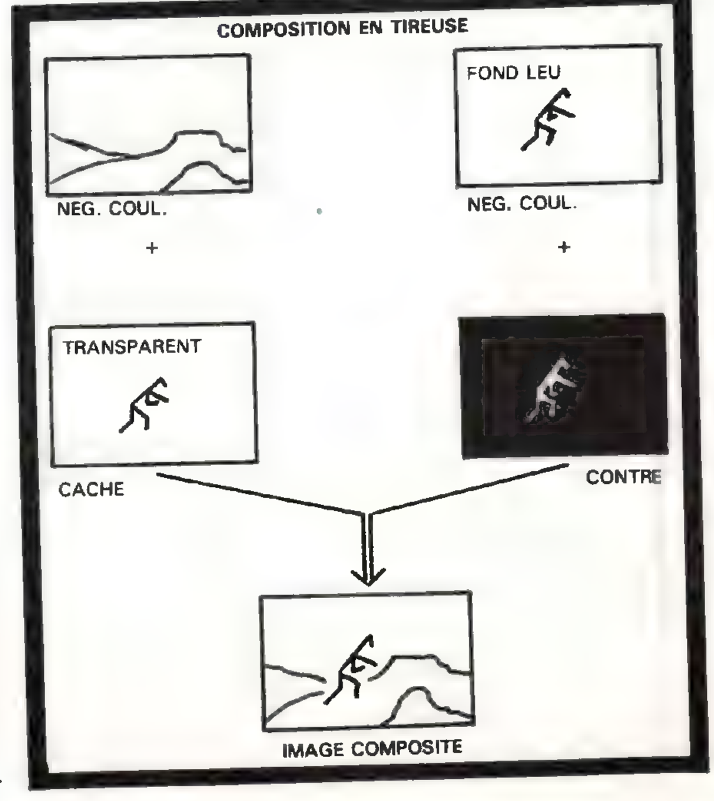
mière blanche afin de supprimer tout rayon jaune de l'écran sur lui.
Le procédé utilise une caméra munie d'un prisme qui va diviser la lumière en deux images identiques enregistrées simultanément sur deux pellicules distinctes. Le prisme est lui même muni de filtres et transmet une image de l'acteur et du fond sur l'un des films (en couleur), alors que la seconde image transmise sur le second film (en noir et blanc) n'enregistre pas le fond. Il en résulte un négatif sur lequel le fond est sombre et le personnage en clair. (Fig. 4).
Dès lors, cette technique rejoint celle du « Blue screen », avec les traitements du négatif en haut contraste, etc.
Il est remarquable que ces techniques qui datent tout de même de plus de 20 ans ne cessent d'être améliorées notamment en ce qui concerne les caméras (Beam Splitting Camera utilisée pour le procédé à la lumière de Sodium, caractérisée par son prisme placé derrière les lentilles qui dédouble les images), mais aussi les tireuses optiques de plus en plus précises.
Par ailleurs, l'arrivée des moyens vidéo offre la possibilité de compo-



Puis, par inversion on obtient le contre-cache (silhouette claire, fond noir). Les opérations suivantes s'effectuent au moyen d'une tireuse optique. On y superpose d'une part le cache (silhouette noire, fond clair) et le négatif couleur du décor, et d'autre part le contre-cache (silhouette claire, fond noir) et le négatif couleur du personnage au fond bleu. L'amalgame des deux superpositions nous donnera au tirage l'image composite souhaitée. (Fig. 2).

Sodium Light Process

Plus particulièrement développé en Angleterre après son introduction et son développement par la Rank (société britannique qui importait les films et les techniques des Etats-Unis vers l'Europe), le Sodium Light Process est devenu par la suite l'une des techniques favorites de la Walt Disney Production, qui l'utilisa en particulier pour *Mary Poppins* en 1963.
Ce procédé a quelques avantages par rapport au blue screen : le spectre de la lumière aux vapeurs de sodium est très étroit et ne laisse aucune trace sur le négatif. Cette technique est quand même assez proche de la précédente. Ainsi, l'acteur joue-t-il devant un écran lumineux, éclairé par des lampes aux vapeurs de sodium. L'acteur lui même est fortement éclairé en lu-

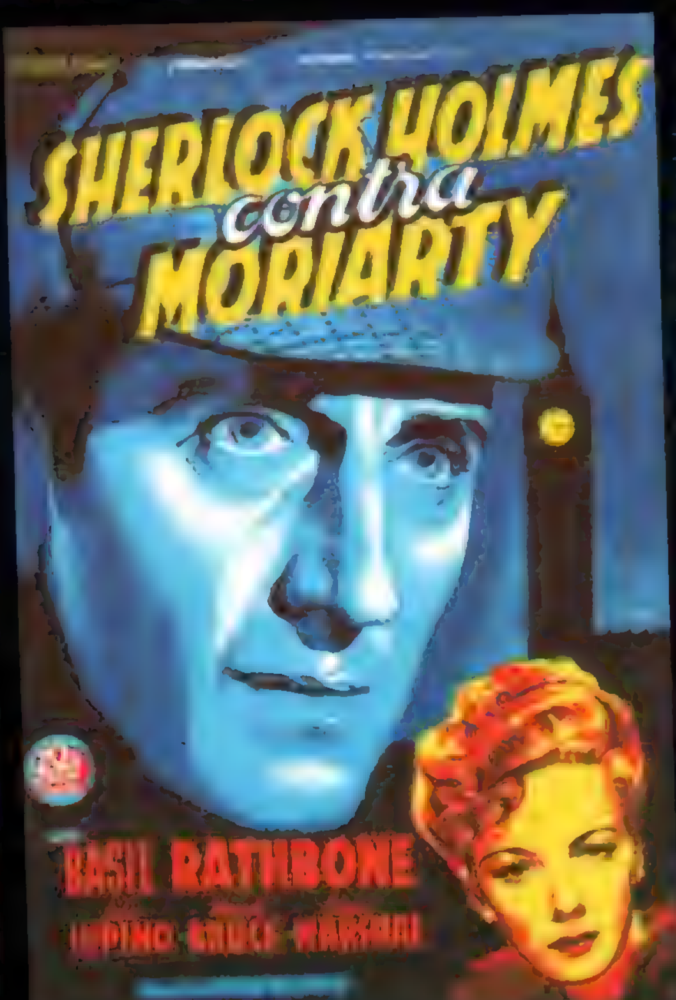


ser des images électroniquement. On se sert encore de l'écran bleu, mais seulement en tant que fond neutre, la technique faisant le reste. Néanmoins, les procédés de synthèse en cinéma restent très complexes et exigent une très grande précision, notamment pour la synchronisation du mouvement des personnages et celui de la caméra par rapport au décor. Cette précision explique l'utilisation presque obligatoire de l'ordinateur et du pilotage des caméras par commandes numériques lorsqu'il s'agit d'images mêlant l'animation aux décors réels.
Si Superman vole dans le ciel de Metropolis, c'est qu'auparavant, un avion ou un hélicoptère ont filmé sa trajectoire et que tous les composants de l'image ont été synchronisés sur celle-ci.
Naturellement, on peut dépasser le simple stade de l'intégration acteur studio/extérieur. Le travelling matte est souvent utilisé en animation, ou pour les prises de vues de maquettes.
Le principe reste le même. Qui plus est, le décor de fond peut être déjà un film à images composites, auquel on ajoute un élément supplémentaire à condition que dans la perspective de l'image cet élément occupe le premier plan.
La Technique est alors au service du Rêve...

Après avoir incarné le plus convaincant des Sherlock Holmes (voir nos deux chapitres précédents), Basil Rathbone termina sa brillante carrière sous le signe du Fantastique, aux côtés d'autres prestigieuses vedettes du genre tels Boris Karloff, Vincent Price, Peter Lorre, Lon Chaney Jr, John Carradine et Bela Lugosi !

Des récits de terreur inspirés d'Edgar Poe aux aventures de science-fiction soviétiques « remontées » aux USA, il apporta son efficace collaboration à de nombreux films de l'A.I.P., et fut même convié à se produire à la Maison Blanche par le Président Kennedy !

Illustration ci-contre : reproduction des affiches originales espagnoles de trois des plus célèbres aventures de Sherlock Holmes immortalisées sur grand écran par Basil Rathbone.





BASIL RATHBONE, ACTEUR DU FANTASTIQUE

par Pierre Gires

Troisième partie : Dix ans de films fantastiques

Basil Rathbone et sa femme : Ouida.

A l'exception de *The Last Hurrah* et *Pontius Pilate*, Rathbone n'allait plus tourner que dans des scénarios fantastiques durant la dernière décade de sa vie : le meilleur y côtoie le pire, ainsi que nous allons le détailler.

Il est d'abord engagé chez les United Artists pour y être la vedette d'un traditionnel film de terreur sous la direction de Reginald Le Borg : *The Black Sleep* qui semblait un descendant des productions Universal des années 40, non seulement par son réalisateur (qui dirigea maintes fois Lon Chaney Jr) et ses acteurs (Rathbone y étant secondé par Bela Lugosi, John Carradine et Chaney Jr), mais surtout par son sujet. Rathbone y incarne un chirurgien britannique en 1872 qui pratique des expériences sur des cerveaux humains vivants, à la recherche du remède capable de guérir sa femme qui est dans le coma depuis plusieurs mois par suite d'une tumeur au cerveau. Pour endormir ses cobayes involontaires, il leur administre une drogue indienne qui leur donne l'apparence de la mort (d'où le « sommeil noir » du titre). Les victimes du Dr Caldman-Rathbone, lamentables épaves croupissant dans un sous-terrain infect, réussiront à s'évader et à se débarrasser de leur tortionnaire.

Lugosi n'a qu'un rôle assez effacé de valet muet (ce devait être le dernier film qu'il put terminer malgré une santé alors déjà très déficiente), Carradine, Chaney Jr et l'énorme Tor Johnson rivalisent d'apparence horrible en tant qu'humains ravalés au rang des animaux, Akim Tamiroff campe un aide-complice du chirurgien-fou avec force regards féroces, et enfin Rathbone personnifie le glacial savant que rien n'arrête dans sa criminelle résolution avec la belle autorité qui l'a toujours caractérisé. Malgré son exceptionnelle affiche, ce ne fut là qu'une œuvre moyenne, comparée aux produits similaires de jadis, la principale faiblesse résidant dans le script qui reprend un thème certes intéressant mais développé de façon plutôt conventionnelle, sans innover aucunement. Il reste pour les aficionados du film de terreur, cette belle brochette d'acteurs, parmi lesquels Rathbone se détache nettement, facilement même.

Retour au théâtre

Le théâtre reprend ensuite ses droits : Rathbone joue Oberon dans « Le songe d'un nuit d'été » puis, en 1957, il incarne l'Inquisiteur dans la version télévisée de *The Lark (L'alouette)* de Jean Anouilh auprès de Julie Harris (Jeanne d'Arc) et de Boris Karloff (l'évêque Cauchon), événement que les cinéphiles américains ont dû apprécier à sa juste valeur. Après quoi, sur scène, il devient sir Robarts, l'avocat de « Witness for Prosecution » (« Témoin à charge ») d'Agatha Christie, que Charles Laughton devait incarner peu après dans un film inoubliable réalisé par Billy Wilder. Toujours en 1957, il paraît dans un « Aladin », musical avec Sal Minéo en Aladin, ce qui lui donne l'occasion de pousser la romance pour la première fois. En 1958, il tourna sous la direction de John Ford *The Last Hurrah (La dernière fanfare)* drame d'un politicien (Spencer Tracy) perdant une élection, ce qui le conduira à une fatale crise cardiaque. Rathbone incarnait un banquier adversaire politique de Tracy, leur affrontement au cours de plusieurs dialogues étant le sommet d'un film réunissant une pléiade de vétérans comme Pat O'brien, Ricardo Cortez, Wallace Ford, Donald Crisp, Frank Mac Hugh et John Carradine, en journaliste ami de Rathbone.

Trois années vont alors s'écouler sans que Basil Rathbone réapparaisse sur les écrans, des années pourtant fort occupées par le théâtre, la télévision ainsi qu'un « One-Man Show » intitulé « A evening with Basil Rathbone » au cours duquel il récitait de nombreux textes classiques où Shakespeare, Shelley et Edgar Allan Poe étaient à l'honneur.

Sur les planches, il interpréta encore « Dark Angel » jusqu'à ce qu'un jour de 1960, il soit pris d'un malaise au cours d'une représentation et doive interrompre ses activités quelques temps, véritablement épuisé par un travail acharné qui depuis longtemps ne lui laissait aucun répit, par sa propre volonté bien entendu.

Ce n'est qu'au cours de l'été 1961 qu'il reprit le travail et se rendit à Rome pour y tourner sous la direction d'Irving Rapper *Pontius Pilate* où il incarna le grand prêtre Caïphe, opposé à Jean Marais qui, en Ponce Pilate, ne fut pas aussi probant que Rathbone lui-même dans ce même rôle en 1935.

En 1962, deux excellents films fantastiques l'attendaient. Ce fut d'abord *The Magic Sword (L'épée enchantée)* de Bert I. Gordon dans lequel il interprétait le principal rôle, celui du sorcier Lodac séquestrant une belle princesse (Anne Helm) que six vaillants chevaliers essayent de libérer malgré tous les obstacles diaboliques placés sur leur route par Lodac (géant, boules de feu, vampire, dragon bicéphale, etc.). De convaincants Effets Spéciaux ont seuls permis la matérialisation de cette belle légende médiévale où l'impossible n'a pas droit de cité, où règnent en maître la magie et son sinistre sosie la sorcellerie. Une impressionnante collection de nains, gnomes et autres disgrâciés de la nature (certains sont le résultat d'un savant maquillage, d'autres, hélas, non !) peuplent l'effrayant château du redoutable Lodac, que Rathbone campe superbement, drapé dans une immense cape rouge. Pour contrecarrer ses plans, une bonne sorcière vient en aide aux preux chevaliers et, pour en finir se métamorphosera en panthère pour tuer Lodac : Estelle Winwood, au visage de gargouille, l'incarne avec force grimaces et réflexions humoristiques nuisant au sérieux du propos. Dans un décor de film de cape et d'épée se déroulent de nombreuses séquences fantastiques telles que l'attaque de l'ogre, l'horrible métamorphose du visage de la femme-vampire ou le combat contre le



« The Black Sleep » tourne en 1956 sous la direction de Reginald le Borg.



Basil Rathbone dans « Saint John and the Seven Curses ».

dragon On notera dans la distribution la présence d'un jeune géant qui, depuis, a fait son chemin. Richard Kiel, récemment ennemi patenté de James Bond

Deux films de terreur pour l'A.I.P.

Après le sorcier, l'hypnotiseur : Rathbone incarne Carmichael, disciple de Mesmer, qui prolonge artificiellement la vie de l'esprit de M. Valdemar dont le corps est physiquement mort, dans l'adaptation de la nouvelle d'Edgar Poe « La vérite sur le cas de Monsieur Valdemar » qui constitue l'un des trois sketches de *Tales of Terror (L'empire de la terreur)* de Roger Corman. On sait que le jeune Corman, dans sa série d'illustrations des « Histoires extraordinaires » de Poe, a mobilisé tous les spécialistes du film d'épouvante hollywoodien alors encore en activité, de Karloff à Lorre et de Chaney Jr à.. Rathbone à qui il a offert ce personnage rendu haïssable par le chantage exercé sur la femme de Valdemar qu'il convoite Ce machiavélique mesmériste est l'un des rôles les plus odieux de Rathbone, face à la frêle Debra Paget et au moribond Vincent Price. La dernière séquence où le corps en décomposition de Valdemar se lève pour châtier l'infâme, est une vision hideuse que les censeurs ont impitoyablement raccourcie dans la plupart des pays, dont le nôtre Sans que nous nous en doutions alors, ce film fut pour nous, spectateurs français, l'adieu à Rathbone en effet, tous ses films postérieurs sont inédits chez nous, hélas ! Or, il devait en tourner encore six !

Basil Rathbone publia en 1962 son autobiographie qui n'a malheureusement pas été traduite en français « In and Out of Character » il y était surtout question de son métier, de ceux qu'il avait connus en travaillant, à l'exclusion de ces détails « croustillants » qui constituent l'essentiel de la plupart des « mémoires » de vedettes ! Cette année-là, les *Holmès* de l'Universal furent réédités et programmés à la T.V., occasionnant un regain de popularité pour Rathbone qui fut invité à venir les présenter sur certains réseaux

En 1963, il ne tourne qu'un seul film, à nouveau pour l'American International Pictures, firme productrice des Corman-Poe, mais cette fois sous la direction de Jacques Tourneur. *The Comedy of Terrors*, farce comparable au *Corbeau* de Corman, c'est-à-dire que l'épouvante y régnait mais ponctuée de gags qui la désamorçait L'atout n° 1 de ce film est sa prestigieuse distribution, puisqu'il réunit pour une unique fois les quatre plus grands noms du fantastique encore vivants alors. Boris Karloff, Vincent Price, Peter Lorre et Rathbone Cette parodie mettait en scène deux fabricants de cercueils (Price et Lorre) qui, faute de clients, activent le trépas de quelques-uns pour faire marcher leur commerce L'un d'eux (Rathbone) s'avèrera particulièrement récalcitrant, ressuscitant maintes fois, à leur grande terreur Sa mort n'est qu'apparente car il tombe en catalepsie fréquemment, se réveillant dans la tombe, il en sort furieux et plein d'intentions homicides envers ceux qui, selon lui, l'ont prématurément enterré. Pastiche de Shakespeare surtout (et notamment de Macbeth), où les quatre vieux comédiens faisaient merveille, cette production, dont l'équipe technique était celle des films de Corman, n'obtint pas un franc succès, le public ayant crû avoir affaire à un vrai film de terreur à cause des quatre noms de ses protagonistes Karloff y jouait un gâteux qui finit par empoisonner son gendre en croyant lui administrer un remède, et l'ex-comique Joe Brown, un gardien de cimetière qui connaîtra bien des frayeurs. Ce savoureux pastiche, dans la lignée du *Corbeau* de Corman, curieusement inédit en France au cinéma, vient de sortir en vidéo, comblant ainsi un manque pour les amateurs.

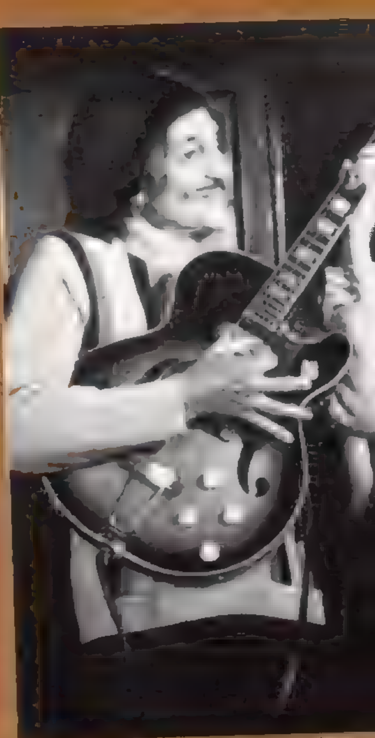
Peu de temps avant sa fin tragique à Dallas, le Président Kennedy invita l'acteur britannique à donner son One-Man Show à la Maison Blanche, honneur que bien peu de comédiens peuvent se flatter d'avoir connu. Toujours en 1963, Rathbone enregistra d'autres disques, textes de Rudyard Kipling, Edgar Poe encore, Nathaniel Hawthorne et même, ultime hommage à un alter ego, des nouvelles de Conan Doyle sur Sherlock Holmès

Sa carrière cinématographique était désormais en arrière-plan, la télévision la remplaçant avantageusement Des téléfilms comme *Victoria Regina* où il incarnait Disraëli auprès de Julie Harris, ou *Soldier in Love* où il était le duc d'York aurpès de Jean Simmons et de Claire Bloom, étaient aussi soignés que des productions pour grand écran En 1965, parmi d'autres succès du petit écran, citons sa participation à deux séries policières, l'une avec Gene Barry, l'autre avec Richard Chamberlain.

Sous contrat avec Roger Corman

Ce n'est qu'en 1966 qu'il revient au cinéma, engagé par le producteur Roger Corman pour interpréter le même personnage de savant dans deux films tournés en même temps, se passant dans le futur où Rathbone dirige, de la Terre, des expéditions interplanétaires, son rôle se bornant à converser avec les voyageurs de l'espace L'explication de ce bizarre contrat est la suivante Corman était devenu propriétaire d'un film russe, que nous connaissons en France sous le titre de *La planète des tempêtes*, de P Klouchantzev, et toutes les séquences se déroulant sur une autre planète, dans les deux productions Corman, devaient être « empruntées » au film soviétique procédé économique dont on pensera ce que l'on voudra, mais qui est, à nos yeux, une cuisine d'un goût douteux.

La première de ces deux productions réalisées par Curtis Harrington, était *Queen of Blood* où un vaisseau spatial revient de Vénus avec, à son bord, une belle extra-terrestre (Florence Marly) qui n'est autre qu'une vampire. Après avoir tué deux des membres de l'équipage du vaisseau qui l'a amenée, la blonde émule de



Basil Rathbone et Amadée Chabot dans



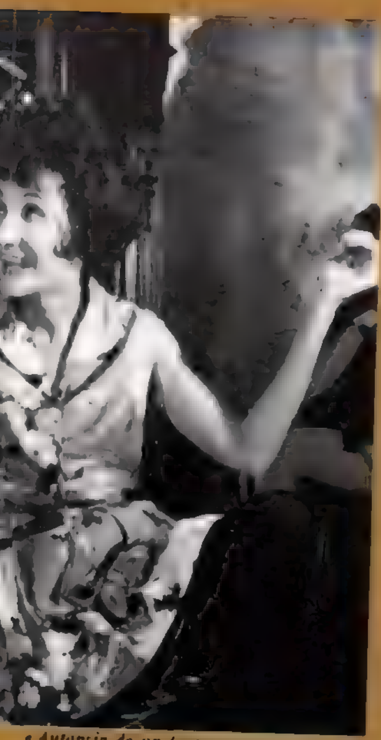


Vincent Price, Peter Lorre et Basil Rathbone dans « Tales of Terror ».

Dracula sera à son tour blessée, ce qui causera sa perte car elle est hémophile. Cependant, elle a pondu des œufs avant de périr, et le savant Rathbone aura le tort de ne pas les détruire. Les emprunts au film russe sont relativement limités, la partie se déroulant sur Terre occupant l'essentiel du script où Rathbone est bien entouré par John Saxon et Dennis Hopper.

Par contre *Voyage to a Prehistoric Planet* (que Curtis Harrington signa du pseudonyme de John Sebastian) comprend une majorité de métrage appartenant à *La planète des tempêtes*, séquences fort belles par ailleurs (exploration de la planète par les deux astronautes et le robot, attaque de dinosaures, paysages étonnants de marais, etc...). Dans le même décor et avec la même blouse blanche du film précédent, Rathbone, assisté de Faith Domergue, dialogue à travers l'espace ; la jeune fille est un véhicule spatial en orbite et sert de relais entre le savant-Rathbone et les explorateurs de Vénus, dont on ne voit presque jamais le visage et à qui on a donné une voix américaine par doublage.

Pour ces deux « economic-pictures », Basil Rathbone travailla seulement une semaine : La réputation de rapidité du réalisateur Roger Corman n'est, on le voit, pas infirmée par le producteur qu'il est désormais devenu.



« Autopsia de un fantasma ».

Rathbone enchaîna aussitôt chez L'A.I.P. en tournant pour la dernière fois en compagnie de son vieux copain Boris Karloff dans un des « Beach-Party-Pictures », série très populaire alors outre-Atlantique parmi les jeunes spectateurs. *Ghost in the Invisible Bikini* de Don Weis brassait allègrement la loufoquerie et le macabre, Rathbone essayant, en tant qu'homme de lois véreux, de spolier les héritiers du défunt Karloff, lequel, dans l'au-delà, est prévenu qu'il n'ira au Paradis que s'il accomplit une bonne action. Il revient donc sous son apparence charnelle pour contrecarrer les plans de Rathbone, en compagnie d'un charmant fantôme féminin (Susan Hart). Une bande de motards sont mêlés à l'affaire, et finalement Karloff ayant réussi à octroyer sa fortune à ses légitimes héritiers, reçoit la récompense céleste promise et, redevenu jeune et beau, regagne le ciel avec la belle fantôme. Ce script burlesque favorise plutôt Karloff, Rathbone y étant un méchant d'opérette pas très à son aise au milieu des jeunes Tommy Kirk et Nancy Sinatra qui monopolisent trop souvent l'écran en d'insipides séquences chantées.

Ses derniers films avec John Carradine

Au début de 1967, Basil Rathbone se rendit dans les studios mexicains en compagnie de John Carradine et de Cameron Mitchell pour y tourner *Autopsia de un fantasma* dans lequel Carradine incarnait Satan et Rathbone l'esprit errant d'un suicidé qui ne doit trouver le repos éternel que lorsqu'une femme sacrifiera sa vie pour lui. Ce script, signé du réalisateur, Ismael Rodriguez, rappelle étrangement celui de l'inoubliable *Pandora* d'Albert Lewin, mais il jouait la carte de l'humour puisqu'il mêlait aussi un savant-fou (Mitchell), un robot femelle qui s'éprend du maudit Rathbone, un pilleur de banques et un agent secret, en un carrousel très confus, le tout s'achevant par une explosion atomique. Rathbone s'amusa beaucoup à incarner cette âme en peine en quête d'une ...âme sœur, bien que très amaigri, il semblait alors encore très alerte et menait l'action avec entrain. Ce film mexicain ne devait jamais être projeté dans les pays anglo-saxons, mais seulement dans ceux de langue espagnole, les acteurs américains ayant été doublés comme toutes les productions fantastiques qui firent appel aux spécialistes hollywoodiens du genre.

Infatigable, Rathbone reprit son One-Man Show puis accepta, en Juin, de tourner ce qui devait être son dernier film, *Hillbillys in a Haunted House* de Jean Yarbrough, avec ses amis Chaney Jr et John Carradine, histoire farfelue d'espionnage et de faux spectres dans une vieille demeure où se promenaient aussi des squelettes ambulants et un gorille. Rathbone et Carradine, en vilains espions s'emparant de la formule d'un nouveau missile, seront terrorisés par tout un attirail d'apparence surnaturelle et seront finalement capturés. Tout cela, enrobé dans un mélange de chants et de musique pauvrement réalisé et sans grand intérêt, si l'on excepte les prestations de Carradine et Rathbone qui animent les rares bonnes séquences.

Reprenant aussitôt ses One-Man Show, l'acteur ressentit soudain une grande fatigue, sans autre signe alarmant de maladie. Son docteur lui ayant prescrit un simple repos, il regagna alors son appartement new-yorkais début juillet. Le 21 du même mois, sa femme le trouva affaissé sur un fauteuil, dans une pièce voisine où il s'était rendu : la mort avait fait son œuvre, brutalement, silencieusement.

Basil Rathbone immortalisé...

Plus de 80 films, des dizaines de pièces de théâtre et de téléfilms, des enregistrements de textes réputés, des centaines de One-Man Show, tel est le bilan dont peut être fier Basil Rathbone. Pour nous, cinéphiles, il demeurera dans nos mémoires comme l'un des plus valeureux acteurs que nous ayions eu la chance de connaître, grâce à l'universalité du film américain, et nous sommes certains que ceux qui ont eu le privilège de l'applaudir sur scène ne l'oublieront pas non plus. Il fit honneur à sa profession, et la servit avec conscience et avec tout son talent, qui était immense.

Hollywood, qui n'est pas toujours aussi ingrate qu'on l'écrit, a conservé sa mémoire : son nom est inscrit dans une étoile dorée, devant le Grauman's Chinese Theater, et son effigie en cire se trouve, costumée en Sherlock Holmès, auprès de celle de Nigel Bruce-Watson, au Wax Museum de Los Angeles, ce qui prouve bien, s'il en était besoin, que Basil Rathbone appartient désormais à l'Histoire du Cinéma Américain, dont il fut l'un des meilleurs acteurs.

P. Gires

FILMOGRAPHIE COMMENTÉE DE BASIL RATHBONE

par Pierre Gires

Abréviations : Sc. : scénariste **R.** : réalisateur **Déc.** : décorateur **Mus.** : musique **Maq.** : maquilleur **E.S.** : effets spéciaux **Ph.** : photo (cameraman) **Int.** : interprétation.
Le titre original est suivi du titre français s'il y a lieu, de la firme productrice et du pays d'origine.

1921.

INNOCENT. STOLL FILMS. GRANDE-BRETAGNE

Sc. : Leslie H Gordon **R.** : Maurice Elvey **Int.** : Basil Rathbone, Madge Stuart, Lawrence Anderson, Edward O'neill, Frank Dane, Ruth Mac Kay

Pour ses débuts, Rathbone incarne un artiste peintre amoureux d'une jeune orpheline

THE FRUITFUL VINE. STOLL FILMS. GRANDE-BRETAGNE

Sc. : Leslie H Gordon **R.** : Maurice Elvey **Int.** : Basil Rathbone, Valya, Robert English, Mary Dibley, Irène Rooke, Fred Raynham, Peter Dear, Teddy Arundell

Un mari et un amant se disputent la garde d'un enfant après la mort de la mère. L'amant (Rathbone) est le vrai père de l'enfant. Mélodrame. Il est curieux de noter qu'à cette même date Maurice Elvey réalisait un ***Chien des Baskerville.***

1923.

THE SCHOOL FOR SCANDAL. HP PRODUCTIONS GRANDE-BRETAGNE

Sc. : Frank Miller d'après une pièce de Richard Brainsley Sheridan **R.** : Bertran Philips **Int.** : Quennie Thomas, Frank Stanmore, Basil Rathbone, Sydney Paxton, John Stuart, Elsie Fraench.

Rathbone épouse une riche héritière pour sa seule fortune tout en courtisant une autre femme (mariée).

1924.

TROUPING WITH ELLEN. EASTERN PRODUCTIONS U.S.A

Sc. : Gerald Duffy **R.** : T Hayes Hunter **Int.** : Helen Chadwick, Gaston Glass, Basil Rathbone, Mary Thurman, Riley Hatch, Zena Keefe, Kate Blanke, Tyrone Power

Rathbone incarne un aristocrate amoureux d'une chorus-girl qui lui préfère un compositeur. Tyrone Power est le père du futur interprète de ***Mark of Zorro*** *que Rathbone affrontera en 1940.*

1925.

THE MASKED BRIDE (LA FIANCÉE MASQUÉE) MGM U.S.A.

Sc. : Carey Wilson d'après une nouvelle de Léon Abrams **R.** : Cristy Cabanne (et Joseph Von Sternberg non crédité) **Ph.** : Oliver Marsh **Déc.** : Cedric Gibbons. **Int.** : Mae Murray, Francis X. Bushman, Basil Rathbone, Roy D'Arcy, Fred Warren, Pauline Neff

Rathbone est un mauvais garçon, un apache parisien, tel qu'on les représentait alors : sa petite amie s'éprenant d'un millionnaire américain, Rathbone la force à voler un collier et la menace de mort si elle n'obéit pas. Rathbone joue les Valentino, exécutant plusieurs danses « apaches » Sternberg abandonna le tournage de ce mélo au bout de quinze jours.

1926.

THE GREAT DECEPTION. FIRST NATIONAL U.S.A.

Sc. : Paul Bern d'après une nouvelle de George Gibbs **R.** : Howard Higgin **Int.** : Ben Lyon, Aileen Pringle, Basil Rathbone, Sam Hardy, Charlotte Walker, Amelia Summerville, Lucien Prival

Film d'espionnage où Rathbone est un agent germanique.

1929.

THE LAST OF MRS CHEYNEY (LA FIN DE MADAME CHEYNEY) MGM U.S.A

Sc. : Hans Kraly et Claudine West d'après la pièce de Frederick Lonsdale. **R.** : Sidney Franklin **Déc.** : Cedric Gibbons **Ph.** : William Daniels **Int.** : Norma Shearer, Basil Rathbone, George Barraud, Herbert Bunston, Hedda Hopper

Pour son premier film parlant, Rathbone incarne un jeune lord amoureux d'une belle veuve qu'il surprend en train de voler un collier au cours d'une réception ; il veut qu'elle se donne à lui en échange de son silence. Le personnage esquissé dans ses premiers films s'épanouit ici, grâce à l'apport indispensable de la parole. Norma Shearer est très belle.

1930.

THE BISHOP MURDER CASE. MGM U.S.A.

Sc. : Lenore J. Coffe d'après un roman de S.S. Van Dine **R.** : Nick Grinde et David Burton **Déc.** : Cedric Gibbons **Int.** : Basil Rathbone (Philo Vance), Leila Hyams, Roland Young, Alec B Francis, George Marion, Carroll Nye, Zelda Sears, Charles Quatermaine, James Donlan, Delmer Daves

Premier rôle de détective pour Basil Rathbone, dont l'élégance vestimentaire est surtout mise à contribution, classique énigme sur une succession de meurtres. Philo Vance sera ensuite interprété par maints acteurs dont Warren William, Paul Lukas, Edmund Lowe, James Stephenson, Alan Curtis et William Wright

A NOTORIOUS AFFAIR. FIRST NATIONAL U.S.A

Sc. : Grubb Alexander d'après une pièce de Audrey Carter et Wawerly Carter **R.** : Lloyd Bacon **Ph.** : Ernest Haller **Int.** : Billie Dove, Basil Rathbone, Kay Francisn Montagu Love, Kenneth Thompson, Philip Strange, Gino Corrado.

Rathbone est un violoniste qui délaisse sa femme (B. Dove) au profit d'une comtesse qui favorise sa carrière par ses relations. Mais lorsqu'il sera victime d'une paralysie, c'est sa femme qui viendra le soigner, on le voit, Rathbone collectionnait les personnages peu reluisants, sentimentalement parlant.

THE LADY OF SCANDAL. MGM U.S.A

Sc. : Hans Kraly d'après une pièce de Frederick Lonsdale **R.** : Sidney Franklin **Déc.** : Cedric Gibbons **Int.** : Ruth Chatterton, Basil Rathbone, Ralph Forbes, Frederick Kerr, Nance O'neill, Herbert Bunston, Cyril Chadwick, Robert Bolder

Chassé-croisé sentimental où Rathbone est amoureux de deux femmes ; il est encore un noble courtisant notamment une femme mariée.

THIS MAD WORLD. MGM U.S.A.

Sc. : Clara Beranger d'après une pièce de François Curel **R.** : William De Mille. **Déc.** : Cedric Gibbons. **Ph.** : Pev Marley et Hal Rosson **Int.** : Day Johnson, Basil Rathbone, Louise Dresser, Louis Natheaux, Veda Buckland

Dans cet autre drame de guerre, Rathbone est cette fois un espion français qui s'éprend de la femme d'un général allemand, ce qui lui coûtera la vie.

THE FLIRTING WIDOW. FIRST NATIONAL U.S.A.

Sc. : John F Goodrich d'après une pièce d'Edward Woodley Mason **R.** : William Seiter **Ph.** : Sid Hickox **Int.** : Dorothy Mackaill, Basil Rathbone, Leila Hyams, William Austin, Claude Gilligwater.

Comédie où Rathbone, ayant reçu une lettre qui ne lui était pas destinée, se fait passer pour le destinataire de la lettre afin de courtiser celle qui la lui a adressée sans le vouloir. Tout finira par un mariage après qu'il ait révélé sa véritable identité

A LADY SURRENDERS. UNIVERSAL U.S.A

Sc. : Gladys Lehman d'après une nouvelle de John Erskine **R.** : John M Stahl. **Ph.** : Jackson Rose. **Int.** : Geneviève Tobin, Rose Hobart, Conrad Nagel, Basil Rathbone, Carmel Myers

Sur un paquebot en route vers l'Europe, Rathbone tombe amoureux d'une femme en instance de divorce mais celle-ci retourne vers son mari qui en aime une autre. La suite n'est qu'un affrontement entre les deux femmes, où Rathbone n'intervient plus.

SIN TAKES A HOLIDAY. PATHE PICTURES U.S.A.

Sc. : Horace Jackson d'après un roman de Robert Milton. **R.** : Paul Stein **Ph.** : John Mescall **Int.** : Constance Bennett, Kenneth Mac Kenna, Basil Rathbone, Rita La Roy, John Roche, Zasu Pitts.

Rathbone est un beau parisien (!) qui courtise une femme mariée (encore) mais celle-ci n'avait fait qu'un mariage blanc pour lequel elle avait été payée. Imbroglios, jalousies et happy-end s'ensuivront pour tous les personnages.

1932.

A WOMAN COMMANDS. RKO PATHE U.S.A.

Sc. : Thilde Forster. **R.** : Paul L Stein. **Ph.** : Hal Mohr **Mus.** : Nacio Herb Brown **Int.** : Pola Negri, Basil Rathbone, Roland Young, H.B Warner, Anthony Bushell, Reginald Owen, Frank Reicher.

Remplaçant au dernier moment Laurence Olivier tombé malade, Rathbone incarne un officier amoureux d'une danseuse de cabaret (Pola Negri dans son premier film parlant) qui est aussi aimée du Roi (R Young). Elle épouse le monarque, ce qui déplaît à ses sujets. La bombe d'un révolutionnaire ayant mis fin aux jours du roi, le bel officier et la danseuse sont enfin réunis.

1933.

ONE PRECIOUS YEAR. PARAMOUNT GRANDE-BRETAGNE

Sc. : E Teemple Thurston d'après sa pièce « Driven » **R.** : Henry Edwards. **Int.** : Anne Grey, Basil Rathbone, Owen Nares, Flora Robson, Evelyn Roberts, Ben Webster, Robert Horton

Rathbone est encore amoureux d'une femme mariée, laquelle sait qu'elle n'a plus qu'une année à vivre, très mélodramatique, la « condamnée » apprenant enfin qu'un remède-miracle vient d'être découvert, lui assurant la guérison et le retour au foyer conjugal.

AFTER THE BALL. GAUMONT-BRITISH GRANDE-BRETAGNE

Sc. : J.O Orton **R.** : Milton Rosmer **Mus.** : Otto Stransky. **Int.** : Esther Ralston, Basil Rathbone, Marie Burke, Jean Adrienne, George Curzon.

Remake de ***Opera Ball****, film allemand musical : ce sont d nouveaux des chassés-croisés sentimentaux sans grande originalité*

LOYALTIES. ASSOCIATED TALKING PICTURES GRANDE-BRETAGNE

Sc. : W.P Lipscom d'après un pièce de John Galsworth **R.** : Basil Dean **Ph.** : Robert Martin. **Déc.** : Edward Carrick. **Int.** : Basil Rathbone, Heather Thatcher, Miles Mander, Joan Wyndham, Philip Strange, Alan Napier, Algernon West

Le meilleur film anglais de Rathbone, parmi les comédiens de futurs exilés hollywoodiens comme Miles Mander (que Rathbone-Holmes retrouvera dans ***Pearl of Death*** *en 1944) et Alan Napier, que Rathbone provoquera et désarmera, l'épée au poing, au début de* ***The Court Jester*** *en 1956) Notons que Basil Dean était assisté par un futur grand réalisateur Carol Reed.*

1935.

DAVID COPPERFIELD (DAVID COPPERFIELD) MGM. U.S.A.

Sc. : Howard Estabrook d'après l'adaptation par Hugh Walpole du roman de Charles Dickens. **R.** : George Cukor **Ph.** : Oliver T Marsh. **Déc.** : Cedric Gibbons. **E.S.** : Slavko Vorkapich **Mus.** : Herbert Stothart **Int.** : Freddie Bartholomew (David enfant), Frank Lawton (David adulte), Maureen O'Sullivan (Dora), W.C. Fields (Mr Micawbert), Basil Rathbone (Mr Murdstone), Lionel Barrymore (Dan Peggotty), Madge Evans (Agnès), Edna May Oliver (tante Betsy), Lewis Stone (Mr Wickfield), Elizabeth Allan (Mrs Copperfield), Roland Young (Uriah Heep), Elsa Lanchester (Clickett).

Le vrai démarrage de la grande carrière cinématographique de Rathbone. Autres versions : en 1911 aux U.S.A, en 1922 au Danemark (Réal. Anders Wilhelm Sandberg) en 1969 en Grande-Bretagne (Réal. Delbert Mann, Int. : Laurence Olivier, Ron Moody, Susan Hampshire...)

ANNA KARENINA (ANNA KARENINE) MGM. U.S.A.

Sc. : Clemence Dane et Salka Viertel d'après le roman de Léon Tolstoï **R.** : Clarence Brown **Déc.** : Cedric Gibbons **Ph.** : William Daniels **Mus.** : Herbert Stothart **Int.** : Greta Garbo (Anna), Fredric March (Vronsky), Basil Rathbone (Karenine), Freddie Bartholomew (Serge), Maureen O'Sullivan (Kitty), May Robson (comtesse Vronsky), Reginald Owen (Stiva) Reginald Denny (Yashvin)

Second grand succès pour Rathbone, cachant sa douleur de mari et de père pour conserver sa dignité. Notons que Eric Von Stroheim a travaillé sur ce film en qualité d'expert militaire.

A FEATHER IN HER HAT. COLUMBIA U.S.A.

Sc. : Lawrence Hazard d'après une nouvelle de I.A.R. Wylie **R.** : Alfred Santell. **Ph.** : Joseph Walker **Int.** : Pauline Lord, Basil Rathbone, Louis Hayward, Billie Burke, Wandy Barrie, Victor Varconi, Thurston Hall, Nydia Westman, Nana Bryant, David Niven

Dans cette comédie, Rathbone est un aristocrate alcoolique, loué par une femme du peuple pour apprendre à son fils à devenir un gentleman.

THE LAST DAYS OF POMPEI (LES DERNIERS JOURS DE POMPEI) RKO RADIO PICTURES U.S.A.

Sc. : Ruth Rose et Boris Ingster d'après une histoire de James Ashmore Creelman et Melville Baker **R.** : Ernest B. Schoedsack **Ph.** : Eddie Linden Jret Ray Hunt **E.S** : Vernon Walker et Harry Redmond. **Mus.** : Roy Webb. **Int.** : Pres-

ton Foster, Basil Rathbone, Alan Hale, John Wood, Louis Calhern, David Holt, Dorothy Wilson, Frank Conroy, William Mong, Edward Van Sloan, Wyrley Birch.

Malgré le titre, ce n'est pas une adaptation du célèbre roman de Bulwer-Lytton mais un script original produit et réalisé par l'équipe de ***King-Kong****. Merian C Cooper en étant le producteur et Mme Schoedsack la scénariste. Rathbone est un majestueux Ponce-Pilate, les combats de gladiateurs et l'éruption du Vésuve étant les « clous » attendus qui ne tiennent pourtant pas entièrement leurs promesses.*

A TALE OF TWO CITIES (LE MARQUIS DE SAINT-EVREMONT). MGM U.S.A.

Sc. : W.P Lipscomb et S.N Behrman d'après le roman de Charles Dickens. **R.** : Jack Conway (et Jacques Tourneur pour la séquence de la prise de la Bastille). **Ph.** : Oliver T. Marsh **Déc.** : Cedric Gibbons et Frederic Hope **Mus.** : Herbert Stothart **Int.** : Ronald Colman, Elizabeth Allan, Edna May Oliver, Basil Rathbone, Blanche Yurka, Réginald Owen, H.B. Walthall, Walter Catlett

Une superproduction, une très convaincante reconstitution de la Révolution et la meilleure adaptation du roman où Rathbone est la vivante image de la cruauté humaine. Autres versions : en 1911 aux U.S.A avec Maurice Costello, Norma Talmadge et Florence Turner, en 1917 aux U.S.A Réal : Frank Lloyd, Int. : William Farnum, Florence Vidor et Jewell Carmen, en 1958 en Grande-Bretagne. Réal : Ralph Thomas, Int. : Dirk Bogarde, Ian Bannen et Christopher Lee dans le rôle du marquis), en 1980, en Grande-Bretagne Réal : Jim Goddard, Int. : Peter Cushing et Barry Morse (le marquis).

CAPTAIN BLOOD (CAPITAINE BLOOD). WARNER BROS. U.S.A.

Sc. : Casey Robinson d'après le roman de Rafael Sabatini **R.** : Michael Curtiz. **Ph.** : Hal Mohr **Déc.** : Anton Grot **Mus.** : Eric Wolfgang Korngold **Maître d'armes** : Fred Cavens **Int.** : Errol Flynn, Olivia de Havilland, Lionel Atwill, Basil Rathbone, Ross Alexander, Guy Kibbee, Henry Stephenson, Robert Barrat, Hobart Cavanaugh, Donald Meek, Jessie Ralph, J. Carrol Naish, Yola D'Avril.

Le film qui révéla l'un des plus merveilleux acteurs qu'Hollywood ait jamais découverts Errol Flynn, qui crevait l'écran avec une souriante facilité comme nul autre après lui ne devait le faire. L'affrontement Flynn-Rathbone est l'un des sommets de cete grande production digne d'un Cecil B. de Mille, avec ses combats navals extraordinairement détaillés qui devaient être fréquemment réutilisés dans de postérieures aventures maritimes éditées par la Warner

KIND LADY. MGM. U.S.A.

Sc. : Bernard Shubert d'après la pièce d'Edward Chodorov. **R.** : George B. Seitz. **Ph.** : George Folsey **Mus.** : Edward Ward **Int.** : Aline Mac Mahon, Basil Rathbone, Mary Carlisle, Frank Albertson, Doris Lloyd, Eiley Malion

Rathbone incarne ici un étrange vilain étant invité avec sa famille par une riche Anglaise, lui et les siens deviennent peu à peu les maîtres du lieu, au point que la trop généreuse lady devient pratiquement leur prisonnière et n'ose rien faire pour les renvoyer. Remake en 1951 par John Sturges avec Ethel Barrymore et Maurice Evans (U.S.A.)

1936.

PRIVATE NUMBER (UNE CERTAINE JEUNE FILLE). 20TH CENTURY-FOX U.S.A

Sc. : Gene Markey et William Conselman d'après la pièce de Cleves Kinkead **R.** : Roy Del Ruth. **Ph.** : Peverell Marley **Int.** : Robert Taylor, Loretta Young, Basil Rathbone, Patsy Kelly, Joe Lewis, Marjorie Gateson, Paul Harvey, Jane Darwell

Remake de ***Common Clay*** *de Victor Fleming, 1930, avec Lew Ayres et Constance Bennett*

ROMEO AND JULIET (ROMEO ET JULIETTE). MGM U.S.A.

Sc. : Talbot Jennings d'après la pièce de William Shakespeare **R.** : George Cukor. **Ph.** : William Daniels. **Déc.** : Cedric Gibbons **Mus.** : Herbert Stothart. **Int.** : Norma Shearer (Juliette), Leslie Howard (Roméo), John Barrymore (Mercutio), Basil Rathbone (Tybalt), Edna May Oliver (la nurse), C. Aubrey Smith (lord Capulet), Violet Kemble Cooper (lady Capulet).



Basil Rathbone, jeune et séduisant Captain Blood.

Une distribution éclectique fait de cette production d'Irving Thalberg une digne transposition d'un chef d'œuvre du théâtre. Si le couple-vedette n'a plus l'âge de ses personnages, Rathbone, en Tybalt, fait aisément oublier que lui aussi avait vingt ans de plus que le Thybalt littéraire. Séquences de duels excellentes, pour lesquelles seul Rathbone n'a pas été doublé.

THE GARDEN OF ALLAH (LE JARDIN D'ALLAH). UNITED ARTISTS. U.S.A

Sc. : W.P. Lipscomb et Lynn Riggs d'après la nouvelle de Robert Hitchens. **R.** : Richard Boleslawski **Ph.** : Howard Greene (Technicolor). **Mus.** : Max Steiner **Déc.** : Sturges Carnes et Edward Boyle. **Int.** : Marlene Dietrich, Charles Boyer, Basil Rathbone, John Carradine, C. Aubrey Smith, Tilly Losch, Joseph Schildkraudt, Alan Marshall, Henry Brandon, Lucille Watson, Nigel De Brulier.

L'un des premiers films en Technicolor trichrome, dont les extérieurs furent captés dans le désert Mojave, près de Yuma (Arizona). Il obtint le premier Oscar pour Photographie en couleurs. Dans ce conflit cornélien d'un homme tiraillé entre son amour charnel et sa foi (Ch. Boyer), Rathbone est un comte, de Marlène qu'il s'efforce d'aider dans son cruel dilemne. Signalons aussi la composition de ***John Carradine*** *en sorcier arabe.*

1937.

CONFESSION (CONFESSION) FIRST NATIONAL U.S.A

Sc. : Julius Epstein et Margaret Le Vino d'après le scénario original de Hans Rameau **R.** : Joe May **Ph.** : Sid Hickox. **Déc.** : Anton Grot **Mus.** : Peter Kreuder. **Int.** : Kay Francis, Ian Hunter, Basil Rathbone, Donald Crisp, Jane Bryan, Dorothy Peterson, Laura Hope Crews

Remake de ***Mazurka*** *film allemand de Wilh Forst – 1936 – avec Pola Negri et Albrecht Schoennals. La version hollywoodienne utilise la même musique (signée Peter Kreuder dont les airs envahirent la France occupée quelques temps après). Rathbone incarne un compositeur qui sur le point de séduire une pure jeune fille, est abattu par la mère qui fut jadis sa victime sentimentale.*

LOVE FROM A STRANGER (L'ETRANGE VISITEUR) UNITED ARTISTS. GRANDE-BRETAGNE

Sc. : Frances Marion d'après la pièce de Frank Vosper basée sur la nouvelle d'Agatha Christie « Philomel Cottage ». **R.** : Rowland V. Lee **Ph.** : Philip Tannura **Int.** : Ann Harding, Basil Rathbone, Binnie Hale, Bruce Seton, Jean Cadell, Bryan Powley, Joan Hickson.

Première incursion de Rathbone dans le film de terreur (le titre prévu tout d'abord avait d'ailleurs été « A night of terror »). Il est excellent dans la tragique séquence finale où, après avoir savouré l'instant de la mise à mort de sa nouvelle victime – sa femme – il réalise que c'est lui qui va mourir et meurt réellement de peur. Un grand moment ! Remake en 1947 par Richard Whorf avec Silvia Sidney et John Hodiak

MAKE A WISH. RKO RADIO PICTURES. U.S.A.

Sc. : Gertrude Berg, Bernard Shubert et Earle Snell d'après une histoire de G Berg. **R.** : Kurt Neumann **Ph.** : John Mescall **Mus.** : Oscar Strauss **Int.** : Bobby Breen, Basil Rathbone, Marion Claire, Henry Armetta, Ralph Forbes.

Comédie sentimentale où Rathbone, à nouveau un compositeur, s'éprend d'une jeune veuve par l'intermédiaire du fils de celle-ci, le petit Bobby Breen qui ne devait pas égaler en renommée les Freddie Bartholomew et autres Mickey Rooney

TOVARITCH (CETTE NUIT EST NOTRE NUIT). WARNER BROS U.S.A.

Sc. : Casey Robinson d'après l'adaptation par Robert Sherwood de la pièce de Jacques Deval **R.** : Anatole Litvak **Ph.** : Charles Lang **Mus.** : Max Steiner **Int.** : Charles Boyer, Claudette Colbert, Basil Rathbone, Anita Louise, Melville Cooper, Isabel Jeans, Morris Carnovsky, Maurice Murphy, Montagu Love, Gregory Gaye

Invité à une réception à Paris, un commissaire soviétique (Rathbone) y est servi par d'anciens compatriotes, des Russes Blancs qu'il fit jadis torturer. Il ne les reconnaît pas, mais eux le reconnaissent. Curieusement, ce film, où Charles Boyer prend une leçon d'escrime, mais pas avec Rathbone, comprend dans sa distribution plusieurs des interprètes du ***Robin des Bois*** *qui va suivre. Il y eut en France en 1935 une première version de « Tovaritch » réalisée par Jacques Deval avec André Lefaur, Irène de Zilahy et Pierre Renoir.*

1938.

THE ADVENTURES OF MARCO POLO (LES AVENTURES DE MARCO POLO). UNITED ARTISTS. U.S.A

Sc. : Robert Sherwood **R.** : Archie Mayo **Ph.** : Rudolph Maté **Déc.** : Richard Day **E.S.** : James Basevi **Mus.** : Hugo Friedhofer et Alfred Newmann. **Int.** : Gary Cooper, Sigrid Curie, Basil Rathbone, Alan Hale, George Barbier, Ernest Truex, Binnie Barnes, Lana Turner, Stanley Fields, Harold Huber, H.B. Warner, Eugene Hoo, Helen Quann, Soo Yong, Henry Kolker, Hale Hamilton, War Bond, Jason. Robard s., Reginald Barlowe, Robert Greig

Une belle aventure plutôt qu'une reconstitution historique. Gary Cooper est un Marco Polo plus yankee que vénitien mais qu'importe ? Rathbone personnifie ici la cruauté asiatique digne d'un Fu Manchu (rôle qui lui eut convenu parfaitement) notamment dans la séquence des vautours. On remarque la toute jeune Lana Turner, dont la beauté déjà prometteuse éclipse la vedette norvégienne Sigrid Curie, dont la carrière devait être des plus brèves. Notons que John Ford a travaillé anonymement quelques jours sur ce film, simplement pour rendre service à Archie Mayo, malade

THE ADVENTURES OF ROBIN HOOD (ROBIN DES BOIS). WARNER BROS U.S.A

Sc. : Norman Reilly Raine et Seton I. Miller d'après une légende médiévale **R.** : Michael Curtiz et William Keighley **Ph.** : Sol Polito et Tony Gaudio (Technicolor) **Mus.** : Eric Wolfgang Korngold (Oscar) **Déc.** : Carl Jules Weyl (Oscar) **Maître d'armes** : Fred Cavens **Int.** : Errol Flynn, Olivia De Havilland, Basil Rathbone, Claude Rains, Eugène Palette, Alan Hale, Melville Cooper, Ian Hunter, Una O'Connor, Herbert Mundin, Montagu Love, Leonard Wiley, Robert Noble, Robert Warwick, Harry Cording, Howard Hill

Les qualificatifs les plus élogieux nous semblent insuffisants pour dire tout le bien que nous pensons de ce chef d'œuvre du film de cape et d'épée. Jamais l'équipe Curtiz-Flynn ne fut aussi dynamique, jamais aventure ne fut aussi exaltante, jamais personnages ne furent aussi bien campés. E. Flynn et B. Rathbone (bien doublés dans la version française par Jean Davy et Marc Valbel) nous régalent du plus spectaculaire duel jamais saisi par l'œil d'une caméra. O. De Havilland est exquise dans sa fragilité, C. Rains merveilleux de cynisme, E. Pallette et A. Hale truculents à souhait en frère Tuck et Petit Jean. Notons pour la petite histoire qu'Alan Hale a tenu ce même rôle de Petit Jean dans la version 1923 avec Douglas Fairbanks et dans la version 1950 avec John Derek intitulée ***Rogues of Sherwood Forest (La revanche des gueux)****, les autres* ***Robin des Bois*** *de l'écran ne valent pas la peine que l'on parle d'eux plus longuement (Richard Todd, Richard Greene, Lex Barker, Don Taylor, Davide Hedison, etc.)*

IF I WERE KING (LE ROI DES GUEUX). PARAMOUNT U.S.A

Sc. : Preston Sturges d'après une pièce de Justin Huntly Mc Carthy **R.** : Frank Lloyd. **Ph.** : Theodor Sparkuhl **E.S.** : Gordon Jennings **Int.** : Ronald Colman (François Villon), Basil Rathbone (Louis XI), Ellen Drew, C.V. France (Villon père), Henry Wilcoxon, Frances Dee (Katherine de Vaucelles), Heather Thatcher (la reine), Walter Kingsford (Tristan l'Ermite), Stanley Ridges (de Montigny), Ralph Forbes (Olivier le Daim), Bruce Lester, Alma Lloyd, Sidney Toler, Colin Tapley, John Miljan, Montagu Love, William Farnum, Lester Mattews, William Haade

Ne cherchons pas la vérité historique : pourtant tel qu'en sa cruauté on s'imagine le bon roi Louis XI, Rathbone le campe avec une hallucinante vérité qui lui valut sa seconde nomination pour l'Oscar. L'atmosphère sinistre des prisons médiévales où le monarque visite les captifs croupissant dans leurs cages est décrite avec réalisme. R. Colman est un Villon très (trop) sympathique, plus près de Robin Hood que du poète-bandit

THE DAWN PATROL. WARNER BROS U.S.A

Sc. : Seton I. Miller et Dan Totheroh d'après « Flight Commander » de J.M



Sauners et Howard Hawks R. : Edmund Goulding Ph. : Tony Gaudio Mus. : Max Steiner Int. : Errol Flynn, Basil Rathbone, David Niven, Donal Crisp, Melville Cooper, Barry Fitzgerald, Carl Esmond, Peter Willes, Morton Lowery, Michael Brooke, James Burke, Herbert Evans, Stuart Hall, Sidney Bracy

Ce remake du film de 1930 d'Howard Hawks inédit en France est recemment sorti en vidéo, c'est la dernière rencontre Errol Flynn-Rathbone, ce dernier ne devant plus jamais travailler a la Warner où Flynn devait encore, pendant dix années, jouer les redresseurs de torts avec la même réussite, soit dans des westerns, soit dans des films de guerre, soit enfin dans d'autres aventures de cape et d'épee où d'autres vilains lui seront offerts pour succéder à Rathbone, sans le faire oublier.

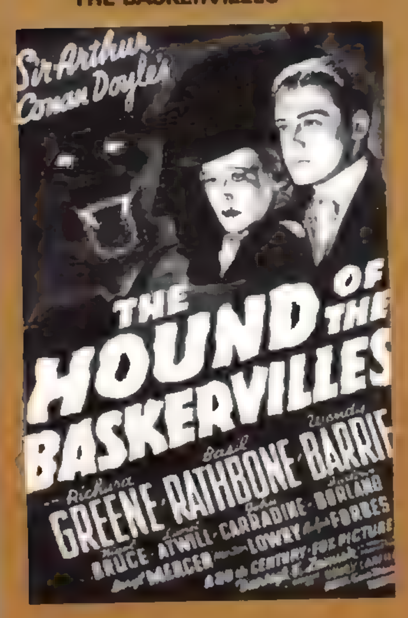
1939.

SON OF FRANKENSTEIN
(LE FILS DE FRANKENSTEIN).
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Willis Cooper. **R.** : Rowland V. Lee. **Ph.** : George Robinson. **Maq.** : Jack Pierce. **E.S.** John Fulton **Déc.** : Jack Otterson **Mus.** : Frank Skinner **Int.** : Basil Rathbone, Boris Karloff, Bela Lugosi, Lionel Atwill, Josephine Hutchinson, Donnie Dunnagan, Emma Dunn, Edgar Norton, Perry Ivins, Lawrence Grant, Lionel Belmore, Gustav Von Seyffertitz, Caroline Cook, Edward Cassidy, Michael Marks, War Bond, Harry Cording (et Dwight Frye dont le rôle a été coupé au montage).

Les quatre incomparables interprètes principaux, réunis pour la seule fois, font de ce dernier volet de la trilogie Frankenstein le digne successeur des œuvres de J. Whale.

THE HOUND OF THE BASKERVILLES



(LE CHIEN DES BASKERVILLE).
20TH CENTURY FOX. U.S.A.

Sc. : Ernest Pascal d'après le roman de Conan Doyle **R.** : Sidney Lanfield **Ph.** : Peverell Marley **Déc.** : Richard Day et Hans Peters **Mus.** : Cyril Mockridge. **Int.** : Richard Greene (sir Henry B.), Basil Rathbone (Sherlock Holmes), Nigel Bruce (Watson), Lionel Atwill (Dr Mortimer), Wendy Barrie (Beryl Stapleton), Morton Lowry (Stapleton), John Carradine (Barryman), Elly Malion (Mrs Barryman), Mary Gordon (Mrs Hudson), Ralph Forbes (sir Hugo B.), Barlowe Borland (Frankland), beryl Mercer (Mrs Mortimer), Harry Cording (Selden le forçat), Ian Mac Laren (sir Charles B.), E.E. Clive, Peter Willes, Ivan Simpson, John Burton, Dennis Green, Evan Thomas, Lionel Pape.

Bio-Filmographie de Nigel Bruce (1895-1953) Encore un acteur du théâtre britannique annexé par Hollywood ! Le bon Nigel débuta a l'écran en 1928 apres des années de souffrance dûes a une blessure de guerre (3 ans dans un fauteuil roulant) Ayant tourné une dizaine de films en Angleterre, il gagna Hollywood en 1934 et joua dans plus de 50 productions americaines Sa joviale silhouette, son air bon enfant, sa démarche pesante, sont bien connus des cinephiles On le vit surtout dans ***Treasure Island (L'île au Tresor)*** *de Victor Fleming – 1934 –* ***Becky Sharp*** *de Mamoulian – 1935 –* ***She (La source de feu)*** *d'Irving Pichel – 1935 –* ***The Trail of the Lonesome Pine (La fille du bois maudit)*** *d'Henry Hathaway – 1936 –* ***The Charge of the Light Brigade (La charge de la brigade légere)*** *de Michael Curtiz – 1936 –* ***Kidnapped (Le proscrit)*** *d'Alfred Werker – 1938 –* ***Suez*** *d'Allan Dwan – 1938 –* ***The Rains Came (La mousson)*** *de Clarence Brown – 1939 – l'un de ses rares personnages antipathiques, dont la mort, pendant le cataclysme, demeure mémorable* ***Suspicion (Soupçons)*** *d'Hitchkock – 1941 – qui suivit* ***Rebecca*** *– 1940 –* ***Eagle Squadron (L'escadrille des aigles)*** *d'Arthur Lubin – 1942 –* ***Gypsy Wildcat (La fière tzigane)*** *de Roy W Mc Neill – 1944 –* ***Son of Lassie (Le fils de Lassie)*** *de Sulvan Simon – 1945 –* ***The Two Mrs Carroll (La seconde madame Carroll)*** *de Peter Godffrey – 1947 –* ***The Exile (L'exile)*** *de Max Ophulus – 1947 –* ***Vendetta*** *de Mel Ferrer – 1950 – Après* ***Limelight (Les feux de la rampe)*** *de Chaplin – 1952 –. Il tourna le premier film en relief* ***Bwana Devil*** *de Arch Oboler puis dut cesser toute activite et renoncer aux repétitions de la pièce « Sherlock Holmes » avec Rathbone Une crise cardiaque le terrassa le 8 octobre 1953*

THE SUN NEVER SETS (FRÈRES HÉROIQUES) UNIVERSAL U.S.A

Sc. : W.P. Lipscomb d'après un histoire de Jerry Horwin et Arthur Fitz-Richards. **R.** : Rowland V Lee. **Ph.** : Rowland V. Lee **Ph.** : George Robinson **Déc.** : Jack Otterson. **Mus.** : Charles Previn **Int.** : Douglas Fairbanks Jr, Basil Rathbone, Virginia Field, Lionel Atwill, Barbara O'Neill, C Aubrey Smith, Melville Cooper, Mary Forbes, Arthur Mullinor, John Burton, Sidney Bracy, Cecil Kallaway, Theodore Von Eltz, Douglas Walton, Harry Cording

Cette aventure exotique, primitivement ecrite pour servir de base à en serial, fut condensée et reduite à l'affrontement de deux officiers et d'un fomenteur de revoltes indigenes Rathbone joue cette fois les heros, Atwill s'obstinant talentueusement à rester dans le camp des vilains.

THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES
SHERLOCK HOLMES)
20 TH CENTURY FOX U.S.A

Sc. : Edwin Blum et William Drake d'après la pièce de William Gillette. **R.** : alfred Werker **Ph.** : Leon Shamroy. **Déc.** : Richard Day et Hans Peters **Mus.** : Cyril Mockridge **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Ida Lupino, George Zucco, Alan Marshall, Terry Kilburn, Henry Stephenson, E.E Clive, Arthur Hohl, May Beatty, Mary Gordon, Peter Willes, George Regas, Mary Forbes, Frank Dawson, William Austin, Anthony Kemble-Cooper

C'est dans une scène de ce ***Sherlock Holmes*** *que Rathbone et Bruce sont representes au musee de cire de Los Angelès ils sont auprès*



de la statue decapitee par les bolas du tueur au pied bot Ce tueur est interpreté par George Regas (1890-1940) acteur d'origine grecque utilise pour des personnages exotiques souvent dangereux, on le vit en Mexicain dans ***Viva Villa*** *de Jack Conway – 1934 – en Indien dans* ***Daniel Boone*** *de David Howard – 1936 – et* ***Rose-Marie*** *de Van Dyke – 1936 – en prêtre asiatique dans* ***M. Moto Takes a Chance (M. Moto court sa chance)*** *de Norman Foster – 1938 – en Indien encore dans* ***The Cat and the Canary (Le mystere de la maison Norman)*** *d'Elliott Nuggent – 1939. Après* ***Sherlock Holmes***, *ou nous lui devons l'une des scènes les plus angoissantes, il joue un soldat de Basil Rathbone dans* ***The Mark of Zoro (Le signe de Zorro)*** *et meurt prematurément à la suite d une opération chirurgicale.*

RIO. UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Stephen Avery, Frank Partos et Edwin Mayer d après une histoire de Jean Negulesco **R.** : John Brahm **Ph.** : Hal Mohr **Mus** : Charles Previn **Int.** : Basil Rathbone, Sigrid Curie, Victor Mac Laglen, Robert Cummings, Leo Carrillo, Billy Gilbert, Irving Bacon, Irving Pichel, Maurice Moscovitch, Samuel Hinds, Ferike Boros.

En mari évadé du bagne qui veut supprimer l'amant de sa femme, Rathbone sait nuancer les sentiments tumultueux qui l'agitent et n'est ainsi pas si antipathique que le script veut nous laisser croire.

TOWER OF LONDON (LA TOUR DE LONDRES) UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Robert N Lee. **R.** : Rowland V. Lee **Ph.** : George Robinson. **Maq.** : Jack Pierce **Mus.** : Frank Skinner **Déc.** : Jack Otterson **Int.** : Basil Rathbone (Richard III), Boris Karloff (Mord, le bourreau), Barbara O Neill (reine Elizabeth), Ian Hunter (Edouard IV), Vincent Price (Clarence, duc de Gloucester), Nan Grey (lady Barton), John Sutton (John Wyatt), Miles Mander (Henry VI), Ralph Forbes (Henry Tudor), Leo Carroll (Hastings) Ronald Sinclair (prince Edward), Ernest Cossart.

Les sequences de batailles ont ete realisées par Ford L. Beebe (non credite au générique) La musique du ***Fils de Frankenstein*** *a ete partiellement reutilisee pour ce film, notons dans le générique la presence de John Rodion, fils de Basil Rathbone, dans un rôle tres bref puisqu'il est executé dès le debut du film sur l'ordre du roi Ian Hunter Plus tard, Laurence Olivier, en 1956, et Vincent Price, en 1962 reprendront le personnage de Richard III.*

1940.

RHYTHM ON THE RIVER.
PARAMOUNT U.S.A

Sc. : Dwight Taylor d'après une histoire de Billy Wilder et Jacques Thery **R.** : Victor Schertzinger **Ph.** : Ted Tetzlaff **Mus.** : Victor Schertzinger **Int.** : Bing Crosby, Mary Martin, Basil Rathbone, Oscar Levant, Oscar Shaw, Charlie Grapewin, Lilian Cronell, William Frawley

THE MARK OF ZORRO (LE SIGNE DE ZORRO) 20TH CENTURY-FOX

Sc. : John Taintor Foote d'après le roman de Johnston Mac Culley « The curse of Capistrano ». **R.** : R . Rouben Mamoulian **Ph.** : Arthur Miller **Mus.** : Alfred Newman **Maître d'armes** : Fred Cavens. **Int.** : Tyrone Power, Linda Darnell, Basil Rathbone, Gale Sondergaard, Eugène Pallette, Edward Bromberg, Robert Lowery, Montagu Love.

De Douglas Fairbanks à Alain Delon en passant par John Carroll et quelques autres, le personnage du justicier masqué camouflant son identité réelle sous une apparence inoffensive a toujours eu la faveur du public T Power en donne ici une image fort convaincante, face à un Basil Rathbone majestueusement hautain à qui l'opposera un duel qui fait date dans les annales du film de cape et d'épée, on regrette seulement que cette magistrale démonstration d'escrime vienne trop longtemps avant la fin de cette agréable aventure. Le titre de tournage etait « Le Californien ».

1941.

THE MAD DOCTOR.
PARAMOUNT U.S.A

Sc. : Howard J Green **R.** : Tim Whelan **Ph.** : Ted Tetzlaff. **Int.** : Basil Rathbone, Ellen Drew, John Howard, Barabara Allen, Ralph Morgan, Mann Kosleck, Kitty Keely, Hugh O'Connell, Hugh Sothern.

Nouveau personnage de tueur de femmes à la suprème élégance (une âme de Hyde dans un physique de Jekyll) où Rathbone est très convaincant Cependant, ici, contrairement à ***Love from a Stranger***, *il utilise une tierce personne pour accomplir ses forfaits*

THE BLACK CAT.
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Robert Lees, Fred Rinaldo, Eric Taylor et Robert Neville d'après Edgar Allan Poe. **R.** : Albert S Rogell **Ph.** : Stanley Cortez **Déc.** : Jack Otterson. **E.S.** : John Fulton **Mus.** : Hans J Salter **Int.** : Basil Rathbone, Broderick Crawford, Bela Lugosi, Hugh Herbert, Gale Sondergaard, Anne Gwynne

Le nom d'Edgar Poe figure dans le titre et au générique pour des raisons commerciales. Heureusement, les acteurs pallient quelque peu l'insuffisance notoire du script dont quatre scénaristes-maison sont pourtant responsables

INTERNATIONAL LADY
(CINQUIÈME BUREAU)
UNITED ARTISTS. U.S.A.

Sc. : Howard Estabrook d'après une histoire de Lloyd Sheldon et Jack De Witt. **R** : Tim Whelan **Ph.** : Hal Mohr **Mus.** : Lucien Moraweck. **Int.** : George Brent, Basil Rathbone, Ilona Massey, Gene Lockardt Francis Pierlot, Martin Kosleck, Marjorie Gateson, Leland Hodgson.

Promu inspecteur de Scotland-Yard, Rathbone combat les espions nazis et notamment la belle Ilona Massey, qui transmet ses messages à l'aide de ses chansons. Honnête intrigue d'espionnage comme on en tournait tant à cette époque.

PARIS CALLING (ICI LONDRES). UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Bejamin Glazer et Charles Kaufman. **R.** : Edwin L. Marin et Jean Negulesco. **Ph.** : Milton Krasner **Mus.** : Hans J. Salter **Déc.** : Jack Otterson **Int.** : Elizabeth Bergner, Randolph Scott, Basil Rathbone, Gale Sondergaard, Lee J. Cobb, Eduardo Ciannelli, Charles Arnt, Patrick O'Malley, Elizabeth Risdon, George Renavant, William Edmunds.

Cette fois, Rathbone est un Français collaborateur dans ce drame de la Résistance où un pilote de la R.A.F. (R. Scott) sera aidé et échappera aux Nazis grâce à un réseau clandestin auquel appartient l'héroïne prénommée Marianne (!). Ce film en vaut bien d'autres sur le même sujet, ses acteurs sont parfaits sauf justement la vedette féminine qui n'a pas même l'excuse d'être jolie.

1942.

FINGERS AT THE WINDOW. MGM. U.S.A.

Sc. : Rose Caylor et Lawrence Bachman d'après une histoire de Rose Caylor. **R.** : Charles Lederer **Ph.** : Harry Stradling et Charles Lawton **Int.** : Lew Ayres, Laraine Day, Basil Rathbone, Walter Kingsford, Miles Mander, Russel Gleason.

*En magicien-tueur-à-la-hâche, Rathbone est plutôt un personnage de film d'épouvante que de film policier. Il n'y a d'ailleurs pas de mystère, mais du suspense teinté de surnaturel (les personnes hypnotisées transformées en assassins contre leur volonté, ainsi que nous l'avons vu plus récemment dans **Telefon** de Don Siegel).*

CROSSROADS (LE MYSTÉRIEUX AMBASSADEUR). MGM U.S.A.

Sc. : Guy Trosper d'après une histoire de John Kafka et Howard Emmette Rogers. **R.** : Jack Conway **Ph.** : Joseph Ruttenberg **Mus.** : Bronislau Kaper **Déc.** : Cedric Gibbons. **Int.** : William Powell, Hedy Lamarr, Basil Rathbone, Claire Trevor, Felix Bressart, Margaret Wicherly, H.B. Warner, Guy Bates Post, Vladimir Sokoloff, Sig Rugman, Fritz Leiber, Frank Conroy, Philip Merivale.

*Il s'agit d'un remake du film français **Carrefour** de Kurt (Curtis) Bernhardt – 1938 – dans lequel Charles Vanel était l'amnésique, et Jules Berry le maître-chanteur-escroc dont Rathbone reprend le rôle, les vedettes féminines étant Tania Fedor et Suzy Prim.*

SHERLOCK HOLMES AND THE VOICE OF TERROR (S.H. ET LA VOIX DE LA TERREUR) UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Lynn Riggs d'après « His last bow » adapté par Robert D. Andrews et John Bright **R.** : John Rawlins. **Ph.** : Woody Bredell **Déc.** : Jack Otterson **Mus.** : Frank Skinner **Int.** : Basil Rathbone (S.H.), Nigel Bruce (Watson), Evelyn Ankers (Kitty), Reginald Denny (Barham), Henry Daniell (sir Lloyd), Mary Gordon (Mrs Hudson), Montagu Love (Général Lawford), Thomas Gomez (Meade).

*Tourné sous le premier titre de « Sherlock Holmes saves London ». On retrouve dès ce premier spécimen de la série Universal sur Holmes, Mary Gordon (1882-1963), cette sympathique vieille dame n'a pas souvent fréquenté le fantastique. On la vit dans **Mary Stuart** de John Ford, dans la version 1938 de **Kidnapped** d'Alfred Werker, d'après Stevenson, dans **Joe and Ethel turp call on the President**, loufoquerie de Robert Sinclair d'après Damon Runyon, etc. Mais on se rappellera surtout sa brève apparition au début de **La fiancée de Frankenstein** où, croyant tendre la main à son mari, elle aide le monstre Karloff à sortir des ruines du moulin, après quoi, constatant trop tard son erreur, elle est projetée dans le vide par la créature.*

SHERLOCK HOLMES AND THE SECRET WEAPON (S.H. ET L'ARME SECRÈTE). UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Edmund T. Lowe, Scott Darling et Edmund Hartmann d'après « The dancing men ». **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Lester White. **Déc.** : Jack Otterson. **Mus.** : Frank Skinner. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Lionel Atwill (Moriarty), Kaaren Verne (Charlotte), Dennis Hoey (Lestrade), William Post Jr (Dr Tobel), Mary Gordon (Mrs Hudson), Paul Fix (Muller), Harold De Becker (Peg Leg).

*Tourné sous le premier titre de « S.H. fights back ». Dennis Hoey (1893-1960) fut d'abord un jeune premier dans son pays natal, l'Angleterre, mais n'atteignit jamais le vedettariat. On le vit dans **The Man from Chicago** (Walter Summers-1930), **Love Lies** (Lupino Lane 1931), **The Good Companions** (Victor Saville-1933), **Lily of Killarney** (Maurice Elvey-1934), etc.*

*Emigré en Amérique, il émergea de l'anonymat en étant choisi pour incarner l'inspecteur Lestrade de Scotland-Yard dans la série Universal sur Sherlock Holmes. Parmi ses autres films américains citons : **Cairo** (Van Dyke-1942), **If Winter Comes** (Victor Saville-1947), **The Secret Garden** (Fred Mac Leod Wilcox-1949).*

1943.

SHERLOCK HOLMES IN WASHINGTON (S.H. À WASHINGTON). UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Bertram Milhauser et Lynn Riggs **R.** : Roy William Neill **Ph.** : Lester White **Déc.** : Hack Otterson **Mus.** : Frank Skinner **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Marjorie Lord (Nancy), George Zucco (Stanley), Henry Daniell (Easter), John Archer (Lt Merriam), Gavin Muir (Lang), Edmund MacDonald (Grogan), Don Terry (Howe), Bradley Page, Holmes Herbert.

*George Zucco (1886-1960) est un acteur de théâtre britannique qui ne débuta à l'écran qu'en 1931 quoiqu'émigré en Amérique dès le début du siècle. La scène l'ayant rappelé au pays natal, il tourna d'abord quelques films anglais sans grand renom, le premier étant une version de l'affaire Dreyfuss **The Dreyfuss Case** de Milton Rosmer, dont la vedette était Cedric Hardwicke. Installé définitivement à Hollywood en 1936, il devait y tourner près de 80 films dont la moitié s'apparentent à l'épouvante et au policier. On le vit opposé à Bulldog Drummond, à Charlie Chan, à Arsène Lupin, à Ellery Queen et à Nick, gentleman-détective, sans oublier Holmes en 1939. La terreur fut son fréquent champ d'action ; citons **The Cat and the Canary (Le mystère de la maison Norman)** d'Elliott Nuggent, où il est le notaire Crosby, première victime du tueur ; la série des **Mummy** avec Chaney Jr, où il joue le grand prêtre ; **Topper Returns (La dernière enquête de Topper)** de Roy Del Ruth – 1941 – où il est un docteur meurtrier ; **The Monster and the Girl** de Stuart Heisler – 1941 – **The Mad Monster** de Sam Newfield – 1942 – deux films où il est un savant-fou ; **Dr Renault's Secret** de Harry Lachman – 1942 – dans lequel il transforme un gorille en hybride presque humain ; **The Black Raven** et **Dead Men walk** de Sam Newfield – 1943 – ce dernier lui offrant un double rôle en tête d'affiche, l'un de ces personnages, tué par l'autre, devenant vampire ; **The Mad Ghoul** de James Hogan – 1943 –, encore un savant-fou ; **Voodoo Man** de William Beaudine – 1944 – où il sert le savant-fou Lugosi ; **Return of the Ape-Man** de Phil Rosen – 1944 – ; **House of Frankenstein** d'Erle C. Kenton – 1945 – où il est la victime de Karloff ; **Fog Island** de Terry Morse – 1945 – où il est un financier aux desseins meurtriers ; **The Flying Serpent** de Sherman Scott – 1946 – où il joue un archéologue utilisant un étrange oiseau préhistorique pour protéger un trésor Aztèque ; **Scared to Death** de Christy Cabanne – 1947 – avec à nouveau Lugosi qui terrorise et assassine la femme du docteur Zucco, etc. Il persécuta Esmeralda dans la version 1939 de **Quasimodo** (William Dieterle). Il fut le grand prêtre de **Tarzan and the Mermaids (Tarzan et les sirènes)** de Robert Florey – 1947 –, il veut faire exécuter Gene Kelly dans **The Pirate** de Vincente Minnelli – 1948 –, il dirige un camp de concentration dans **The Seventh Cross (La septième croix)** de Fred Zinnemann – 1947 –, ses rôles de nazis ne se comptant plus, mais parfois il fut du côté des bons, ce que l'on a oublié, ne conservant de lui que ses prestations talentueuses de vilains, et surtout son apport non négligeable au film policier et au film de terreur. Zucco : encore une valeur sûre de la grande époque hollywoodienne !*

ABOVE SUSPICION (UN ESPION A DISPARU) MGM U.S.A.



Sc. : Keith Winter, Melville Baker et Pat Coleman d'après une nouvelle d'Helen Mac Innes **R.** : Richard Thorpe **Ph.** : Robert Plank. **Déc.** : Randall Duell. **Mus.** : Bronislau Kaper. **Int.** : Joan Crawford, Fred Mac Murray, Basil Rathbone, Conrad Veidt, Reginald Owen, Richard Ainley, Ann Shoemaker, Sara Hadden.

Pour l'unique réunion Rathbone-Conrad Veidt et parce que ce fut le dernier rôle du grand acteur germanique exilé, ce film mériterait de sortir de l'oubli, d'autant plus que c'est un excellent suspense.

SHERLOCK HOLMES FACES DEATH (ECHEC À LA MORT) UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Bertram Milhauser d'après la nouvelle « The Musgrave ritual ». **R.** : Roy William Neill **Ph.** : Charles Van Enger. **Déc.** : John Goodman et Harold Mac Arthur **Mus.** : Hans J. Salter **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Hilary Brooke (Sally Musgrave), Milburn Stone (Vickery), Dennis Hoey (Lestrade), Mary Gordon (Mrs Hudson), Arthur Margetson (Dr Sexton), Halliwell Hobbes (Brunton), Gavin Muir (Philip Musgrave), Frederic Worlock (Geoffrey Musgrave).

CRAZY HOUSE (SYMPHONIE LOUFOQUE) UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Robert Lees et Frederic Rinaldo **R.** : Erle C. Kenton. **Ph.** : Charles Van Enger **Déc.** : John Goodman et Harold Mac Arthur **Chansons** : Eddie Cherkose, Milton Rosen, Don Raye, Gene De Paul, Shapiro et Seelen **Int.** : Ole Olsen, Chic Johnson, Martha O'Driscoll, Patric Knowles, Cass Daley, Percy Kilbride, Leighton Noble, Thomas Gomez, Edgar Kennedy, Ray Walker, Robert Emmett Keane.

*Musical avec pléiade de vedettes-maison comme on en faisait beaucoup dans les années 40 (voir **Hollywood Canteen**, **Thank you Lucky Stars**, **Hollywood Parade**, **Ziegfield Follies** ou **Words and Music**). Ces catalogues étaient bien agréables, même si les stars annoncées au générique ne faisaient que passer devant les caméras ; elles étaient parfois l'occasion de gags-clins d'yeux au public, comme le bref dialogue Holmes-Watson de ce film.*

1944.

SPIDER WOMAN (LA FEMME ARAIGNÉE) UNIVERSAL U.S.A.

Sc. : Bertram Milhauser d'après la nouvelle « The sign of the four ». **R.** : Roy William Neill **Ph.** : Charles Van Enger. **Déc.** : John Goodman **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Dennis Hoey, Mary Gordon, Gale Sondergaard (miss Spedding), Vernon Downing (Locke), Alec Craig (Radlik), Arthur Hohl (Gilflower), Stanley Logan (Colonel), Teddy Infur (Larry), Donald Stuart (Artie).

*Gale Sondergaard (1900-1985), grande vedette de la scène, remporta dès son premier film, **Anthony Adverse** (Mervyn Le Roy-1936), le premier Oscar attribué à une actrice de second plan, sa composition de Faith Paleologue, sinistre compagne de Claude Rains, ayant été fortement remarquée. Grande, brune, de type exotique, elle devait fréquemment hanter à la fois le fantastique et l'exotisme. On la vit dans **Maid of Salem (Le démon est sur la ville)**, première version par Frank Lloyd de l'affaire des sorcières de Salem. **The Life of Emile Zola** (William Dieterle-1937) où elle est madame Dreyfuss ; **Juarez** (Dieterle 1939) **The Cat and the canary (Le mystère de la maison Norman)** d'Elliott Nuggent – 1939 – où elle est l'intendante miss Lou qui converse avec l'esprit de feu Norman ; **The Letter (La lettre)** de W. Wyler, où elle tuait Bette Davis ; **The Mark of Zorro** où elle est la complice de Rathbone qu'elle retrouve dans **The Black Cat** et **Paris Calling** puis cet Holmes ; dans la version 1940 de **The Blue Bird** de Walter Lang, elle est la chatte Tylette. Dans **The Strange Death of Adolf Hitler** de James Hogan – 1943 – elle tuait son mari en croyant abattre le dictateur ; dans **Christmas Holiday** de Robert Siodmak – 1944 – elle est une mère possessive complice de son fils meurtrier Gene Kelly ; par contre dans **The Climax (La passion du Dr Hohner)** de George Waggner – 1944 – elle dénonce Karloff qui a commis un assassinat. Toujours en 1944, elle joue dans deux films fantastico-policiers réalisés par Ford L. Beebe sur des scripts de Bertram Milhauser **Enter Arsene Lupin** et **The Invisible Man's Revenge**. En 1946, elle est la tête d'affiche de **The Spider Woman Strickes Back** d'Arthur Lubin qui n'a rien à voir avec son personnage du film sur Holmes, mais utilise son nom commercialement, cet Holmes ayant obtenu un franc succès où elle fut très remarquée. Toujours en 1946, elle évoque à nouveau les esprits dans **The Time of their Lives (Deux nigauds dans le manoir hanté)** de Charles Barton, l'un des meilleurs Abbott et Costello ; puis, en 1947, elle hypnotise Dorothy Lamour dans **Road to Rio** (« **En route pour Rio** ») de Norman Z. Mac Leod. On la vit aussi dans maints films d'aventures comme **Isle of Forgotten Sins** d'Edgar G. Ulmer – 1943 –, **Gypsy***



Wildcat (La fière tzigane) de R. Mac Neill – 1944 – ou The Pirates of Monterey d'Alfred Werker – 1947 – Après East Side, West Side (« Ville haute, ville basse) de Mervyn Le Roy – 1949 – elle fut éloignée des écrans par le maccarthysme en tant que femme d'Abner Biberman. On ne devait la retrouver, vieillarde, qu'en 1969 dans Slaves (Esclaves) le dernier film tourné par son mari qui mourut peu après, et dans The Return of a Man Called Horse (La revanche d'un homme nommé cheval) d'Irvin Kerschner – 1976.

THE SCARLET CLAW (LA GRIFFE SANGLANTE) UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Roy William Neill et Edmund Hartmann d'après une histoire de Paul Gangelin et Brenda Weisberg. **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : George Robinson. **E.S.** : John Fulton. **Déc.** : John Goodman et Ralph M. De Lacy. **Mus.** : Paul Sawtell. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Gerald Hamer (Ramson), Paul Cavanagh (lord Penrose), Arthur Hohl (Emile Journet), Miles Mander (Juge Brisson), Kay Harding (Marie Journet), David Clyde.

Avec S.H. à Washington, ce film, qui se passe au Canada, est le seul qui transporte Holmes sur le continent américain.

BATHING BEAUTY (LE BAL DES SIRÈNES) MGM. U.S.A.

Sc. : Dorothy Kingsley, Allen Boretz et Frank Waldman. **R.** : George Sidney. **Ph.** : Harry Stradling (Technicolor). **Déc.** : Cedric Gibbons, Stephen Goosson et Merril Pye. **Chorégraphe** : Jack Donohue et Robert Alton. **Réal. du ballet nautique** : John Murray Anderson. **Int.** : Esther Williams, Red Skelton, Basil Rathbone, Bill Goodwin, Jean Porter, Donald Meek, Ethel Smith, Carlos Ramirez, Xavier Cugat et son orchestre avec Lina Romay, Harry James et son orchestre avec Helen Forrest.

L'un des fleurons du musical MGM qui révéla la plastique impeccable et le charme irrésistible de la sportive Esther Williams qui lança la mode des ballets nautiques entrevus jadis chez Busby Berkeley, lequel n'eut pas la chance de bénéficier d'Esther et du Technicolor. Dommage que Rathbone soit complètement noyé sous ce déluge de chants et de musiques où il ne participe nullement.

THE PEARL OF DEATH (LA PERLE DES BORGIA) UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Bertram Milhauser d'après la nouvelle « The six Napoleons ». **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Virgil Miller. **Déc.** : John Goodman et Martin Obzina. **Mus.** : Paul Sawtell. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Dennis Hoey, Mary Gordon, Evelyn Ankers (Naomi), Miles Mander (Conovan), Rondo Hatton (le tueur), Ian Wolfe (Amos), Charles Francis (Digby).



Rondo Hatton (1894-1946), malheureux acteur qui aurait pu jouer Quasimodo sans maquillage, ne pouvait trouver à s'employer que dans le film de terreur. Après quelques figurations comme dans In Old Chicago (L'incendie de Chicago) et Ox Bow Incident (L'étrange incident), l'Universal le prit sous contrat pour incarner un personnage immuable de tueur bestial (the Creeper) qu'il répéta, outre cet Holmes, dans Jungle Captive d'Harold Young – 1945 – House of Horrors de Jean Yarbrough – 1946 –, The Spider Woman Strikes Back où il aidait Gale Sondergaard à prendre le sang de jeunes captives pour en arroser des plantes carnivores, et The Brute Man de Jean Yarbrough, après quoi une crise cardiaque l'emporta.

FRENCHMAN'S CREEK
(L'AVENTURE VIENT DE LA MER).
PARAMOUNT. U.S.A.

Sc. : Talbot Jennings d'après la nouvelle de Daphné Du Maurier. **R.** : Mitchell Leisen. **Ph.** : George Barnes (Technicolor). **Déc.** : Hans Dreier et Ernst Fegte. **Mus.** : Victor Young. **Int.** : Joan Fontaine, Arturo De Cordova, Basil Rathbone, Nigel Bruce, Cecil Kellaway, Ralph Forbes, Harald Ramond, Billy Daniels.

Avec Errol Flynn à la place du Mexicain De Cordova, c'eut été un nouveau chef d'œuvre du film de cape et d'épée. Rathbone y est parfait, les couleurs extraordinaires et la musique très descriptive. Oscars pour les décorateurs.

1945.

THE HOUSE OF FEAR
(LA MAISON DE LA PEUR).
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Roy Chanslor d'après la nouvelle « The adventure of the five orange pips ». **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Virgil Miller. **Déc.** : John Goodman et Eugène Lourié. **Mus.** : Paul Sawtell. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Dennis Hoey, Aubrey Mather (Alastair), Paul Cavanagh (Menvale), Holmes Herbert (Cosgrove), Harry Cording (Simpson), Sally Sherperd (Mrs Monteith), Gavin Muir (Chalmers).

Rappelons ici les autres versions des nouvelles de Conan Doyle adaptées dans la série Universal. His Last Bow en 1923. Réal. George Ridgwell. Int. Elie Norwood (H), Hubert Willis (W). The Return of Sherlock Holmes. The Dancing Men en 1923. Réal. George Ridgwell. Int. Elie Norwood (H), Hubert Willis (W). The Musgrave's ritual en 1913. Réal. George Treville. Int. G. Treville (H), M. Moyse (W) en 1922. Réal. George Ridgwell. Int. Elie Norwood (H), Hubert Willis (W). The Six Napoleons en 1922. Réal. George Ridgwell. Int. Elie Norwood (H), Hubert Willis (W).

THE WOMAN IN GREEN
(LA FEMME EN VERT)
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Bertram Milhauser. **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Virgil Miller. **Déc.** : John Goodman et Martin Obzina. **E.S.** : John Fulton. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Henry Daniell (Moriarty), Hilary Brooke (Lydia Barlowe), Paul Cavanagh (sir Fenwick), Matthew Boulton (inspecteur Gregson), Eve Amber (Maude), Frederick Worlock (Onslow), Tom Bryon.

Henry Daniell (1894-1963), né à Londres, eut une destinée semblable à celle de Rathbone, Claude Rains ou Lionel Atwill : d'abord célèbre acteur de théâtre dans son pays natal, il gagna l'Amérique et devint vedette du film parlant. C'est pour jouer à Broadway auprès d'Ethel Barrymore qu'il vint aux U.S.A. Ses films sont très nombreux ; il y fut invariablement haïssable, son faciès sévère aux lèvres rectilignes le prédisposant aux rôles antipathiques. Savant criminel dans Under Cover of Night (George B. Seitz-1936), protecteur jaloux de Garbo-Marguerite Gauthier (1936), Monsieur De La Motte dans Marie-Antoinette de W.S. Van Dyke (1937), il s'affirma ensuite comme vilain médiéval (comme Rathbone) dans Elizabeth and Essex (La vie privée d'Elizabeth d'Angleterre) de Michael Curtiz (1939) et surtout The Sea Hawk (L'aigle des mers) où il remplace Rathbone en affrontant Errol Flynn l'épée au poing (pour son malheur). Plus tard en 1947 dans The Exile (L'exilé) de Max Ophuls c'est Douglas Fairbanks Jr qui aura l'honneur de croiser le fer avec lui et de le trucider. C'est son rôle de Garbitsch, caricature de Goebbels dont il avait la même face cadavérique, dans The great dictator (Le dictateur) de Chaplin – 1940 – qui lui assura la notoriété. Il tourna dans A Woman's face (Il était une fois) de George Cukor – 1941 – où Joan Crawford était défigurée, Nightmare de Tim Whelan – 1942 – où il était le père de Diana Barrymore, Jane Eyre de Robert Stevenson – 1944 – où il martyrisait la petite héroïne de ce sombre drame. On le vit aussi dans Diane de David Miller – 1955 – Lust for Life (La vie passionnée de Van Gogh) de Vincente Minnelli – 1956 – où il était le père de Van Gogh, Les Girls de George Cukor – 1957 – From the Earth to the Moon (De la Terre à la Lune) de Byron Haskin – 1958 – d'après Jules Verne. Mais on se souviendra surtout de ses deux magistrales créations dans The Body Snatchers (Le voleur de cadavres) de Robert Wise – 1945 – où il incarnait le chirurgien à qui Karloff livrait des cadavres et qui mourait finalement de terreur en voyant le spectre du même Karloff, et The Four Skulls of Jonathan Drake d'Edward Cahn – 1959 – hélas inédit en France, où il incarnait un savant-fou réducteur de têtes. Après Mutiny of the Bounty (Les révoltés du Bounty) version Lewis Milestone 1962 où il juge le capitaine Bligh-Trevor Howard, Henry Daniell meurt au cours des prises de vues de My Fair Lady en 1963.

POURSUIT TO ALGIERS
(MISSION AU SOLEIL)
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Leonard Lee. **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Paul Ivano. **Déc.** : John Goodman et Martin Obzina. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Marjorie Riordan (Sheila), Rosalind Ivan (Agatha), Martin Kosleck (Mirko), John Abbott (Jodri), Frederick Worlock (premier Ministre).

TERROR BY NIGHT (LE TRAIN DE LA MORT) UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Frank Gruber. **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Maury Gertsman. **Déc.** : John Goodman. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Dennis Hoey, Alan Mowbray (colonel Moran), Renée Godfrey (Vivina), Mary Forbes (lady Carstairs), Frederick Worlock (Pr Kilbane), Geoffrey Steele (lord Carstairs), Boyd Davis (inspecteur McDonald), Janet Murdoch.

HEARTBEAT. R.K.O. RADIO PICTURES. U.S.A.

Sc. : Hans Wilhelm, Max Kolpe et Michael Duran. **R.** : Sam Wood. **Ph.** : Joseph Valentine. **Mus.** : Paul Misraki. **Int.** : Ginger Rogers, Jean-Pierre Aumont, Adolphe Menjou, Basil Rathbone, Eduardo Ciannelli, Mikhail Rasumny, Melville Cooper, Mona Maris.

Remake de Battement de cœur de Henri Decoin – 1939 – avec Danielle Darrieux, Claude Dauphin, André Luguet, Saturnin Fabre (rôle repris par Rathbone), Jean Tissier et Julien Carette.

DRESSED TO KILL (LA CLEF).
UNIVERSAL. U.S.A.

Sc. : Leonard Lee. **R.** : Roy William Neill. **Ph.** : Maury Gerstman. **Déc.** : Jack Otterson et Martin Obzina. **Int.** : Basil Rathbone, Nigel Bruce, Patricia Morison (Hilda Cortney), Edmond Breon (Gilbert Emery), Frederick Worlock (colonel Cavanagh), Carl Harbord (inspecteur Hopkins), Patricia Cameron (Evelyn).

Ainsi finit la série Sherlock Holmes de l'Universal. Son principal réalisateur Roy William Neill (1886-1946) ne devait pas survivre longtemps puisque, après The Black Angel (L'ange noir) avec Dan Duryea et Peter Lorre, il mourut subitement. Émigré irlandais, il avait débuté comme acteur, puis comme assistant de Thomas Ince en 1915. Il devint réalisateur en 1917 avec Love Letters ; sa prolifique carrière muette comprend des westerns avec Buck Jones, des comédies avec Edmund Lowe et un Napoleon avec Otto Matheson. Avec le parlant, vinrent ses œuvres fantastiques où il sut créer une atmosphère et utiliser le noir et blanc avec la maîtrise des plus grands de sa profession. Citons un chef d'œuvre avec Karloff dans un double rôle The Black Room (Le baron Gregor) – 1935 – puis l'excellent The Lone Wolf Returns) (Le retour du Loup Solitaire) – 1936 – avec Melvyn Douglas, Madame Spy – 1942 – avec Constance Bennett, Eyes of the Underworld – 1942 – avec Chaney Jr. Gypsy

*Wildcat (La fière tzigane) – 1944 – avec Maria Montez et surtout, entre deux Holmes, l'estimable **Frankenstein meets the Wolf-Man (Frankenstein rencontre le loup-garou)** – 1943 – avec Lugosi en créature de Mary Shelley et Chaney Jr dans son rôle de prédilection du lycanthrope Larry Talbot.*

1949.

ICHABOD AND MR TOAD. WALT DISNEY PRODUCTIONS U.S.A

Sc. : Erdmann Penner, Winston Hibler, Joe Rinaldi, Ted Sears et Harry Reaves d'après « The legend of sleepy hollow » de Washington Irving et « The wind in the willows » de Kenneth Grahame **R.** : Jack Kinney, Clyde Geronimi et James Algar **Mus.** : Frank Churchill et Charles Wolcott.

Dessin animé de long métrage (inédit en France) avec les voix de Bing Crosby, Basil Rathbone, Eric Blore, Pat O'Malley, Claude Allister, Colin Campbell, Ollie Wallace.

1954.

CASANOVA'S BIG NIGHT (LA GRANDE NUIT DE CASANOVA). PARAMOUNT U.S.A

Sc. : Hal Kanter et Edmund Hartmann d'après une histoire de Aubrey Wisberg. **R.** : Norman Z Mac Leod **Ph.** : Lionel Lindon (Technicolor) **Déc.** : Hal Pereira et Albert Nozaki **Chansons** : Jay Livingston et Ray Evans **Int.** : Bob Hope, Joan Fontaine, Basil Rathbone, Audrey Dalton, Hugh Marlowe, Arnold Moss, John Carradine, Lon Chaney Jr, John Hoyt, Hope Emerson, Robert Hutton, Raymond Burr, et Vincent Price (Casanova non crédité au générique)

Le retour à l'écran de Rathbone après huit ans d'absence se place sous le signe de la parodie la plus réussie où Bob Hope fait merveille et où l'on rencontre curieusement plusieurs spécialistes du film fantastique ; notons que c'était aussi le film de rentrée de John Carradine, absent des écrans depuis 1949.

1955.

WE'RE NO ANGELS (LA CUISINE DES ANGES). PARAMOUNT U.S.A

Sc. : Ranall Mac Dougall d'après la pièce d'Albert Husson **R.** : Michael Curtiz. **Ph.** : Loyal Griggs (Technicolor) **Déc.** : Hal Pereira et Roland Anderson **Mus.** : Frederic Hollander **Int.** : Humphrey Bogart, Peter Ustinov, Aldo Ray, Joan Bennett, Basil Rathbone, Leo G Carroll, John Smith, John Baer, Lea Penmann, Gloria Talbott, Louis Mercier

Conventionnel théâtre filmé avec ses lois et ses rites (personnages entrant en scène quand sortent les autres, événements racontés et non montrés), dans un décor unique, ou presque. Reste la brillante interprétation du trio de sympathiques bagnards et du détestable oncle Rathbone, trouble-fête vite expédié ad patres. Bon gag final de l'auréole divine surmontant la petite boîte renfermant Adolphe, le serpent-justicier, véritable Arlésienne de l'histoire.

1956.

THE COURT JESTER (LE BOUFFON DU ROI) PARAMOUNT U.S.A.

Sc. : Norman Panama et Melvin Frank **R.** : Norman Panam et Melvin Frank **Ph.** : Ray June (Technicolor) **Déc.** : Hal Pereira et Roland Anderson. **Mus.** : Victor Schoen **Chansons** : Sylvia Fine et Sammy Cahn **Int.** : Danny Kaye, Glynis Johns, Basil Rathbone, Angela Lansbury, Cecil Parker, Mildred Natwick, Alan Napier, Robert Middleton, Michael Pate.

*Dans cette excellente parodie de **Robin Hood**, Danny Kaye donne libre cours à sa débordante vitalité fantaisiste, nous régalant d'un festival de gags et de chansons de la meilleure veine. Dernier film de cape et d'épée pour Rathbone qui y fait preuve, à 63 ans, d'une souplesse et d'une agilité vraiment surprenante (voir sa première passe d'armes avec Alan Napier au début du film). Le duel final, où Danny Kaye passe alternativement de l'invincibilité à la maladresse selon le mot magique qu'il prononce, est un modèle du genre. Ces trois comédies constituent une agréable parenthèse dans la carrière dramatique de Basil Rathbone qui va maintenant revenir au drame et surtout au fantastique.*

THE BLACK SLEEP. UNITED ARTISTS. U.S.A

Sc. : John C. Higgins d'après une histoire de Gerald Drayson **R.** : Reginald Le Borg. **Ph.** : Gordon Avil **Mus** : Lex Baxter **Int.** : Basil Rathbone, Akim Tamiroff, Lon Chaney Jr, John Carradine, Bela Lugosi, Tor Johnson, Herbert Rudley

L'un des derniers produits d'un genre et d'une époque révolus : on se croirait revenu au bon temps de l'Universal, dans les années 30 ou 40, au moins par la distribution, sinon par l'efficacité du résultat obtenu, qui aurait dû être plus percutant avec un pareil script et une telle interprétation. Pourtant, il serait intéressant de connaître mieux la carrière de Le Borg, dont l'assiduité au cinéma fantastique ne peut pas nous laisser indifférents.

1958.

THE LAST HURRAH (LA DERNIÈRE FANFARE) COLUMBIA U.S.A

Sc. : Frank Nugent d'après une nouvelle d'Edwin O'Connor **R.** : John Ford. **Ph.** : Charles Lawton Jr **Déc.** : Robert Peterson **Int.** : Spencer Tracy, Jeffrey Hunter, Diane Foster, Basil Rathbone, Pat O'Brien, Donald Crisp, James Gleason, Ricardo Cortez, Edward Brophy, John Carradine, Willis Bouchey, Wallace Ford

*Sympathique rassemblement de vieilles gloires à la tête desquelles trône l'immense Spencer Tracy ; curieusement, ce film de John Ford aurait pu être signé Frank Capra par son thème qui rappelle **L'enjeu** avec le même Tracy.*

1961.

PONTIUS PILATE (PONCE PILATE) ITALIE-FRANCE

Sc. : Gino De Santis **R.** : Irving Rapper **Ph.** : Massimo Dallamano (Technicolor-Cinémascope) **Mus.** : A Lavagnino. **Int** : Jean Marais, Jeanne Crain, Basil Rathbone, Loeticia Roman, Massimo Serrato, Riccardo Garrone, Livio Lorenzo, Gianni Garko, John Drew Barrymore, Roger Treville, Dante Di Paolo

*Face à Jean Marais, assez théâtral en Pilate, et à Jeanne Crain, belle Claudia Procula, Rathbone est un majestueux Caïphe ; notons deux curiosités dans la distribution : John Drew Barrymore incarne à la fois Judas et Jésus, et parmi les presque débutantes se trouve la future vedette de la chanson italienne Rafaella Carra, qui allait se faire remarquer dans **L'express du colonel Von Ryan**. C'est le seul film en cinémascope de Rathbone.*

1962.

THE MAGIC SWORD (L'ÉPÉE ENCHANTÉE) UNITED ARTISTS U.S.A

Sc. : Bernard Schoenfeld d'après une nouvelle de Bert I Gordon **R.** : Bert I Gordon **Ph.** : Paul Vogel (Eastmancolor) **E.S.** : Bert I Gordon, Flora Gordon et Milt Rice **Maq.** : Dan Striepeke **Mus** : Richard Markowitz. **Int.** : Basil Rathbone, Estelle Winwood, Anne Helm, Gary Lockwood, Liam Sullivan, John Mauldin, Jacques Gallo, Leroy Johnson, David Cross, Angus Duncan, Taldo Kenyon, Jack Kosslyn, Maila Nurmi (Vampira), Lorne Richards, Richard Kiel, Ann Graves, Marlene Callahan, Danielle De Metz

Un beau catalogue de féerie fantastique, où nains, géants, ogres, frères siamois, vampires, dragons et autres horreurs réelles ou imaginaires défilent en un exceptionnel festival de truquages qui rappellent à la fois les Mille et Une Nuits, les Niebelungen et les Contes de la Table Ronde. Un sommet dans l'œuvre inégale mais importante du spécialiste-ès-fantastique B I Gordon !

TALES OF TERROR (L'EMPIRE DE LA TERREUR) AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES U.S.A

Sc. : Richard Matheson d'après Edgar Allan Poe **R** : Roger Corman **Ph.** : Floyd Crosby (Technicolor) **Déc.** : Daniel Haller **Mus.** : Les Baxter **Int.** : Sketch « Morella » : Vincent Price, Maggie Pierce, Leona Gage, Ed Cobb. Sketch « The black cat » : Vincent Price, Peter Lorre, Joyce Jameson, Lennie Weinrib, Wally Campo. Sketch « Valdemar » : Vincent Price, Debra Paget, Basil Rathbone, David Frankham

Seul film à sketches de la série Corman-Poe-Price, et aussi l'un des meilleurs, les « Histoires extraordinaires » du romancier américain étant brèves et ne pouvant qu'être déformées par les scripts des longs métrages. C'est pour cela que la plupart des films adaptant Edgar Poe n'ont pas grand chose à voir avec ses écrits.





Basil Rathbone et Amadee Chabot dans « Autopsia de un fantasma ».

TWO BEFORE ZERO. ELLIS FILMS U.S.A

R. : William Faralla **Ph.** : Jack Whitehead. Texte de Bruce Henry **Int.** : Basil Rathbone, Mary Murphy

Documentaire de long métrage sur les dangers du communisme, composé de montage de documents cinématographiques et de séquences dialoguées avec les deux acteurs qui sont également les narrateurs.

1963.

THE COMEDY OF TERRORS. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES U.S.A

Sc. : Richard Matheson **R.** : Jacques Tourneur **Ph.** : Floyd Crosby (Technicolor) **E.S.** : Pat Dinga **Déc.** : Daniel Haller et Harry Reif **Mus** : Les Baxter **Int.** : Vincent Price, Peter Lorre, Basil Rathbone, Boris Karloff, Joyce Jameson, Joe E Brown, Beverly Hills, Linda Rogers

Un film de Roger Corman... sans Roger Corman : toute l'équipe de la série Edgar Poe est en effet au complet sauf lui ! Tourneur l'a remplacé avec brio et avec la même célérité puisqu'il l'a réalisé en quinze jours.

1966.

QUEEN OF BLOOD. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES U.S.A

Sc. : Curtis Harrington **R.** : Curtis Harrington **Ph.** : Vilis Lapenieks (Technicolor) **Déc** : Albert Locatelli **Mus.** : Leonard Moran **Int.** : Basil Rathbone, Florence Marly, John Saxon, Judi Meredith, Robert Boon, Don Eitner, Virgil Frye, Bob Porter, Terry Lee, Forrest J Ackerman

*Premier des deux films produits par Robert Corman utilisant des séquences du soviétique **La planète des tempêtes**. L'histoire de cette extra-terrestre vampire est un habile condensé de plusieurs thèmes classiques de la science-fiction, et l'ensemble constitue un film d'un intérêt certain.*

VOYAGE TO A PREHISTORIC PLANET. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES U.S.A

Sc. : John Sebastian **R.** : John Sebastian **Ph.** : Vilis Lapenieks (Technicolor). **Déc.** : Albert Locatelli **Mus.** : Leonard Moran **Int.** : BWasil Rathbone, Faith Domergue

*Celui-ci, par contre, que Curtis Harrington n'a pas osé signer de son propre nom, ne consacre que peu de place aux deux seuls acteurs américains dialoguant à travers l'espace. Restent les longues séquences de **La planète des tempêtes** qui sont, heureusement, de qualité.*

GHOST IN THE INVISIBLE BIKINI. AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES U.S.A

Sc. : Louis M Heyward et Elwood Ullmann **R.** : Don Weis **Ph.** : Stanley Cortez (Technicolor) **Int.** : Boris Karloff, Susan Hart, Basil Rathbone, Tommy Kirk, Nacy Sinatra, Aaron Kincaid, Quinn O'Hara, Jesse White, Harvey Lembeck, Claudia Martin, Francis X. Bushman

*Étrange cocktail de vieilles gloires (Karloff, Rathbone, Patsy Kelly et même le Messala du **Ben-Hur** muet : Francis X Bushman) et de jeunes talents qui n'ont pas toujours égalé leurs parents, comme les filles de Frank Sinatra et Dean Martin. Notons aussi le nom de George Barrows, spécialiste des rôles de gorille, qui revêt une fois encore la peau d'anthropoïde pour terrifier les personnages... et les spectateurs. Ultime réunion Karloff-Rathbone.*

1967.

AUTOPSIA DE UN FANTASMA. AZTECA FILMS MEXIQUE

Sc. : Ismael Rodriguez **R.** : Ismael Rodriguez (Technicolor) **Int.** : Basil Rathbone, John Carradine, Cameron Mitchell, Carlos Pinar, Amedee Chabot, Pancho Cordova, Susana Cabrera

*A propos de ce film quasiment inconnu en Amérique où il n'a jamais été projeté, rappelons que le cinéma mexicain est un grand fabricant de productions fantastiques absolument ignorées hors de ses frontières, et que presque tous les spécialistes hollywoodiens de la terreur ont tourné au moins une fois dans les studios de Mexico City. L'exemple le plus frappant en est Boris Karloff, dont les quatre derniers films sont mexicains. John Carradine en a tourné au moins une demi-douzaine et Lon Chaney Junior fut la vedette de **Casa del Terror** où il était à la fois momie et loup-garou. Tout cela pour regretter que le cinéma mexicain fantastique nous demeure aussi inconnu que celui du brésilien José Mojica Marins.*

HILLBILLYS IN A HAUNTED HOUSE. WOOLNER BROTHERS PRODUCTIONS U.S.A

Sc : Duke Yelton **R.** : Jean Yarbrough. **Ph** : Vaughn Wilkins (Technicolor) **Int.** : Basil Rathbone, Joi Lansing, Ferlin Husky, John Carradine, Don Bowman, Lon Chaney Jr, Linda Ho, Richard Webb

Ce dernier film de Rathbone est sans doute, selon les critiques d'Outre-Atlantique, l'un de ses moins bons. Qu'importe : c'est sur un ensemble qu'il faut juger, car c'est le lot de tous les acteurs, y compris les plus grands, d'aventurer dans des productions indignes d'eux. Et pour Rathbone, le bilan est nettement positif. ■



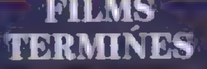
FILMS SORTIS À L'ÉTRANGER

ÉTATS-UNIS

MOUNTAINTOP MOTEL MASSACRE
Réal. Jim McCullough Sr. « Jim McCullough Production ». *Scén.* Jim McCullough Jr. Avec : Bill Thurman, Anna Chappell, Will Mitchell.
● Une démente, propriétaire d'un motel isolé en pleine montagne, assassine les rares clients ayant commis l'imprudence de s'arrêter pour la nuit... Une sorte d'*Auberge rouge* mâtinée de *Psychose* bénéficiant de maquillages très « gores » signés Drew Edward Hunter.

POMPEII
Réal. Chuck Vincent. « Vestron Entertainment ». *Scén.* Rick Marx. Avec : Sybil Danning, Donald Pleasence, Richard Hill.
● Une nouvelle version des derniers jours de cette opulente cité où l'on retrouve Donald Pleasence et Sybil Danning au cœur d'une intrigue mêlant rebellions d'esclaves et combats de gladiateurs sur fond de décadence et de menace volcanique.

APRIL FOOL'S DAY
Réal. Fred Walton. « Hometown Film Production/Paramount ». *Scén.* Danilo Bach. Avec : Jay Baker, Pat Barlow, Lloyd Berry, Deborah Foreman.
● C'est Fred Walton, dont on n'a pas oublié le traumatisant *Terreur sur la ligne*, qui a signé la mise en scène de ce film d'horreur ressemblant à une nouvelle mouture de *Vendredi 13*. Rien d'étonnant à cela : *April Fool's Day* n'est autre que la dernière production de Frank Mancuso Jr... à qui l'on doit déjà *Friday the 13th 2, 3, 4, 5* et bientôt 6 !
Point de Jason ici mais un mystérieux tueur décimant selon un schéma désormais classique depuis *10 petits nègres* une poignée de personnages insignifiants réunis pour le week end du 1er avril dans un manoir situé sur une île déserte. Principal atout du film : les meurtres sanglants du maquilleur Martin Becker que l'on a pu voir à l'œuvre sur *Vendredi 13 n° 4* et *5*.



ÉTATS UNIS

CHOICE KILL
Réal. Albert F. Pyun. « Cannon ». *Scén.* : Marty Ross. Avec : John Stockwell.
● Un collège huppé de Los Angeles sert de décor à ce thriller d'épouvante mis en scène par Albert Pyun (*L'épée sauvage, Radioactive Dreams*) où l'on retrouve, dans le rôle d'un adolescent entraîné dans une affaire de meurtre par une confrérie d'étudiants défenseurs de l'ordre moral, John Stockwell déjà vu dans *Christine* et *City Limits*.

THE DIRT BIKE KID
Réal. Hoite C. Caston. « Concorde/New Horizons ». *Scén.* David Brandes, Lewis Colick. Avec : Peter Billingsley, Stuart Pankin, Anne Bloom, Patrick Collins.
● Produit par la femme de Roger Corman, un film fantastique mettant en scène un jeune américain qui découvre l'existence d'une motocyclette magique lui permettant non seulement de fuir les tracas de la vie quotidienne mais aussi de s'envoler !

HELL FIRE
Réal. et scén. William Murray. Avec : Kenneth McGregor, Sharon Mason, Julie Miller.
● Située au XXIe siècle, une histoire qui retrace les aventures d'un détective, émule d'Humphrey Bogart, chargé d'une dangereuse mission consistant à résoudre une affaire peu commune : le vol d'une nouvelle source d'énergie baptisée « feu de l'enfer ».

PLEASURE PLANET
Réal. et scén. Albert F. Pyun. « ITM Production ». Avec : Dru-Anne Perry, Tony Lienitz, Gina Calabrese, Linda Kerridge.
● A bord de leur vaisseau spatial, les Vicious Lips (un groupe exclusivement féminin) sont en route pour se produire sur la scène la plus « chaude » de toute la galaxie. Mais à la suite d'une avarie technique, leur astronef s'écrase sur une planète isolée servant de repaire à des hordes de goules cannibales !..
Un cocktail de science-fiction, d'horreur et de musique plutôt prometteur concocté par Albert Pyun à la réalisation (il vient également de terminer *Choice Kill*) et le tandem Greg Cannom (*Cocoon*) - John Buechler (*Reanimator*) aux effets spéciaux.



SERPENT WARRIORS
Réal. Niels Rasmussen. « Frank Wong/Eastern Media Entertainment ». Avec : Clint Walker, Eartha Kitt, Christopher Mitchum, Anne Lockhart.
● Une secte particulièrement malfaisante s'est jurée de conduire la civilisation moderne à sa perte et utilise le pouvoir qu'elle détient sur les reptiles pour parvenir à ses fins...
Réalisé en Indonésie, un film d'aventures qui marque, après une longue absence, le retour au cinéma de la comédienne Eartha Kitt qui s'est récemment reconvertie dans la chanson disco.

TORMENT
Réal. et scén. Samson Aslanian, John Hopkins. « Aslanian Hopkins Production ». Avec : Taylor Gilbert, William Witt, Eve Brenner.
● Fiancée à un détective lancé sur les traces d'un tueur sadique, Jennifer se croit à l'abri de tout danger. Pourtant, l'horreur va pénétrer de plain-pied dans son existence lorsque le maniaque recherché par toutes les polices de Californie s'introduit dans l'appartement qu'elle partage avec sa belle-mère. L'imposante demeure va devenir le théâtre d'un sanglant jeu de cache-cache...





VAMP
Réal. et scén. Richard Wenk. « New World/Donald P. Borchers Production ». Avec : Grace Jones, Chris Makepeace, Sandy Baron, Robert Rusler.
● Trois collégiens à la recherche d'une aventure amoureuse se rendent jusqu'à un night-club où ils vont faire la connaissance d'une créature de rêve... dont la véritable identité leur réservera de bien cruelles surprises !
Un nouveau rôle pour la chanteuse Grace Jones qui, après avoir campé la farouche amazone de *Conan le destructeur* et l'inquiétante May Day de *Dangereusement vôtre*, se retrouve, pour les besoins de cette comédie fantastique, dans la peau d'un vampire new look.

THE FLY
Réal. David Cronenberg. « Brooksfilms ». *Scén.* : Charles Edward Pogue. Avec : Jeff Goldblum, Geena Davis, John Getz.







• C'est avec le remake de *la Mouche Noire* (ce classique de la S.F réalisé en 1958 par Kurt Neumann avec Vincent Price) que nous revient David Cronenberg, trois ans après *The Dead Zone*.
Produit par la compagnie de Mel Brooks et réalisé à Toronto, au Canada — comme tous les films de son auteur — pour 10 000 000 de dollars, *The Fly* version 86 met en scène, comme dans l'original, un scientifique (joué par Jeff Goldblum) dont les expériences auront des conséquences dramatiques... sur son propre corps ! Mais la comparaison s'arrête là, car Cronenberg (qui fait d'ailleurs une brève apparition dans le film sous les traits d'un gynécologue) a non seulement modernisé le script mais également bouleversé divers aspects de l'histoire : ainsi, dans le film de 1958 le scientifique se transformait d'un seul coup en énorme mouche tandis que dans la version revue et corrigée par Cronenberg, le



personnage central se métamorphose peu à peu en monstre hybride.
Les effets spéciaux joueront bien entendu un rôle primordial, Cronenberg allant jusqu'à laisser entendre que deux ou trois scènes en particulier (comme celle où Jeff Goldblum tente d'arracher une patte de mouche sortant de son abdomen) risquent de choquer les spectateurs les plus avertis, voire la censure...

GRANDE BRETAGNE

BIGGLES
Réal. John Hough. « Compact Yellowbill ». *Scén.* : John Groves, Kent Walwin. Avec : Neil Dickson, Alex Hyde White, Fiona Hutchinson, Peter Cushing.
• Un homme d'affaires new yorkais se retrouve soudainement transporté de 1986 à 1915, en Europe, au coeur de la première guerre mondiale, pour aider l'aviateur John Bigglesworth — surnommé Biggles — à localiser l'endroit où les Allemands ont camouflé une terrifiante arme secrète...
Un scénario audacieux, construit autour de l'éternel thème du voyage dans le temps, qui nous permet de retrouver Peter Cushing dirigé cette fois-ci par John Hough, cinéaste chevronné à qui l'on doit *Incubus* et de nombreux films fantastiques réalisés pour les productions Walt Disney (*La montagne ensorcelée, Les visiteurs d'un autre monde, Les yeux de la forêt*).

CANADA

RAIDERS OF THE LIVING DEAD
Réal. Samuel M. Sherman. « Cicerone-Canada Production ». *Scén.* : Brett Piper. Avec : Scott Schwartz, Robert Deveau, Donna Asali, Bob Allen.
• Une nouvelle invasion de morts-vivants...

FILMS EN TOURNAGE

ÉTATS UNIS

CRITICAL CONDITION
Réal. Michael Apted. « Paramount ». *Scén.* : John Hamill. Avec : Richard Pryor, Ruben Blades.
• Des moyens considérables et une profusion d'effets spéciaux pour cette comédie à grand spectacle entièrement située dans un hôpital américain qui sera ravagé par un gigantesque ouragan.
A noter que pour les besoins de ce film, la production a obtenu l'autorisation de détruire réellement (et selon les exigences les plus folles du scénario) un hôpital récemment désaffecté de High Point en Caroline du Nord, hôpital où se déroulera par ailleurs la quasi-totalité du tournage.

ESPAGNE

TAURO Y LIBRA
Réal. Francesc Herrera. « Fusion Films». *Scén.* : Salvador Sainz. Avec : Diana Conca, Julia Saly, Emma Quer, Carmen Cano.
• Comédie fantastique : un jeune homme pour qui la vie n'a été qu'une succession d'échecs consulte un médium qui lui révèle la véritable raison de sa malchance : dans son enfance il eut la malencontreuse idée de briser un miroir dont s'échappa un petit démon qui devint dès lors la source de tous ses ennuis... Pour rompre le mauvais sort, une seule solution : devenir un héros !

CANADA

MANIA
Réal. Paul Lynch, John Sheppard, D.M. Robertson. « Simcon International». Avec : Deborah Grover, Stephen Hunter, Lenoree Zann, Cheryl Wilson.
• Compilation de quatre histoires de terreur, toutes situées à l'époque contemporaine et filmées par trois metteurs en scène (dont Paul Lynch, réalisateur du *Bal de l'horreur* et de plusieurs épisodes de *La cinquième dimension*).

GRANDE-BRETAGNE

RAWHEAD REX
Réal. George Pavlou. « Alpine/Green Man». *Scén.* : Clive Barker. Avec : David Dukes, Kelly Piper, Niall Toibin.
• Après *Underworld*, le réalisateur britannique George Pavlou vient d'enchaîner avec un nouveau film d'épouvante toujours tiré d'une nouvelle de Clive Barker, l'un des auteurs favoris de Stephen King paraît-il.
C'est donc en Irlande qu'a débuté en février dernier le tournage de ce que la production se plaît à définir comme « le dernier cri en matière de film de monstre pour adultes » : en labourant son champ, un fermier déterre une créature ensevelie depuis la nuit des temps qui, une fois revenue à la vie, se révèle être une sorte de géant cannibale décapitant, égorgeant et dépeçant tout sur son passage...
Une ambitieuse production anglaise 100 % horrifique qui devrait nécessiter un long travail de post-production en raison des effets spéciaux particulièrement complexes demandés par le scénario : maquillages, trucages optiques et animatronics. Quant au rôle de l'ogre, il a été confié à Heinrich Von Buenau, un acteur d'origine allemande, dont la taille n'a pas dû poser trop de problèmes aux techniciens des effets spéciaux puisqu'il mesure... 2,20 m !

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS UNIS

BEYOND THE END OF TIME
« CBS Production ».
• Science-fiction : sur une Terre ravagée par un holocauste nucléaire, une poignée d'êtres humains s'acharne à libérer la population vivant désormais sous la domination de cruels cyborgs.

SPEAR OF DESTINY
Réal. Cirio Santiago. « Vestron Entertainment »
• Brusquement surgi du futur, un aventurier confie à un jeune couple d'américains, juste avant de succomber à ses blessures, une mystérieuse pierre et une bien curieuse mission : retrouver un certain professeur Hightower et lui remettre l'étrange artefact qui se trouve être depuis des millénaires un objet détenteur d'un pouvoir maléfique... Comme on s'en doutait, la mission de nos deux héros, dès lors poursuivis à travers le monde par d'inquiétants personnage, ne sera pas de tout repos !

REP. FED. ALLEMANDE

CAVERN
Réal. Carl Schenkel. « Cinévox».
• L'auteur du remarquable *Out of Order* (dont la quasi-totalité de l'action se situait dans un ascenceur) devrait prochainement entamer la réalisation d'un nouveau huis-clos qui se déroulera dans un casino faisant également office d'abri anti-atomique à l'intérieur duquel quelques joueurs trouveront refuge après le déclenchement soudain d'une guerre nucléaire.

Gilles Polinien





Jean Marigny

LE VAMPIRE DANS LA LITTÉRATURE ANGLO-SAXONNE

Didier Erudition

Au moment où est publiée l'anthologie de Jacques Finné, *Les trois saigneurs de la nuit*, l'Atelier National de reproduction des thèses de Lille publie une thèse impressionnante tant par sa longueur (plus de huit cent pages !) que par le soin qui y est apporté. *Le Vampire dans la littérature anglo-saxonne* de Jean Marigny.

La thèse comprend cinq partie qui développent les origines lointaines du vampire, les différents aspects qui se rattachent à sa personnalité (crucifix, eau bénite, transformation en chauve-souris,...) et dissèquent l'histoire littéraire du vampire à travers les différents modes d'expression : romans, nouvelles, pièces de théâtre. Le cinéma est lui aussi pris en compte. N'a-t-il pas fait connaître mondialement ce mythe puis réactualisé à une époque où il était en perte de vitesse ?

Les grands classiques (*Dracula, Carmilla, Varney le Vampire, Je suis une légende*...) sont examinés attentivement dans ce qu'ils comportent d'innovation et d'originalité et des explications détaillées sont données sur leur genèse et sur les auteurs. Jean Marigny dresse l'étonnant et immense tableau du mythe vampirique, et de ses multiples variations ou abâtardissements, au travers d'un siècle de littérature et de cinéma anglo-saxons.

A ces strictes considérations artistiques, Marigny ajoute des considérations sociologiques, qui expliquent la différence de comportement face au fantastique qu'adoptent les peuples anglo-saxons à l'opposé de celui des Français, plutôt enclins au septicisme. C'est là un des aspects les plus intéressants de cette thèse.

Un seul défaut, mais qui n'est pas gênant pour la compréhension de l'ensemble, concerne les extraits et citations qui sont presque toutes mentionnées en langue anglaise et qui ne font pas état des éditions françaises. Ainsi, pourquoi avoir noté dans l'index final les deux éditions originales anglaises de *Dracula* sans indiquer les dernières traductions faites en France notamment dans la collection Marabout et Le Masque Fantastique ? Il s'agit là sans doute d'un tic universitaire mais auquel on aurait pu facilement remédier avant de faire une diffusion publique, en ajoutant par exemple un second index, des traductions françaises celui-ci.

Mais ne boudons pas notre plaisir devant cette somme importante de connaissances, unique en son genre dans la langue française (6, rue de la Sorbonne, 75005 Paris).

Elisabeth Campos

Anthologie réunie par Jacques Finné

LES TROIS SAIGNEURS DE LA NUIT

NéO n° 157

Les trois « saigneurs » en question sont respectivement les goules, les loup-garous et les vampires ! Un comité d'accueil donc tout à fait charmant pour goûter les délices de ces textes au parfum vénéneux.

Une seule nouvelle concerne le thème de la goule mais hormis Clark Asthon Smith qui appréciait visiblement beaucoup cette créature, peu d'auteurs se sont intéressés à son sort. « Quietly now... » de Charles L. Grant, romancier injustement méconnu en France, est une petite merveille d'humour noir et d'horreur sournoise. La chute notamment est particulièrement savoureuse.

Deux nouvelles illustrent le thème du loup-garou : l'étonnant « Pia » de D.C Donaldson, qui se situe au croisement des énigmes policières en vase clos (chères à Agatha Christie) et des histoires de lycanthropie, et « Fourrure blanche », considérée comme un grand classique du genre (inédit jusqu'à présent). Texte fascinant où l'inquiétude le dispute au lyrisme.

Le thème du vampire, par contre, a déjà été abordé de nombreuses fois en littérature et l'on pouvait craindre que les cinq récits qui lui étaient consacrés ne soient que des variations sans originalité. Mais chaque texte met l'accent sur un des aspects du thème même si tous jouent sur la frayeur et la fascination qu'inspirent ces mort-vivants d'un type particulier, à l'exception de la nouvelle sacarstique de Gaston Compère, « Cercueil Z 14 », qui démystifie quelque peu le genre. « Pendant que luisait la lune » de Manly Wellman est une très bonne nouvelle, inquiétante à souhait, classique par ses développements mais qui fait preuve d'originalité grâce à l'identité de son héros puisqu'il s'agit d'Edgar A. Poë lui-même ! Le vampire vit le plus souvent dans un château isolé sur des terres farouches et le « Dr Porthos », texte un peu décevant, est là pour nous le démontrer. La surprise contenue vient du retournement final. Mais il peut également quitter sa demeure ancestrale pour semer la terreur sur un navire, par exemple comme c'est le cas du poétique « Stragella » d'Hugh B. Cave, et le transformer en une sorte de navire fantôme, qui ne s'anime que la nuit. Richard Matheson n'est plus à présenter, son œuvre est très connue du public grâce notamment au cinéma. On lui doit l'un des meilleurs romans sur le vampirisme, *Je suis une légende*.

Sa nouvelle « Bois mon sang » joue sur l'attrait, presque irresistible, qui s'attache au vampire et qui, en l'espèce, domine totalement le jeune héros. Une nouvelle tout en nuance et qui demeure ambigüe jusqu'au rebondissement des dernières lignes.

Une anthologie excellente due à un spécialiste du fantastique et de la démonologie.

Elisabeth Campos



Jean-Claude Dunyach

AUTOPORTRAIT

Denoël
Présence du Futur n° 415

Jean-Claude Dunyach est avec Jacques Barbéri, Emmanuel Jouanne, et plus récemment Antoine Volodine, l'un des plus sûrs talents de sa génération. Cela, on le savait pour avoir lu de lui une quinzaine de textes, parmi lesquels l'excellent « Les nageurs de sable », lauréat du Grand Prix de la Science-Fiction Française 1984 catégorie nouvelle, prépublié dans Fiction et repris ici, occupant une place de pivot central. Ce que l'on ignorait, en revanche, c'est qu'il avait une telle soif d'écrire et surtout de conter ! Car les neuf nouvelles réunies dans ce premier recueil ont toutes en commun, malgré leur diversité de thèmes et de styles, une volonté de *raconter* avant tout des histoires, souvent fort belles, tant sur le plan de l'esthétique que sur celui des sentiments, et également d'offrir à nos yeux émerveillés des sortes d'images, de films, le réalisme de certaines scènes le disputant à une justesse de ton faisant preuve d'une maturité certaine.

Tout d'abord les meilleurs : « Autoportrait », qui donne son titre au recueil et figure parmi les nouvelles préférées de l'auteur, puis « Masse critique », une utopie excellente, « Les nageurs de sable », citée plus haut, et enfin « Dans les jardins Médicis », conte ayant pour thème la mémoire et l'oubli, clôturant l'ouvrage de manière superbe. Quant aux autres, sans démériter, elles n'atteignent cependant pas en intensité les précédentes.

S'ajoute à cela une très belle couverture signée Gilles Murat : un « nouvel » auteur surprenant !

Richard Comballot

Pierre Gires

NOUVELLES FANTASTIQUES

Editions Regain

Ces textes au charme suranné couvrent de nombreux aspects du fantastique : les fantômes (« L'argument »), les vampires (« Le malade »), les envoûtements (« Le sortilège »), le double maléfique (« L'autre », « Le ventriloque »), les prédictions de l'avenir (« Le devin »).

Classiques par leur structure, ces récits possèdent cependant un attrait plus que certain sur le lecteur par la poésie et le lyrisme qui s'en dégagent. Tout est en demi-teinte, nuancé, même si quelques scènes sont assez « dures » comme la description de l'agression dont est victime le jeune comte de la nouvelle « Le chat » ou la métamorphose en gorille d'un des héros du « Sortilège ».

Mais l'inquiétude vient de la progression inexorable de l'action, qui enserre le protagoniste de l'histoire dans ses filets et l'empêche de fuir son destin. Il lui faut affronter les événements et les nier ne lui est d'aucune utilité. Ainsi, le héros septique du « Devin » verra ses propres croyances s'effondrer sans que la possibilité lui ait été donnée d'agir dans un sens différent. Le suspense est adroitement mené par l'auteur et ne se relâche pas jusqu'au dénouement final. La nouvelle « Le malade » en est un bon exemple puisque jusqu'aux dernières lignes le sort de l'héroïne demeure dans l'incertitude.

Les thèmes choisis par l'auteur sont archi-connus (le tandem du ventriloque et de sa marionnette, le fantôme qui revient se venger de son bourreau...) et la trame développée ne surprend pas vraiment. Mais ce qui est nettement moins prévisible, c'est la chute des récits qui parvient toujours à étonner le lecteur.

Un recueil agréable et à la lecture toujours plaisante, servi par un style élégant et évocateur. Certaines descriptions sont à cet égard particulièrement réussies.

(Ce recueil peut être commandé auprès de l'auteur : Pierre Gires, 140, av. de Mazargues, Bt 17, 13008 Marseille. Prix : 40 F port compris.)

Elisabeth Campos

William Gibson

NEUROMANCIEN

La Découverte, « Fictions »

Si la première livraison de cette nouvelle et passionnante collection avait été marquée par la traduction du superbe *Armageddon Rag* de George R.R. Martin, la seconde propose un autre livre choc signé par un nouveau venu, William Gibson, un premier roman reconnu à la fois par les professionnels du genre et par le grand public, puisqu'il a été couronné par les trois plus prestigieux prix de la SF en 1985 : Philip K. Dick Award, le Nebula et le Hugo.

Succès inattendu par *Neuromancien* est un roman difficile à aborder et qui avait toutes les chances de rebuter le grand public. On a affaire là à une de ces œuvres qui marquent des tournants de la SF, un livre qui bouscule à la fois la thématique et l'écriture du genre. Par de multiples aspects, *Neuromancien* est le prototype idéal des romans de la SF des années 80. C'est avant tout une plongée, souvent hallucinante, dans l'univers parallèle des grands réseaux informatiques qui s'est greffé sur celui que nous connaissons. Le « Cyberspace » est devenu la nouvelle frontière, un monde sauvage et inquiétant au sein duquel se livrent des combats incessants pour la maîtrise d'une société capitaliste débridée. Les informaticiens, officiels, privés, militaires ou pirates s'y introduisent en branchant leur système nerveux sur les ordinateurs. Pour eux, le Cyberspace devient un univers réel, peuplé de dangers, un peu comme dans



le film *Tron*. Mais ce dernier jouait plus sur les performances graphiques que sur le suspense, alors que *Neuromancien* est une véritable série noire informatique avec, pour héros, un pirate des programmes embarqué dans un complot insensé dont il ne comprendra qu'à la dernière minute toute la signification. Le découpage haché, nerveux et presque hystérique par moment de l'histoire, se trouve porté par un style tranchant et précis, envahi par les néologismes. C'est à la naissance d'un nouveau langage qu'on assiste ici, comme cela avait été le cas, par rapport au roman policier classique, lorsqu'était née l'école du Roman Noir américain moderne. Reste seulement à savoir si William Gibson confirmera à l'avenir les promesses de cet éclatant premier coup de maître...

Richard D. Nolane

Dagory

QUAND SOUVENIRS REVENIR, NOUS SOUFFRIR ET MOURIR

Fleuve Noir, « Anticipation »

Le roman commence de manière très surprenante : des soldats anglais font sortir de prison des personnalités bien connues de l'Histoire française : Napoléon, Jeanne d'Arc, Robespierre, Musset, et Vercingétorix, le récitant... L'effet surréaliste ne dure que le temps de s'apercevoir qu'il s'agit des membres d'une bande de motards qui se sont fait coincer en Angleterre, et qu'on va relâcher sur le continent, avec pour mission quasi-suicide de comprendre ce qui s'est passé. Car la Terre entière a été annihilée (on ne sait pourquoi), seule la Grande-Bretagne ayant été épargnée.
On assiste ensuite à une fausse épopée routarde, avec conflit à l'intérieur de la bande, et rencontres sanglantes à travers les paysages désertés. Mais rencontre avec qui ? Les paysans normands avec qui les motards doivent en découdre s'évanouissent comme de la fumée une fois la bagarre terminée, de même que les vigiles d'un grand magasin où les explorateurs n'ont pu s'empêcher de faire de la fauche, comme au bon vieux temps. En fait, et le titre mystérieux de l'ouvrage s'en explique, les motards voient se matérialiser devant eux les décors et les personnages de leur jeunesse, et revivent ainsi des moments cruciaux de leur existence. Avec morts bien réelles. Le récit est ainsi mené à un rythme trépidant, jusqu'à ce que la bande soit réduite à zéro. L'explication ? Eh bien justement il n'y en a pas, quoi que l'auteur semble avoir un instant pensé à un emboitage à la Dick (des extra-terrestres, dont un vieux livre datant de 1939 fait mention, seraient à l'origine de la quasi-disparition de l'humanité, et c'est l'unique exemplaire restant de l'ouvrage que les mercenaires seraient venu récupérer en France !).
On reste donc quelque peu sur sa faim, avec l'impression que « Dagory » (qui se cache sous ce pseudonyme ?) a écrit son livre à toute vitesse, sur l'inspiration de l'instant - des répétitions stylistiques pas très heureuses laissent même penser qu'il ne s'est pas relu. C'est dommage, car voilà un suspense plein de surprise, de chausse-trappes, de fausses pistes et d'action tout à fait palpitant. Sans aucun doute l'un des romans d'Anticipation les plus originaux de l'année...

Jean-Pierre Andrevon

Daniel Walther

LA MARÉE PURULENTE

Fleuve Noir, « Gore »

On attendait avec curiosité l'arrivée de Daniel Walther dans la collection « Gore » qui, a priori, pouvait sembler taillée sur mesure pour lui : son goût pour le fantastique morbide, son sens des ambiances glauques et son attirance pour les cruautés tant mentales que physiques en fait un auteur de Gore à l'état nature... La première partie de *La marée purulente* comble notre attente : elle se déroule sur un îlot du Pacifique Sud dépendant de la Kanakie libre (curieuse anticipation de quelques années, qui fait également mention d'une mystérieuse guerre baranolysienne ?), où un docteur blanc passablement nauséeux et délabré, le docteur Paulson, soigne des lépreux et s'offre les faveurs de Marietta, la seule femme « désirable » de l'île. On a ainsi une cinquantaine de pages d'un érotisme torride (attitude oblige !), avec déliquescence néo-coloniale comme back-ground, et surgissement de la mer du temps d'une malédiction tout à fait lovecraftienne...
Le reste du roman est plus classique, et forme même une autre histoire : nous sommes transportés en Europe, dans une ville et un pays indéterminés (pourquoi ? Après la localisation précise de l'île, ce brouillard géographique, même s'il est lourd de symbole, ne s'imposait pas), touchés par une épidémie foudroyante de lèpre. On retrouve le docteur, ainsi qu'une seconde femme tout aussi maléfique que la première, Annabelle. Il y a force scènes de massacres (les lépreux agissant comme des zombis issu de la caméra de George A. Romero), jusqu'au moment où la malédiction kanake se retire. Cette seconde partie (les deux-tiers de l'ouvrage) est plus convenue, et plus décevante : elle souffre en particulier de décrochement, un policier (Wallach) soufflant la première place à Warren sans pour cela que son rôle dans l'histoire soit primordial, tandis qu'Annabelle est manifestement un double de Marietta, sans que ce postulat soit poussé jusqu'à ses prolongements logiques. Tout se passe comme si Walther avait été un peu trop pressé de boucler son Gore, confiant dans ses fantasmes, au point d'en oublier un peu trop sa trame.
Le roman se lit bien entendu d'une seule traite jusqu'à son point final (encore qu'on puisse être agacé par un style un peu plus relâché que d'ordinaire), mais on se dit, en le refermant, que notre Daniel Walther national aurait quand même pu y consacrer quinze jours de plus !

Jean-Pierre Andrevon



Michel Jeury

LE JEU DU MONDE

Coll. « Ailleurs et Demain » Robert Laffont

Ce roman nous décrit une société où le jeu est devenu le rouage principal de toutes les structures sociales, politiques et économiques. Nos tiercés, loteries et autres sont relégués au musée de l'histoire pour faire place aux jeux de rôles (très en vogue à l'heure actuelle) où chacun interprète un personnage de son choix. Michel Jeury nous propose ainsi plusieurs variétés de jeux qui ont les faveurs de cette société futuriste, mais très proche de nous en même temps, et qui conditionnent l'existence entière de leurs habitants : *L'ombrelle, Le Jeu Troyen, Le jeu du Monde*,... dominés par les deux grandes firmes multinationales.
Dans cette société tout est fondé sur le hasard (parfois truqué) et sur la chance, rendant la vie très aléatoire et incertaine. C'est d'ailleurs ce que va apprendre à ses dépens Bruno Mansa, entraîneur de *Jeu Troyen*, qui, du jour au lendemain, perd tous les points qu'il possédait (et qui influaient sur son logement, son salaire) lors d'une nouvelle mise en jeu. Il lui faut alors abandonner tous ses avantages et reprendre le jeu dès le début.
Cette lente progression lui montrera toutes les vérités contenues dans cette société du jeu et dont il n'avait qu'une vague idée : les ententes illégales entre joueurs, les tricheries et les trucages au plus haut niveau. Un apprentissage très dur qui l'emmènera à parcourir la planète, bousculé par des événements qu'il domine mal.
Michel Jeury signe là un excellent roman, réflexion cynique sur le monde du jeu et du spectacle où la réalité est travestie par les pouvoirs en place, âpres à se partager les gains et la domination de cette société factice.

Elisabeth Campos

Jack Williamson

SANG DORÉ

Coll. Aventures Fantastiques, Garancière

Jack Williamson a commencé à écrire en 1928. Il devint immédiatement l'un des grands auteurs de space opera, au même titre que « Doc » Smith ou Edmond Hamilton, s'illustrant notamment dans ce genre grâce à son célèbre cycle, *La Légion de l'Espace*. Durant les années 40, il fut l'un des piliers de l'Age d'Or de la science-fiction anglo-saxonne (voir son excellent roman *Les Humanoïdes*). On lui doit également un autre chef-d'œuvre, dans le domaine du fantastique celui-ci, *Plus noir que vous ne pensez*, axé sur le thème de la lycanthropie.
Avec *Sang Doré*, Jack Williamson nous emmène dans les contrées chaudes des déserts d'Arabie. Price Durand, soldat de fortune cynique, s'associe à une bande d'aventuriers et part à la recherche de la légendaire cité perdue d'Anz, aux trésors inouïs. Mais pour s'emparer de ceux-ci, il leur faudra affronter, auparavant, les redoutables défenseurs d'Anz la Mystérieuse, des êtres immortels à la peau et au sang dorés et dotés de pouvoirs immenses hérités d'une antique et maléfique science.
Sang doré est un remarquable roman d'aventures, où le fantastique est omniprésent et qui entraîne le lecteur dans une succession de rebondissements aussi nombreux qu'inattendus. Tous les ingrédients habituels de ce type de récit sont réunis — amour, magie, suspense — mais il fallait le talent et l'imagination débridée de Jack Williamson pour réaliser un cocktail aussi séduisant !

Elisabeth Campos

« Monsieur Science-Fiction » à Paris !

Le 21 mars dernier, notre ami Forrest J. Ackerman, mondialement surnommé « Monsieur Science-Fiction », est venu spécialement de Los Angeles pour parrainer, en avant-première du Salon du Livre, le Prix Gutenberg 86 de science-fiction.
A cette occasion, il a reçu (notre photo) une plaque rendant un hommage spécial à son grand ami récemment disparu, L. Ron Hubbard, « pour son remarquable roman, **Terre champ de bataille**, et pour son exceptionnelle contribution à la littérature de SF ».
L. Ron Hubbard est l'auteur de plus de 200 romans et nouvelles de SF qui se sont vendus à près de 23 millions d'exemplaires dans le monde.



RENCONTRE avec

Deux dessins préparatoires de René Laloux pour un film d'animation tiré de « l'Année du Dragon » : le fantastique y devient surréel, rêve, poème...

Serge Brussolo, né à Paris en 1951, est sans aucun doute l'un des écrivains les plus doués de sa génération. Après quelques années de vaches maigres (pendant lesquelles il accumule romans et nouvelles), il publie « Funnyway » dans l'anthologie de Philippe Curval *Futurs au présent*, puis *Vue en coupe d'une ville malade*, son premier recueil, tous deux couronnés à un an d'intervalle par le Grand Prix de la Science-Fiction Française. A partir de là, il commence à être solicité par divers éditeurs, « rentre » au Fleuve Noir pour lequel il écrit toujours.
René Ladoux *(La planète sauvage, Les maîtres du temps)* travaille actuellement sur l'adaptation cinématographique de son roman *A l'image du dragon* : c'est l'occasion pour nous de rencontrer l'auteur et de partir à la découverte de la science-fiction d'expression française...



Les amateurs font souvent la distinction entre les romans que vous avez publiés chez Denoël et au Fleuve Noir. Quelles différences faites-vous entre ceux-ci et les écrivez-vous différemment ?

Ce que les gens ne savent pas, c'est que j'ai commencé par écrire des polars et des romans d'aventure. Ces manuscrits anciens ont été perdus ou détruits, mais représentent mes débuts dans l'écriture. Et je ne suis venu qu'accidentellement à l'étrange. J'ai été ensuite repris par mon démon du roman d'aventure et de ce que je lisais quand j'étais adolescent, j'ai eu de nouveau envie d'en écrire. Seulement, ces textes ne collaient pas du tout avec l'orientation de Denoël (qui publie plutôt des textes « intellectuels ») et j'ai pensé qu'ils n'intéresseraient pas la collection « Présence du Futur ».

De ce fait, je me suis tourné vers le Fleuve Noir, que je n'ai plus quitté, depuis la disparition de la collection de Lattès pour laquelle j'avais commencé à écrire des romans d'aventure quelques temps auparavant. Cela correspondait donc à un véritable désir et non pas, comme il a été dit parfois, à une volonté de travailler pour l'argent. Cohabitent toujours en moi des désirs qui sont très contradictoires : d'un côté celui d'écrire des choses assez esthétiques et intellectuelles et d'un autre des romans d'action pure. Cette démarche est tout à fait possible puisque des collections aux optiques tout à fait opposées acceptent de me publier, ce qui me permet de jouer sur deux registres. De plus, ce désir d'écrire des histoires d'aventure se percevait déjà dans les romans publiés chez Denoël, particulièrement *Sommeil de sang* et *Le carnaval de fer*, lesquels sont en quelque sorte une transition, une charnière, entre deux périodes : celle où je débutais et n'osais pas faire ce que je voulais et celle où je me suis complètement libéré.

Quels sont les points communs entre tous vos ouvrages et comment pourriez-vous définir votre Science-Fiction ?

Le point commun, c'est de toujours partir de théorèmes complètement délirants, des choses les plus folles. Car ce qui me chagrine, bien souvent, quand je lis de la SF, c'est d'avoir l'impression de me trouver face à un manque de folie et à une espèce d'auto-censure de la part des auteurs. Je crois que bon nombre d'entre eux ont peur de délirer et écrivent des choses souvent assez cartésiennes, en se disant qu'ils respectent la SF des années 50, cette littérature qui, personnellement, m'ennuie. J'aime écrire une SF folle qui utilise de bonnes idées délirantes et essaye de les rationnaliser dans une espèce de logique absurde afin d'en faire quelque chose qui soit crédible. Je crois que c'est ce qui me sépare de quelqu'un comme Varley qui raconte des choses extraordinaires mais sans arriver à y faire croire ; ses textes demeurent de simples fantaisies. Ils sont plaisants à lire mais ne font pas peur, alors que ce que je fais se veut généralement angoissant.

Le Surréalisme pénètre dans le fantastique.

La SF est un genre où l'on peut tout faire et dans ces conditions, il est regrettable d'essayer de se censurer, de mutiler ses écrits au nom de règles pseudo-rationnelles. J'utilise une SF où tout s'interpénètre : le surréalisme, le fantastique, le roman policier et je trouve cela très bien car c'est un peu l'image de ce que nous sommes en train de vivre à une époque où les cadres fondent, où tout se mélange et où la compartimentation systématique des ouvrages disparaît. Je crois qu'il ne faut pas se soucier de se conformer à un modèle d'écriture mais faire intervenir bon nombre de composants, un peu comme dans la littérature sud-américaine qui est très mal connue en France et dont les auteurs ne sont pas « bloqués » par rapport au rationnel. Les ouvrages qui en résultent pourraient d'ailleurs être publiés dans des collections de SF dans la mesure où ils utilisent et mélangent les mythes, les fantômes, les esprits, les chercheurs qui construisent des théories aberrantes, etc... Mais en France, c'est une tradition pratiquement ignorée, qui ne s'impose que très lentement. Espérons que le processus continue et s'accélère, sans quoi la littérature de SF ne pourra que régresser, principalement à cause d'une sorte de nostalgie des années cinquante et d'une SF basée sur la science et la prospective à court terme qui n'intéresse plus personne, du genre : « que se passera-t-il quand on n'aura plus de pétrole et plus d'idées ? »

Quand on prononce devant vous les mots : « intrigues, psychologie », comment réagissez-vous ?

Je suis toujours tenté de citer la phrase célèbre de Miller dans *Sexus* : « Ce qu'il fallait c'était perdre carrément la boule. Les gens en avaient plein le dos des trucs à intrigues et à personnages. Est-ce que la vie est faite d'intrigues et de personnages ? ». La notion d'intrigue, d'« histoire », me paraît extrêmement naïve. De grands universitaires se sont amusés à montrer que nous racontons toujours les mêmes histoires depuis l'aube des temps en cousant bout à bout un patchwork de séquences répertoriées, stéréotypées. Ce n'est donc pas l'intrigue qui est importante mais ce qu'il y a autour ! Tant pis pour ceux qui s'obstinent à croire le contraire et qui sont affligés d'une extrême myopie. De plus nous vivons une époque où tout repose sur le choc de l'image. C'est très visible dans le polar. On va vers des anecdotes de plus en plus dépouillées, ce qui compte c'est l'atmosphère. De même au cinéma le spectateur attend un raz-de-marée visuel, l'histoire qu'on lui raconte est très secondaire. C'est un peu comme un cadre entourant un tableau. On regarde le tableau, pas le cadre ! Mon rêve serait d'ailleurs d'évoluer vers des narrations de plus en plus dépouillées, dédramatisées. Je rêve d'une chronique ethnologique imaginaire au jour le jour, sans conflits artificiellement gonflés. Ce n'est guère possible à l'heure actuelle. La psychologie, quand à elle, n'est pas à mon avis dans les personnages, elle est dans la lumière, dans les objets, dans le rapport aux choses. C'est une psychologie « du comportement », vu de l'extérieur — encore une fois comme au cinéma — l'état psychologique d'un personnage doit être déduit d'un décor, d'une atmosphère. J'abomine le monologue intérieur. Je fais une transcription symbolique des états d'âme, et cette transcription doit être lue sur les objets qui entourent les êtres. Le décor, dans mes textes, fonctionne comme une suite de hiéroglyphes. C'est lui qui possède tout le secret des choses. Si je pouvais faire des romans sans personnages je le ferais volontiers. La psychologie naïve, sentimentale, m'exaspère. Si les gens veulent pleurer il y a des collections pour ça ! Je pense en dire beaucoup plus en décrivant l'appartement d'un personnage, ou son rapport fétichiste à tel ou tel objet, qu'en entamant une longue dissertation sur ses états d'âme. Dans le temps on appelait ça le « behaviourisme ». Tout ce que je fais est visuel. Au lecteur de savoir regarder, de savoir se faire voyeur et voyant. Je déteste l'intéronisation pré-mâchée telle qu'elle dégouline de certains romans de littérature générale !

Je ne crois pas à l'intrigue.

Quelle technique d'écriture utilisez-vous ?

En premier lieu, je choisis une idée et cherche tout ce qui peut graviter autour, toutes les ramifications possibles. Je prends généralement un écosystème malade ou quelque chose d'analogue et j'essaye de voir tout ce que ça peut générer : des comportements psychologiques, politiques, religieux, les conflits qui peuvent en découler, les manières dont s'affrontent les mentalités, et à partir de toutes ces données, je bâtis mon histoire et commence à écrire. Ceci-dit, je ne crois pas à l'intrigue. C'est un mot qui ne veut plus rien dire, qui est vide de sens, qui n'est valable que dans le polar où un problème doit être résolu. C'est une mécanique un peu artificielle, inhérente au genre. Je conçois un peu cela comme un reportage, une ethnologie rêvée et délirante, un guide de voyage, une sorte d'étude d'un monde qui n'existe pas et qu'il faut arriver à rendre crédible. La SF ne doit pas présenter d'intrigues, je le répète, mais des milieux. Elle doit avant tout être une littérature d'idées. Cela-dit, à partir du moment où tout est bâti, ou tout est bâti, les idées ainsi que la structure du bouquin, je me mets à écrire, chronologiquement généralement, à un rythme variable qui peut être de cinq ou six feuillets par jour. Au fur et à mesure que j'écris, je trouve d'autres idées, je vois d'autres éclairages et l'histoire se modifie un petit peu d'elle-même. Un personnage que je croyais secondaire de-

SERGE BRUSSOLO

vient important et vice-versa. Il arrive très souvent que le matériau se rebelle. En moyenne, un roman de 300 000 signes me demande un mois et demi. J'écris à la main car je n'aime pas du tout le contact avec la machine à écrire.

Pourquoi utilisez-vous toujours la même thématique : celle de l'univers carcéral, du bagne, de la folie, de l'hôpital ?

Ce sont des thèmes qui m'obsèdent un peu du fait qu'à une époque je suis passé dans un certain nombre d'hôpitaux et que j'avais l'impression d'être en prison. J'ai connu des gens qui avaient de très gros problèmes mentaux ; je les ai suivis dans leur trajets respectifs et mes romans se sont sans doute nourris de ces expériences vécues. Cela ne relève pas d'une démarche concerté visant sadiquement la description de l'univers le plus horrible possible mais sans doute d'un processus inconscient qui est le fruit de diverses expériences, de diverses périodes de ma vie.

Influencé par Robbe-Grillet et Beckett.

Avez-vous l'impression d'avoir été influencé ? On vous compare souvent à Ballard...

Je n'ai découvert Ballard que tout récemment. Des tas de gens m'ont dit que nous avions des points communs et j'ai lu quelques-uns de ses ouvrages pour voir ce qu'il écrivait. Le premier était *Appareil volant à basse altitude* mais je n'ai pas trouvé de points communs. S'il y a des influences, elles ne viennent pas de la SF, mais plutôt du côté de Mandiargues, Robbe-Grillet et Becket. Plus généralement, tous les auteurs contemporains ont été influencés par ces gens-là. Je crois que mon seul point commun avec Ballard est que je me préoccupe également de questions artistiques et raconte l'histoire d'artistes. Suis-je pour autant ballardien ? Car si on va plus loin, on peut s'apercevoir que des tas de gens ont traité ce thème avant lui, notamment Proust. Il reste à savoir si Ballard est proustien ou, dans l'optique du lecteur de SF, Proust ballardien ! Tout est une question de références et donc arbitraire.

Qu'est-ce qui vous séduit dans le polar ?

Ce qui m'attire, c'est la quête et l'enquête, des thèmes qui reviennent constamment dans ce que j'écris, la marche vers une vérité, qui est la démarche de tout auteur. On commence par enquêter sur soi-même, on cherche des indices supplémentaires, mais sans jamais arriver à trouver sa vérité. Le polar a fasciné des tas de gens en littérature générale. Quelqu'un comme Robbe-Grillet bâtit ses romans sur des schémas de polar. Modiano aussi.

Deux de vos ouvrages sont en train de faire l'objet d'une adaptation cinématographique. L'un d'eux est Le nuisible *?*

Les droits d'adaptation de ce roman ont été achetés par Christian Fechner, lequel va sans doute en tirer un scénario. D'autre part, René Laloux a le projet d'adapter sous forme de film d'animation *A l'image du dragon* dont il a fait des travaux préparatoires très intéressants. J'espère que ça se fera bientôt mais il faudra faire preuve de patience. Tout ce qui touche au cinéma est très long et nécessite toujours beaucoup d'argent.

Comment ces rencontres avec le cinéma se sont elles produites ?

Un jour, j'ai reçu une lettre de Laloux qui me disait qu'il avait lu et aimé mes livres, qu'il aimerait me rencontrer et que l'on travaille ensemble. A la suite de quoi nous nous sommes effectivement rencontrés et avons parlé de ce film. Quant à Christian Fechner, c'est un peu pareil. Il m'a contacté, m'a dit qu'il connaissait mon travail et m'a demandé si je voulais écrire pour le cinéma.

Vous avez des projets ?

Oui, bien sûr. Trois de mes romans sont à paraître au Fleuve Noir. J'ai également livré un synopsis de film à Christian Fechner, qui débouchera peut être là aussi, sur un film où la SF sera contenue dans des postulats expliqués au départ et non pas dans des effets spéciaux.

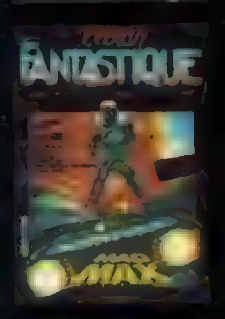
Jacques Robert N.R.F.

Propos recueillis par Richard Comballot

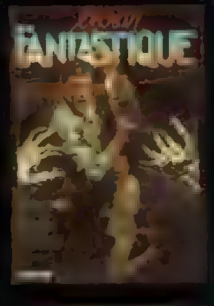
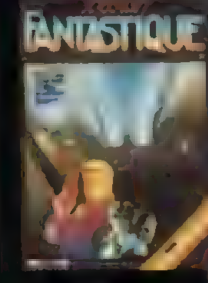


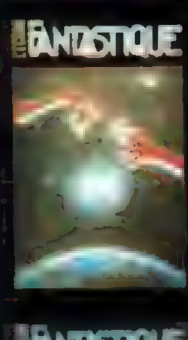




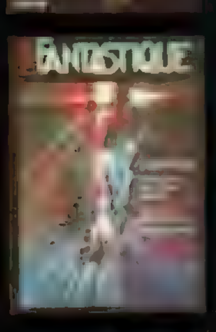
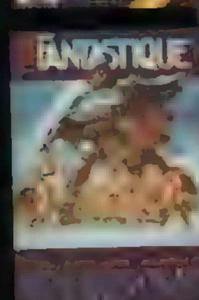
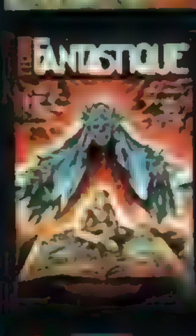
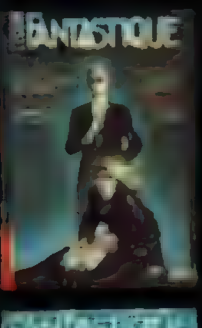

FANTASTIQUE

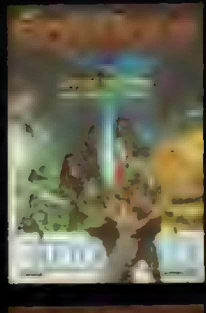
FANTASTIQUE

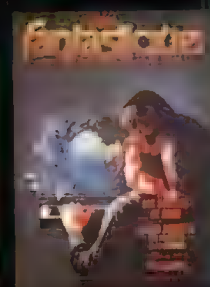
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

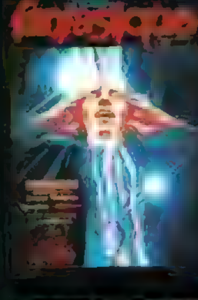
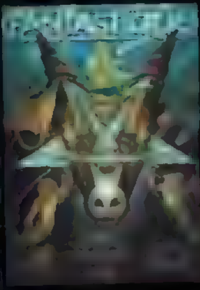
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

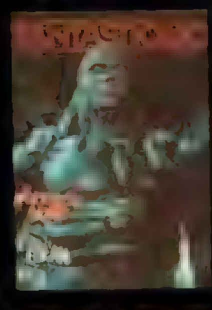
FANTASTIQUE

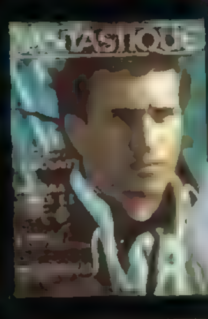
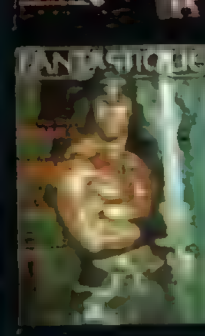
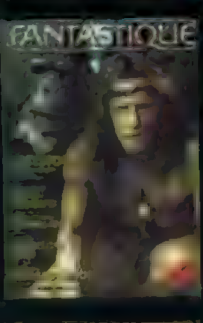
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

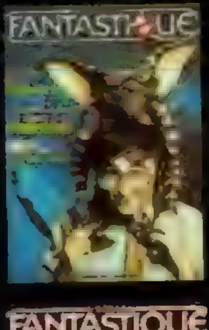
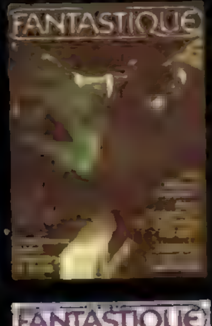
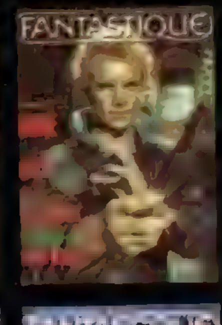
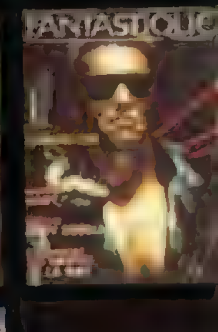




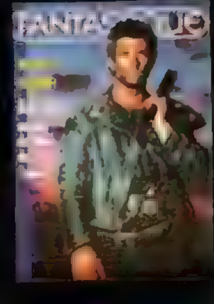





FANTASTIQUE

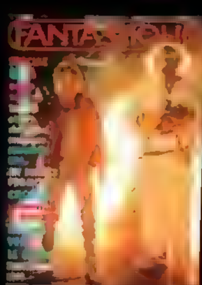


FANTASTIQUE




FANTASTIQUE


FANTASTIQUE

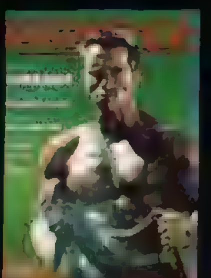
FANTASTIQUE















les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste!

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 **L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE**, John Carpenter, Star Trek Le film

14 **LE TROU NOIR**, La nouvelle vague horrifique américaine, Le Tour du Monde du Fantastique

15 **SUPERMAN 2**, Flash Gordon, The Monster Club.

16 **FESTIVAL DE PARIS 80**, La Malédiction finale, Effets spéciaux de l'Empire Contre-Attaque

17 **VINCENT PRICE**, Le Choc des Titans, New York 1997

18 **DOUGLAS TRUMBULL**, Le voleur de Bagdad, Le choc des titans

19 **PETER CUSHING**, Cannes 81, David Cronenberg.

20 **OUTLAND, HURLEMENTS**, The Survivor, The Hand

21 **LES LOUPS-GAROUS**, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Altered States, Lucio Fulci

22 **FESTIVAL DE PARIS 81**, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Métal Hurlant Le film.

23 **CONAN LE BARBARE**, Robert Blalack, Peter Weir, Mad Max 2

24 **WES CRAVEN**, Les Nouveaux Maquilleurs d'Hollywood, Dr Who

25 **CANNES 82**, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero, Evil Dead, Tom Burman.

26 **BLADE RUNNER**, Cat People, Halloween 3

27 **LE DRAGON DU LAC DE FEU**, Star Trek 2

28 **POLTERGEIST**, Krull, The Thing, John Carpenter.

29 **E.T.**, The Thing, Tron, Roy Arbogast

30 **FESTIVAL DE PARIS 82**, Tron, Larry Cohen, Brisby.

31 **LES ZOMBIES**, Meurtres en 3-D, Amityville 2

32 **DARK CRYSTAL**, L'Emprise, Jim Henson

33 **SCIENCE-FICTION** : John Dykstra, Star Wars, Blue Thunder, Curt Siodmak, Tom Savini

34 **LA LUNE DANS LE CANIVEAU**, Psychose 2, The Hunger

35 **CANNES 83**, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Monty Python.

36 **LON CHANEY**, Les prédateurs, Psychose 2, Roy Scheider, Malcolm McDowell.

37 **KRULL**, Le Jedi, Octopussy, Superman 3.

38 **LE RETOUR DU JEDI**, Octopussy, Le guerrier de l'espace

39 **DEAD ZONE**, X-Tro, La 4ème dimension Le film. Robert Bloch

40 **WAR GAMES**, Dario Argento, Dune.

41 **FESTIVAL DE PARIS 83**, Michael Jackson's Thriller, Joe Dante

42 **LA FOIRE DES TÉNÈBRES**, Strange Invaders, Nemo, La 4ème dimension le film, Brainstorm

43 **LA FOIRE DES TÉNÈBRES**, L'ascenseur, Johnny Weissmuller, Dead Zone, Charles Band

44 **L'ÉTOFFE DES HÉROS**, Dreamscape, Amityville 3, Italie fantastique, Vidéodrome, The Wiz

45 **LA FORTERESSE NOIRE**, Effets spéciaux, Conan 2, L'expérience de Philadelphie, John Carradine

46 **INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, John Carradine

47 **CANNES 84**, Le Bounty, Metropolis, Les enfants d'une autre dimension, Christopher Reeve

48 **INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT**, Dune, 1984, The Bride, Conan 2, Fay Wray

49 **GREYSTOKE**, Supergirl, Phénoména, Sheena, Star Trek 3

50 **S.O.S. FANTÔMES**, Les rues de feu, Le retour de la Hammer film, 1984, L'histoire sans fin

51 **GREMLINS**, Horizons du Fantastique 85, S.O.S fantômes

52 **LA COMPAGNIE DES LOUPS**, Terence Stamp, 2010, Festival de Paris 84.

53 **DUNE**, Brazil, Razorback, Star Trek, Out of Order.

54 **TERMINATOR**, Les griffes de la nuit, Stephen King, Body Double, Cinéma italien

55 **2010**, Cat's Eye, Ladyhawke, Le retour des morts vivants

56 **PREVIEWS** : Day of the Dead, Dreamchild, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Starman, Baby

57 **STARFIGHTER**, 2084, Phénoména, Ayesha à l'écran, Mask

58 **LA FORÊT D'ÉMERAUDE**, Starman, Cannes 85, Dreamscape, Annéa à l'écran

59 **GODZILLA À L'ÉCRAN**, Runaway, Mad Max 3, Lifeforce, The Bride, Legend, Oz

60 **MAD MAX 3**, Ridley Scott, The Bride

61 **RAMBO 2**, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, un monde extraordinaire, Lifeforce

62 **RETOUR VERS LE FUTUR**, Taram, Cocoon, Weird Science, My Science Project

63 **GOONIES**, Horizons du fantastique 86, Démons, Commando, Explorers, Santa Claus

64 **ROCKY IV**, Kalidor, Peur bleue, Invaders from Mars, F/X, Remo, House, Day of the Dead

65 **COMMANDO**, Vampire, vous avez dit vampire ?, Ré-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3

66 **ENEMY**, Elm Street 2, Young Sherlock Holmes, Sherlock Holmes à l'écran

---

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : (21)

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31
32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67		

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

soit ☐ ***numéro à 20 F*** .... **F**

☐ ***ports à F*** .... **F**

au total .... **F**

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date ***signature***



Concours « La main du cauchemar »

L'Écran Fantastique et Warner Home Vidéo seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre vous une cassette fantastique. Pour cela, il vous suffit de répondre dans les plus brefs délais aux questions suivantes, sur carte postale uniquement, à : l'Ecran Fantastique, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. *Attention !* Ce mois-ci, le concours est réservé *exclusivement* aux lecteurs de province :

1) Combien y eut-il d'adaptations cinématographiques du roman de Maurice Renard, « Les mains d'Orlac » ?
2) Citez un film fantastique avec Michael Caine et Candice Bergen.
3) Quel rapport entre **La Bête aux 5 doigts** et **King Kong** ?
4) Dans quel film Peter Cushing fut-il concerné par une main maléfique ?
5) Citez un film où Christopher Lee est poursuivi par une main tranchée.

Les lauréats de notre concours « **Starman** » sont :

Auger Yvan, Paris 15e ; Charbonnel Enc, St-Ouen ; Duhayon J.-P., Boulogne ; Plumet Michel, Eragny ; Sagot Jean-Claude, Arcueil



Notre favori :

LA MAIN DU CAUCHEMAR

U.S.A 1982. **Interpretation :** Michael Caine. Andrea Marcovicci. Annie Mc Enroe. **Realisation :** Oliver Stone. **Durée :** 1 h 40. **Distribution :** Warner Home video.

SUJET : « A la suite d'un accident dû à la nervosité de son épouse après une dispute conjugale, John Lansdale, célèbre auteur de bandes-dessinées perd sa main droite. Toute son existence est remise en question, et progressivement les éléments de sa vie sociale s'effondrent autour de lui, le laissant en proie à un état profondément dépressif. Sa main perdue deviendra alors une véritable obsession qui prendra de tragiques et meurtrières proportions... »

CRITIQUE : Auteur à succès *(Midnight Express, Conan)* Oliver Stone s'inspira du remarquable roman de Marc Brandel pour écrire et mettre en scène *The Hand* lequel, présenté au 15e Festival du Film Fantastique de Paris, devait se voir octroyé le Prix Spécial du Jury et celui du meilleur scénario. Si le sujet, exploitant les terrifiants méfaits d'une main animée d'une vie propre, n'est en rien original, tant sur le plan littéraire que cinématographique, c'est son traitement qui retient toute notre attention. En effet, si cette main demeure l'élément principal du film, elle ne conserve son pouvoir de fascination machiavélique qu'à travers l'étude psychologique qui est faite de son « propriétaire » et de l'ambiguité découlant de son attitude vis à vis de cette ex-portion de lui-même dont on ne pourra jamais déterminer si elle existe ou si elle n'est que le reflet de tourments refoulés. A travers un film *noir*, tant sur le plan de son atmosphère que sur celui de son traitement visuel, oscillant entre le thriller et l'épouvante pure, Oliver Stone nous offre le portrait fébrile et nuancé d'un être en proie aux frustrations et à la douleur, vibrant aux échos de sa propre déchéance. Celle-ci le conduira aux frontières d'une folie dont les manifestations tragiques ne nous révèleront jamais le véritable auteur. Accentuant l'ambiguité qu'il a choisi d'instaurer, Stone s'est octroyé la collaboration de Carlo Rambaldi, auteur des apparitions monstrueuses de la main, lesquelles renforcent notre incertitude quant à la nature réelle du meurtrier. Une incertitude captivante grâce à l'étonnante performance de Michael Caine dans un rôle difficile. Une oeuvre surprenante, dont les mystérieux rouages de la distribution n'ont pas permis la diffusion sur nos écrans, mais pour laquelle cette sortie vidéo devrait constituer une belle revanche. Copie et duplication bonnes.

Une rubrique de Cathy **KARANI**

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



CHILLER

U.S.A. 1985. **Interprétation :** Michael Beck, Béatrice Straight, Laura Johnson. **Réalisation :** Wes Craven. **Durée :** 1 h 35. **Distribution :** CBS/Fox *(inédit)*.

SUJET : « Impuissante pour l'heure à traiter certaines maladies incurables, la médecine propose à des privilégiés l'usage de la cryogénie, laquelle leur permet de demeurer en état d'hibernation jusqu'au moment où le remède approprié à leur mal pourra leur être appliqué. Tel est le cas de Miles Creighton, dont la vie est suspendue depuis 10 ans. Or, une déficience technique va impliquer que, faute d'une mort imminente, il soit immédiatement opéré. Mais le Miles ressuscité est-il bien celui que ses proches avaient connu ? »

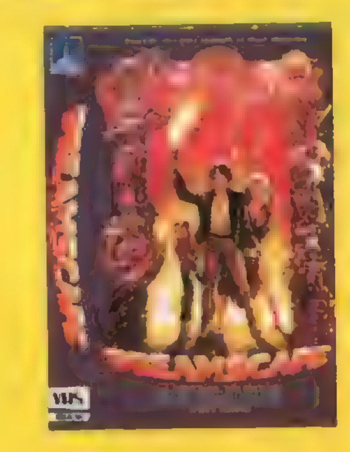
CRITIQUE : Sur ce thème faisant appel à une technologie de pointe qui pourrait, demain, concerner chacun d'entre nous, Wes Craven a réalisé un téléfilm soigné, engendrant un profond climat de malaise nous permettant de suivre cette aventure avec un intérêt croissant. Le principal atout de ce récit réside essentiellement dans l'interrogation qu'il soumet en regard de l'éthique religieuse concernant la survivance de l'âme après la mort physique. En effet, *Chiller* soulève l'hypothèse discutable selon laquelle un corps mort mais maintenu en état de survie artificielle ne saurait continuer à abriter l'âme de l'être humain. Ainsi le héros de *Chiller*, ramené d'outre-tombe, n'est-il plus qu'un monstre d'amoralité cynique et meurtrier jouissant du désarroi et de la mort des autres, qu'il va propager avec un flagrant plaisir. Servi par des comédiens au jeu sobre et efficace, *Chiller* bénéficie en outre d'une excellente séquence d'effets spéciaux. A noter le texte erroné de la jacquette vidéo présentant *Les griffes de la nuit* comme le premier film de Wes Craven, une erreur

DREAMSCAPE

U.S.A. 1984. **Interprétation :** Dennis Quaid, Max Von Sydow, Christopher Plummer. **Réalisation :** Joe Ruben. **Durée :** 1 h 35. **Distribution :** Thorn Emi.

SUJET : « Un service scientifique du département d'état qui vient de mettre au point une technique permettant de faire des incursions dans les rêves des dormeurs, fait appel à un jeune et brillant télépathe afin d'expérimenter les différentes possibilités de cette méthode. De terrifiantes perspectives vont se révéler... »

CRITIQUE : S'articulant autour de deux thèmes forts que sont le fantastique et la politique-fiction, *Dreamscape* développe un scénario remarquable tant par son intelligence que par son efficacité. Sujet fascinant entre tous, l'univers des rêves, avec ses multiples ramifications et les interrogations scientifiques qu'il soulève, est ici à l'honneur, exploité dans un sens donnant libre cours aux possibilités les plus délirantes : s'introduire concrètement dans les rêves d'autrui pour en modifier totalement le déroulement en intervenant sur les éléments qui s'y trouvent. Si les séquences oniriques ne sont peut-être pas toujours traitées avec l'envergure propre à nous transporter dans le monde de nos terreurs ancestrales, leurs effets spéciaux (dont une surprenante créature de Craig Reardon) s'avèrent en tous points parfaits, voire hallucinants. L'humour qui parsème le film, entrecoupant les scènes violentes, et la conviction des comédiens (tous excellents) rééquilibrent une mise en scène efficace mais dépourvue de personnalité, faisant de *Dreamscape* un spectacle en tout point réjouissant, propre à séduire les amateurs et les autres. Copie et duplication excellentes.



ELECTRIC DREAMS

U.S.A./G.B. 1984. **Interprétation :** Lenny Von Dohlen, Virginia Madsen, Bud Cord. **Réalisation :** Steve Barron. **Durée :** 1 h 36. **Distribution :** Film



le domaine de la série, faisant cette fois appel à la célèbre Hammer Films, productrice de treize épisodes TV intitulés « Hammer House of Horror », où le fantastique et l'épouvante se louvoient sur une facture élégante et soignée typiquement britannique. La cassette nous offre deux réalisations mitonnées par des spécialistes du genre jonglant successivement sur le thème de la possession diabolique et du rêve, avec une maîtrise et un classicisme auxquels les amateurs trouveront une saveur qui, pour être désuette, n'en recèle pas moins un charme et une fascination indéniables. Si les deux épisodes offrent un égal intérêt, il est certain que le premier, par le climat de cruauté et d'inéluctabilité qu'il recèle, séduira davantage, tandis que le second, teinté d'un humour macabre, paraîtra beaucoup plus « léger ». En résumé, une initiative offrant un gage de qualité dont la Hammer a déjà maintes fois fait la preuve dans le passé et qui, de ce fait, ne manquera pas de trouver des adeptes. Copie et duplication excellentes.

LIFEFORCE

U.S.A. 1985. **Interprétation :** Steve Ralsback, Peter Firth, Mathilda May. **Réalisation :** Tobe Hooper. **Durée :** 1 h 50. **Distribution :** UGC Vidéo.

SUJET : « Des astronautes partis observer la comète de Halley découvrent un gigantesque vaisseau dans lequel flottent d'immenses chauves-souris fossilisées et trois sarcophages contenant des corps d'apparence humaine parfaitement conservés. Ils les embarquent à bord de leur engin, fermement décidés à ramener sur Terre ces étonnants spécimens... lesquels ne tarderont pas à se révéler de terrifiants messagers de la Mort ! »

CRITIQUE : Adoptant le best-seller de Colin Wilson dont ils ont exclu toute la portée intellectuelle et quasi-scientifique, les scénaristes O'Bannon et Jacobby se sont appliqués à développer l'aspect visuel que pouvait offrir à l'écran un tel sujet. Jouxtant science-fiction et horreur, *Lifeforce* nous propose une surprenante vision du mythe vampirique, puisant ici ses origines dans une autre dimension.

outre l'extravagant comportement de l'héroïne, nous vaut des scènes en tous points dignes de *L'exorciste* ou de *Poltergeist*, auxquelles de superbes effets spéciaux confèrent la crédibilité et l'intensité requises. Une réalisation menée tambour battant, où cascades hallucinantes, duels violents et meurtriers et bagarres dementielles se succèdent, s'enchaînant avec la précision d'un ballet infernal qui nous tétanise. C'est donc à ce spectacle complet et stimulant que nous convie ce divertissant *Ninja III*. Copie et duplication bonnes.



SUBWAY

France. 1985. **Interprétation :** Christophe Lambert, Isabelle Adjani, Jean-Hugues Anglade. **Réalisation :** Luc Besson. **Durée :** 1 h 44. **Distribution :** CBS/Fox.

SUJET : « Une folle et tragique aventure entre deux êtres et deux univers : le nôtre, et celui d'un groupe de marginaux qui vit dans le métro et ses méandres étonnants... »

CRITIQUE : Brillant exercice de style filmé à la manière d'un vidéo-clip, *Subway* surgit dans le cinema français comme un produit totalement novateur, propice à séduire sans ambages un jeune public avide de sensations cinématographiques nouvelles. Bénéficiant d'un look original, d'une maîtrise artistique et technique, *Subway* brille d'un éclat particulier que renforcent un étonnant sens du rythme s'amorçant dès les premières images et une distribution excellente. Cependant, et en dépit de tous ces atouts qui ont fait sa réussite, *Subway* n'est pas un produit abouti. Le film pèche tout d'abord par une flagrante absence de scénario faisant considérablement défaut au déroulement du récit, et par une déficience au niveau de la direction d'acteurs. Elément déterminant de l'histoire, le métro, réceptacle d'une faune marginale, aurait pu donner lieu à davantage de surprises ; les personnages qui le hantent ne font que l'objet d'un survol passager et intermittent, trop superficiel pour leur conférer une véritable dimension. Il en est de même pour l'histoire d'amour entre les deux héros, brossée avec trop de recul pour receler une émotion suffisamment crédible. Quant aux comédiens, si leur talent n'est plus à prouver, il



2010

U.S.A. 1984. **Interprétation :** Roy Scheider, John Lithgow, Helen Miren. **Réalisation :** Peter Hyams. **Durée :** 1 h 56. **Distribution :** Film Office.

SUJET : « Neuf ans après une mission dont l'échec fut alors imputé aux tendances homicides de HAL, l'ordinateur responsable de la mort de deux membres de l'équipage et peut-être de la disparition du troisième, un équipage de Russes et d'Américains se rend sur les lieux où dérive toujours le Discovery afin de tenter de découvrir la vérité. Pendant ce temps, les grandes puissances amorcent un conflit risquant de déboucher sur une guerre nucléaire... »

CRITIQUE : En 1968, Stanley Kubrick fit l'événement avec la sortie de *2001, L'odyssée de l'espace,* qui, outre sa portée symbolique, devait totalement modifier le concept de la science-fiction tel que le cinéma l'avait jusqu'alors véhiculé. Ce chef-d'œuvre étant une véritable apothéose, il semblait inconcevable de pouvoir y adjoindre une suite. C'est pourtant ce que fit Peter Hyams. Cette hasardeuse initiative était une gageure insurmontable, et *2010* en est la preuve irréfutable. En effet, si le film de Hyams ne saurait être incriminé intrinsèquement, car il recèle d'indéniables qualités, dont les somptueux effets spéciaux de Richard Edlund et une interprétation irréprochable, il implique d'emblée une comparaison qu'il n'est pas à même d'assumer. Sans s'astreindre à respecter totalement le roman (d'importants facteurs étant ici modifiés), *2010* en respecte l'esprit et s'inscrit davantage comme un récit parallèle au premier (ce en quoi il pêche par faiblesse). Il est évident cependant, et c'est tout à son honneur, que Hyams n'a pas tenté d'imiter son illustre prédécesseur, mais s'est efforcé de réaliser un film au ton très personnel, ainsi que le démontrent les fréquentes ruptures avec un retour sur Terre (orchestrant ainsi deux récits simultanés), ce qui nuit pourtant, parfois, à l'atmosphère claustrophobique instaurée dans le huis-clos spatial. Demeurent quelques séquences fortes, un très beau concept visuel, et un final dont la parabole rejoint celle de *2001.* Copie et duplication excellentes.

CRITIQUE : Frais, tonique, sympathique et surtout original, *Electric Dreams* est brillament réalisé par le jeune Steve Barron, qui fit ses premières armes sur de nombreux vidéo-clips, dont le célèbre *Billy Jean.* S'articulant totalement autour de la musique (à travers laquelle Edgar découvrira la faculté de penser et d'aimer), qui fait partie intégrante du film (sous des signatures aussi prestigieuses que celles de Giorgio Moroder, Culture Club ou Boy George), *Electric Dreams* nous entraine dans une aventure rocambolesque où le personnage offrant la plus belle des preuves d'amour n'est pas celui que l'on pourrait croire ! Le spectateur se délecte avec bonheur de l'évolution « psychologique » de cet ordinateur composant des chansons d'amour. Exprimant les pensées d'Edgard, le film nous offre une étonnante progression d'images d'ordinateur éblouissantes de beauté et d'ingéniosité, auxquelles se mêle un humour permanent des plus savoureux. Spectacle, musique émotion et tendresse se disputent la palme de cette superbe histoire servie par deux comédiens dont le jeu sensible et nuancé confère une authentique dimension à cette fable amoureuse de l'ère électronique. Copie et duplication excellentes.



HAMMER HOUSE OF HORROR

Les deux faces du démon (The Two Faces of Evil). G.-B. 1980. **Interprétation :** Anna Calder-Marshall, Gary Raymond. **Réalisation :** Alan Gibson. **Durée :** 50 min.

Un étrange réveil (Rude Awakening). G.-B. 1980. **Interprétation :** Denholm Elliot, James Laurenson. **Réalisation :** Peter Sasdy. **Durée :** 51 min. **Distribution :** CBS/Fox *(inédits).*

SUJET : *Les deux faces du démon :* « Comment des vacances qui s'annoncent prometteuses pour le couple Lewis et leur fils, tournent à l'horreur après qu'ils aient pris un étrange auto-stoppeur... »
Un étrange réveil : « Où l'influence machiavélique et tragique que les rêves peuvent avoir parfois sur la réalité... »

CRITIQUE : Nouvelle incursion de CBS/Fox dans



dédaignent-elles notre sang (jusqu'alors appréhendé par les vampires comme l'unique source de vie !) pour s'approprier notre fluide vital dont elles se rechargent, de la même manière qu'une pile le ferait au contact de l'électricité ! Cette originale interprétation donne lieu (ce qui ne manquera pas de réjouir unanimement les amateurs du genre) à une profusion d'effets spéciaux de tout ordre. C'est là que réside l'élément dominant de *Lifeforce,* véritable feu d'artifice d'effets dont le nombre n'a d'égal que la qualité, atteignant de véritables sommets sous la gouverne d'artistes aussi prestigieux que John Dykstra pour le visuel et Nick Maley pour les maquillages. On pourra simplement regretter une mise en scène sans réel atoût et un choix fort discutable quant aux principaux comédiens, à l'exception de Mathilda May dont la plastique sans défaut incarne parfaitement la meurtrière tentation qu'exhale son personnage. Notons que la conservation du format scope nous restitue intégralement l'impact de *Lifeforce* dont l'emprise semble s'exercer plus sûrement à travers la vidéo que sur grand écran ! Copie et duplication bonnes.

NINJA III

U.S.A. 1984. **Interprétation :** Sho Kosugi, Lucinda Dickey, Jordan Bennett. **Réalisation :** Sam Firstenberg. **Durée :** 1 h 33. **Distribution :** UGC Vidéo.

SUJET : « Témoin involontaire du meurtre de plusieurs personnes perpétrées par un Ninja, une jeune Américaine va se retrouver possédée par l'esprit vengeur de celui-ci après qu'il ait été abattu. Cette possession conduira Christie à une succession d'actes meurtriers, jusqu'au moment où son fiancé découvre la vérité... »

CRITIQUE : Succédant à deux aventures du même auteur sur le thème des fameux et légendaires Ninjas, ce produit Cannon mérite notre attention à plus d'un titre. *Ninja III* recèle en effet matière à satisfaire autant les amateurs d'arts martiaux que les fantasticophiles, voire les fervents du gore si l'on tient compte de certaines séquences sanglantes à souhait. Fantastique, *Ninja III* l'est totalement puisqu'il s'articule autour d'un phénomène de possession qui,

semble qu'en l'absence d'une réelle direction, ils se voient davantage livrés à leurs facéties habituelles qu'à une véritable composition. Cela vaut surtout pour Christophe Lambert, magnétique, mais ne faisant pas d'autre effort que d'être lui-même, ce qui, pour être plaisant, n'est cependant pas suffisant – il suffit de voir *Greystoke* ou *Highlander* pour s'en convaincre ! *Subway* demeure cependant un spectacle attrayant, d'autant que le distributeur vidéo a eu le bon goût de lui conserver son format scope. Copie et duplication excellentes.



NOUVEAUTÉS VIDÉO

Si le printemps n'est pas tout à fait au rendez-vous, les distributeurs n'en ont pas tenu compte et les sorties vidéo fleurissent allègrement ! Aussi, faute de pouvoir les détailler toutes dans cette rubrique, dressons-nous ici une liste complémentaire à titre informatif :

– LE JOUR D'AVANT (Vestron) (inédit)
– LE MONDE DES MAUDITS (Embassy) (inédit)
– OUTRAGE (A.B.C.) (inédit)
– ROCKILL (Vestron) (inédit)
– SPECIAL EFFECTS (Embassy) (inédit)
– THE WIZ (C.I.C.)
– X, ORIGINE INCONNUE (G.C.R.) (inédit)

INFORMATIONS CONCOURS VIDÉO

Vous êtes, chaque mois, plus nombreux à participer à notre concours vidéo. Nous en sommes très heureux, car cela est significatif de votre intérêt pour ce jeu. C'est pour cette raison que nous avons dû déterminer, entre autres, des critères de sélection tels votre rapidité et votre précision, car vous êtes également beaucoup à nous faire parvenir les *bonnes* réponses ! Cependant, et votre courrier le confirme, nous sommes conscients que cette sélection défavorise les lecteurs de province. Aussi avons-nous décidé, dès le présent numéro, de pratiquer l'« alternance », donnant ainsi leur chance à chacun d'entre vous. Le concours de ce mois-ci sera donc réservé *prioritairement* (le cachet de la poste faisant foi) aux lecteurs de province !

LES COULISSES DE L'ECRAN

FANTASTIQUE

GRILLE CHIFFRÉE N° 38

PAR MICHEL GIRES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A			■			■			■	■
B				■		■				
C					■			■		
D			■			■				
E		■					■		■	■
F								■	■	
G	■	■				■				
H		■		■	■			■		
I			■			■				
J				■			■			■

HORIZONTALEMENT

A. Nombre d'années vécues par Boris Karloff. ... *Jours Ailleurs* : film de Vincente Minnelli avec Kirk Douglas (1962). Nombre de fiancées de Fu-Manchu dans le film de Don Sharp en 1966. B. Numéro matricule de James Bond. Roman de George Orwell porté à l'écran la même année que son titre. C. *Apocalypse...* : film de L.Q. Jones (1975). *Le ...ème* : film soviétique de Grégori Tchoukraï (1957). *Les ... Femmes de Barbe Bleu* : film de Lee Wilder (1960) avec George Sanders. D. Chiffres dont le total égale huit. Inversé : nombre d'années constituant un demi-siècle. *Frankenstein...* : film de Howard Koch (1958) avec Boris Karloff. E. *En... il conviendra de bien faire l'amour* : film de F. Campanille. F. *... d'Années Avant Jésus-Christ* : film d'aventures préhistoriques avec Raquel Welch (1966). G. *Les... Fusils* : film de Tom Gries avec Raquel Welch. Film de Peter Hyams avec Roy Scheider (1985). H. *Vendredi...* : film de Sean Cunningham (1980). *Frankenstein...* : film d'Alain Jessua avec Eddy Mitchell. I. *L'Assassin habite au...* : film de H.G. Clouzot (1942). Nombre des travaux d'Hercule. Film de Steven Spielberg avec Christopher Lee. J. Nombre de dalmatiens d'un célèbre dessin animé de Walt Disney. *Airport...* : film dont le titre français est : *747 En Péril*. *... Heures chez les Martiens* : film de Kurt Neumann (1950).

VERTICALEMENT

1. Année où se déroule l'action de *La Machine à explorer le temps*, de George Pal (1960). ... B, Baker Street : adresse supposée de Sherlock Holmes. 2. Film de Stanley Kubrick (1968). *Les... Commandements* : film dont Cecil B. de Mille fit deux versions. 3. 19... : millésime où eut lieu le Premier Festival du Film Fantastique, à Nanterre. *... Après la Chute de New York* : film de Sergio Martino (1983). 4. *... Cavaliers* : film australien de Charles Chauvel (1940). 5. *Les Jours de Pékin* : film de Nicolas Ray (1963). *Les... Doigts du Dr T.* film de Roy Rowland (1953). *X...* : matricule d'une espionne incarnée par Marlène Dietrich. 6. Double négatif. 7. Chiffre répété. *Pacific...* : musique d'Arthur Honneger pour un film d'Abel Gance. 8. *Les ... Marches* : roman de John Buchan porté trois fois à l'écran. Roman de Victor Hugo porté à l'écran en 1914 par Albert Cappelani. Millésime précédant le dernier cité. 9. Nombre dont le premier chiffre est le total des deux autres. Année où les films américains et anglais interdits par les nazis revinrent sur les écrans français. 10. *Les... Farces du Diable* : film de Georges Meliès. Nombre de nuits rendu célèbre par Sheherazade.

LA PHOTO MYSTÈRE



De quel film (récent et dont on vient de faire une « suite ») cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement le titre sur carte postale adressée à : Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS. Un cadeau surprise pour les premiers gagnants !

Solution

de la « photo-mystère » précédente : il s'agissait du sanglant MOTHER'S DAY (USA, 1980) de Charles Kaufman. Les gagnants : Stéphane THIELLEMENT, Stéphane BEHVE, Dider ILSBROCK, Alain DUHAMEL, Stéphane AUDIGIER, David FRANCIOLI.

Solution de la grille n° 37

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	G	R	A	C	E	J	O	N	E	S
B	H	A	M	I	L	L	■	I	G	S
C	O	M	E	N	■	■	G	L	A	S
D	U	■	■	D	U	N	E	■	L	S
E	L	I	M	E	■	O	N	D	E	■
F	I	C	A	R	E	■	O	G	R	E
G	E	R	R	E	■	U	C	■	■	■
H	S	A	L	L	Y	F	I	E	L	D
I	■	■	O	L	E	O	D	U	C	■
J	C	O	N	A	N	■	E	X	I	T

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées en priorité à nos abonnés.

VENDS magazines sur le fantastique. Liste contre envoloppe timbrée. Guy Rolet, 18, rue Fragonard, Résidence Marly I, 33200 Bordeaux Caudéran

VENDS revues, photos, fanzines. Claude Vanzavelberg, 102, rue Rodin, KC 34, 62100 Calais.

RECHERCHE tous documents (articles, photos, etc.) sur Jerry Goldsmith, John Williams, James Horner. Christian Lauliac, 62, rue de l'Eglise, 75015 Paris.

RECHERCHE acteurs bénévoles âgés de 16 à 20 ans pour court-métrage fantastique. Norbert Bouvier, 3, rue Yvart, 75015 Paris.

VENDS cassettes VHS de « Blade Runner », « L'empire contre attaque », « Star Trek », « Le couloir de la mort ». Philippe Rafestin, BP 55, 78110 Le Vésinet.

RECHERCHE tout doc. sur « V » — articles, photos, affichettes, etc. En échange, soit paiement, soit peut envoyer copies des doc. en ma possession. Maryse Charpentier, 51, rue des Rotondes, 21000 Dijon.

VENDS collection complète sur le cinéma fantastique (30 000 titres de films, avec photos, etc.). Prix : 60 000 FB + port. François Weyn, Instraat, 44 Bus-1 2 F 50 Beveren. Waas (Belgique).

RECHERCHE tous renseignements sur Arnold Schwarzenegger (affichettes, photos, articles). Nicolas Broyer, 1, rue du Point du Jour, 01140 Thoissey.

ÉCHANGE affichettes de films d'horreur, photos et press-books contre numéros de « Lui », « Playboy » et tout ce qui concerne le charme et l'érotisme. Achète également... Olivier Prézeau, 12, rue du Ct Baroche, 93350 Le Bourget.

RECHERCHE 180 fiches cinéma de l'E.F. (bon état). Faire offre à : Fabrice Poulet, 14, rue de la Madeleine, 77400 Thorigny.

ACHÈTE affiches dont l'acteur principal est Mel Gibson. Nathalie Dubern, 23, allée des Châtaigniers, Canéjan, 33610 Cestas.

RECHERCHE l'affiche de « Silent Running ». Alain Nanusset, 9, rue Bellier Dedouvre, 75013 PARIS

USA MAGAZINE : UN COUP DUR POUR LA BD MOLLE.



La BD qui laisse les idées moites et le cerveau poisseux, y'en a qui adore. Si vous raffolez du style moyenâgeux pompier, des grands sentiments qui dégoulinent, des héros cosmico-ringards, des psychologies de P.M.U., des grandes questions qui vous interpellent quelque part, vous n'êtes pas fait pour USA MAGAZINE.
Dans USA MAGAZINE de mai, la BD, c'est Torpédo, le voyou qui tue comme il respire, c'est les meilleures histoires d'horreur U.S., l'humour à hurler des créateurs de Mad, la violence sourde de Pepe Moreno, l'angoisse avec Juan Gimenez.

USA MAGAZINE : MUSCLÉE, LA BD !